UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04338 8131

LIBRAIRES
MONTRÉAL

ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY
ST. BASIL'S SEMINARY LIBRARY
TRANSFERRED

746

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

RETRAITES PASCALES

1872 — 1873-1874

I

PSAUME *MISERERE*

II

LES IDOLES

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR

APPROBATION DE L'ORDRE

Nous, soussignés, Maître en sacrée Théologie et Prédicateur général, avons lu, par ordre du T. R. P. Provincial, les Instructions du T. R. P. Jacques-Marie-Louis MONSABRÉ, Maître en sacrée Théologie, lesquelles sont intitulées : *Retraites pascales 1872-1873-1874.* — I. *Psaume Miserere.* — II. *Les Idoles.* — Nous les avons jugées dignes de l'impression.

FR. ANTONIN VILLARD,
Maître en sacrée Théologie.

FR. MARIE-JOSEPH OLLIVIER,
Prédicateur général.

IMPRIMATUR :

FR. RAYMOND BOULANGER,
Prieur Provincial.

DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS.

PARIS. — IMP. F. JOURDAN, 36-38, RUE DE LA GOUTTE-D'OR.

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

RETRAITES PASCALES

1872 — 1873-1874

I

PSAUME *MISERERE*

II

LES IDOLES

PAR A. P. Dubouche

LE T. R. P. J.-M.-L. MONSABRÉ

DES FRÈRES-PRÊCHEURS

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

BUREAUX DE L'*ANNÉE DOMINICAINE*

94, RUE DU BAC, 94

1894

FEB 10 1960
FE

SEMAINE SAINTE — 1872

MISERERE

PSALMUS L.

In finem, Psalmus David cum venit ad eum Natham propheta, quando intravit ad Bethsabee.

1. Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.

2. Et secundum multitudinem miserationum tuarum dele iniquitatem meam.

3. Amplius lava me ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me.

4. Quoniam iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contra me est semper.

5. Tibi soli peccavi et malum coram te feci; ut justificeris in sermonibus tuis et vincas cum judicaris.

PSAUME L.

Pour la fin, Psaume de David quand vint à lui le prophète Nathan, après le crime commis avec Bethsabée.

1. Ayez pitié de moi, ô Dieu, selon votre grande miséricorde.

2. Et selon la multitude de vos bontés compatissantes, effacez mes prévarications.

3. Lavez-moi de plus en plus de mon iniquité, et purifiez-moi de mon péché.

4. Car mon iniquité, je la reconnais, et mon péché est constamment devant moi.

5. Contre vous seul j'ai péché, et j'ai fait le mal en votre présence; je l'avoue afin que vous soyez trouvé juste dans votre sentence, et que vous triomphiez, quand on voudra juger votre conduite.

6. Hélas! je suis né au milieu des iniquités, et ma mère m'a conçu dans le péché.

7. Mais vous aimez la vérité, et vous m'aviez révélé les mystères cachés de votre sagesse.

8. Vous m'aspergerez avec l'hysope, et je serai purifié ; vous me laverez, et je deviendrai plus blanc que la neige.

9. Vous donnerez à mon ouïe joie et liesse, et mes os humiliés tressailliront de bonheur.

10. Détournez votre face de mes péchés, et détruisez toutes mes iniquités.

11. O Dieu, créez en moi un cœur pur, et renouvelez, au fond de mon être, la droiture de mon esprit.

12. Ne me rejetez pas loin de votre face, et ne me retirez pas votre Esprit-Saint.

13. Rendez-moi la joie de votre salut, et affermissez-moi par votre Esprit principal.

14. J'enseignerai vos

6. Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum et in peccatis concepit me mater mea.

7. Ecce enim veritatem dilexisti : incerta et occulta sapientiæ tuæ manifestati mihi.

8. Asperges me hyssopo et mundabor; lavabis me et super nivem dealbabor.

9. Auditui meo dabis gaudium et lætitiam et exultabunt ossa humiliata.

10. Averte faciem tuam a peccatis meis et omnes iniquitates meas dele.

11. Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis.

12. Ne projicias me a facie tua, et Spiritum Sanctum tuum ne auferas a me.

13. Redde mihi lætitiam salutaris tui, et spiritu principali confirma me.

14. Docebo iniquos vias

tuas, et impii ad te convertentur.

15. Libera me de sanguinibus, Deus, Deus salutis meæ; et exultabit lingua mea justitiam tuam.

16. Domine labia mea aperies, et os meum annuntiabit laudem tuam.

17. Quoniam si voluisses sacrificium dedissem utique; holocaustis non delectaberis.

18. Sacrificium Deo spiritus contribulatus : cor contritum et humiliatum, Deus non despicies.

19. Benigne fac, Domine, in bona voluntate tua Sion : ut ædificentur muri Jerusalem.

20. Tunc acceptabis sacrificium justitiæ, oblationes et holocausta; tunc imponent super altare tuum vitulos.

voies aux pécheurs, et les impies se tourneront vers vous.

15. Délivrez-moi du sang versé, ô Dieu, Dieu de mon salut, et ma langue célébrera votre justice.

16. Seigneur, vous ouvrirez mes lèvres, et ma langue publiera vos louanges.

17. Si vous eussiez voulu un sacrifice, je vous l'eusse offert, mais vous ne prenez point plaisir aux holocaustes.

18. Le sacrifice qu'il faut à Dieu, c'est un esprit brisé par l'affliction. O Dieu, vous ne dédaignerez pas un cœur contrit et humilié.

19. Seigneur, donnez à Sion des témoignages de votre bénignité et de votre bonne volonté, afin que les murs de Jérusalem soient rebâtis.

20. Alors vous accepterez le sacrifice de justice, les oblations et les holocaustes; alors on couvrira votre autel de victimes.

LUNDI SAINT

PREMIÈRE INSTRUCTION

PSAUME « MISERERE » — MISÈRE DU PÉCHEUR

Miserere mei Deus, v, 1.

MESSIEURS,

Nous commençons aujourd'hui notre retraite pascale. C'est pour vous un temps de bénédictions, pendant lequel Dieu parlera à vos cœurs plus recueillis et plus appliqués à la connaissance et à la considération de leurs misères. Si vous voulez sérieusement en profiter, imposez silence aux préoccupations trop vives qui détournent, d'ordinaire, votre attention de l'œuvre importante de votre salut, repliez-vous sur

vous-mêmes et prêtez une oreille plus attentive aux instructions qui vous seront adressées. Elles vont changer de caractère, afin de vous être plus profitables. J'abdiquerai la solennité du discours, pour me laisser aller à des conversations plus simples et plus intimes, dans lesquelles je traiterai, avec tout le zèle et tous les ménagements de la charité, des plus pressants besoins de vos âmes.

Je cherchais un sujet qui pût vous convenir. Il s'est offert de lui-même, lorsque j'ai entendu chanter le Psaume de pénitence que l'Église met dans la bouche des fidèles pendant ce saint temps : c'est le Psaume *Miserere*. La misère des pécheurs, la miséricorde de Dieu, la confession du péché, la justification du pécheur : toutes ces choses y sont exprimées dans un langage où l'on reconnaît l'inspiration de l'Esprit-Saint.

Je vais vous en donner l'explication. Les trois premiers mots : *Miserere mei Deus* suffiront aujourd'hui à notre entretien.

1° « *In finem. Psalmus David cum venit ad eum Nathan propheta, quando intravit ad*

Bethsabee : chant de David quand le prophète Nathan vint à lui, après le crime qu'il avait commis avec Bethsabée. » — Ces paroles servent, dans l'Écriture-Sainte, d'introduction au Psaume *Miserere* et nous expliquent à l'avance les gémissements et les prières dont il est rempli. Dieu ne voulait pas laisser dormir dans son péché l'homme qu'il avait miraculeusement choisi en Israël, et élevé de l'abjection à la splendeur du rang suprême. Comme il tardait trop à se repentir, au gré de sa justice et de sa miséricorde, il lui envoie un homme, un prophète, qui, sans égard pour sa grandeur et sans craindre sa colère, lui rappelle l'adultère et l'homicide dont il s'est rendu coupable, et le scandale qu'il a donné à son peuple.

« Il y avait deux hommes dans une ville, dit le prophète, un riche et un pauvre. Le riche avait de nombreux troupeaux, le pauvre n'avait qu'une brebis qu'il avait achetée, qu'il nourrissait avec amour, qui croissait auprès de lui avec ses fils, mangeant le pain dans sa main, buvant dans sa coupe et dormant sur son sein : c'était comme sa fille. Or il advint qu'un voyageur demanda au riche l'hospitalité. Celui-ci, pour épar-

gner son troupeau, enleva la brebis du pauvre et la donna à manger à son hôte. — Vive Dieu! s'écria David, cet homme est un homme mort. — Mais Nathan, terrible comme la justice divine, étendit le bras vers le roi prévaricateur et lui dit : — Tu es cet homme : *Tu es ille vir*[1]. » — David comprit aussitôt. Il se prosterna, et le front dans la poussière, il fit entendre ce cri suppliant : « O Dieu, ayez pitié de moi! *Miserere mei Deus.* »

N'est-ce pas votre histoire, Messieurs? — Vous aussi vous avez offensé Dieu, vous aussi vous êtes des prévaricateurs de sa loi sainte. Au lieu de vous relever immédiatement après vos chutes, vous dormez souvent pendant de longs jours, de longs mois et quelquefois de longues années dans votre péché. Mais Dieu ne dort pas; son attentive providence vous envoie, à temps, non pas des prophètes, mais des hommes investis d'un ministère sacré, et chargés par lui de vous rappeler vos iniquités. Je suis un de ces hommes et je me dresse aujourd'hui, au nom de la justice divine, en face de vos âmes déshonorées par les

1. Lib. II, Reg., cap. XII, 1-7.

péchés que votre légèreté oublie. J'étends mes bras vers vous et à chacun je dis comme le prophète : « Tu es cet homme : *Tu es ille vir.* » Ne soyez pas plus longtemps aveuglés sur l'état de vos âmes, mais prosternez-vous avec le roi David et dites tous ensemble : « O Dieu, ayez pitié de moi : *Miserere mei Deus.* »

2° *Miserere!* Ayez pitié! — Il y a, Messieurs, tout une révélation dans ce seul mot. C'est le cri d'un misérable. Un misérable!... Celui que Jéhovah a choisi, celui qui a miraculeusement remplacé un roi répudié et à qui le Seigneur a dit : « *Tu pasces populum meum Israël, et tu eris dux super Israël*[1] : Tu feras paître mon peuple et tu seras le chef d'Israël! » Un misérable!... L'oint du Seigneur, le vainqueur des Philistins, des Amalécites, des Moabites, des Ammonites, l'homme doux et compatissant qui a pleuré la mort de son persécuteur! le pieux roi qui ramena triomphalement l'arche sainte sur la montagne de Sion, le chantre des perfections et des bienfaits de Jéhovah, David au sommet de

1. Lib. II, Reg., cap. v, 3.

sa gloire... un misérable! — Oui, Messieurs, tout s'efface devant son péché. Il a souillé le foyer d'un vaillant homme; il a fait mourir en trahison celui qu'il avait déshonoré. Aveuglé par le succès, il se croyait tout permis, et il est tombé. Son peuple ne connaît pas encore toute son infamie; il en voit, lui, l'odieuse profondeur; il en a honte; il ne s'épargne pas; il s'appelle un misérable : *Miserere!*

Il a honte et il craint, car il a ajouté le mensonge à la séduction, l'ingratitude au mensonge, la cruauté à l'ingratitude. — Suborneur, adultère et assassin ! Les courtisans peuvent fermer les yeux sur de pareils forfaits ou n'y voir qu'un appendice du faste royal. Mais Dieu !... Dieu vient au-devant du coupable; il vient juste et irrité, d'autant plus irrité qu'il s'est montré plus bienfaisant. On a méprisé sa bonté et l'on semble compter sur l'impunité. Comment ne serait-il pas en courroux? Le prophète Nathan est le héraut de sa colère. David écoute en tremblant ses terribles menaces. Il n'a pas eu peur du crime, mais maintenant il a peur de la justice, et il s'écrie : « O Dieu, ayez pitié de moi : *Miserere mei Deus!* »

Entendez-vous, Messieurs? — Il dit *Dieu* seulement, *Deus!* et non plus comme à son habitude : Mon Dieu, *Deus meus*, Mon Seigneur, *Dominus meus*, Dieu de ma joie, Dieu de mon cœur, *Deus lætitiæ meæ, Deus cordis mei*. Il semblait avoir pris possession du Dieu bon et aimable qui le comblait de bienfaits. Sa parole vive et ardente formait autour de ce Dieu comme un étroit embrassement. C'était son Dieu, son Dieu à lui! — Mais, maintenant, il n'ose plus se permettre ces saintes libertés ; il est trop loin de Dieu. Sous le coup des menaces divines et en face des perfections adorables que ses crimes ont outragées, les douces paroles de l'amour ne seraient-elles pas un mensonge sur ses lèvres? Il les retient captives en son cœur que la grâce a abandonné, et il s'écrie rempli de crainte : O Dieu, ayez pitié de moi : *Miserere mei Deus.* »

La honte et la crainte : telles doivent être, Messieurs, les permières dispositions du pécheur repentant. La honte, parce que le péché est la plus profonde des misères; — la crainte, parce que cette misère nous expose aux coups de la plus terrible des justices.

3° Toutes les grandeurs humaines accumulées sur la tête d'un pécheur sont des grandeurs menteuses, et l'estime dont il jouit se convertit pour lui en ironie cruelle, s'il sait se comprendre. — Ne faites pas état, je vous prie, de votre nom, de votre rang, de vos richesses, ne vous glorifiez pas de votre bonne renommée, si vous êtes pécheurs, puisque, à bien prendre, vous n'êtes que des misérables. La misère c'est la privation des biens nécessaires à la vie ; plus on est privé, plus on est misérable. Imaginez-vous un homme riche, honoré, robuste et bien portant, impitoyablement dépouillé, par des accidents et des revers successifs, de tout ce qu'il possède : de sa fortune, de sa considération, de sa santé ; quel désastre ! quelle chute ! Tout à l'heure il nageait dans l'abondance, ou, du moins, il pouvait se contenter d'une honnête médiocrité ; maintenant, il est en peine du morceau de pain qui doit le nourrir ; honteux de lui-même, il cherche dans l'ombre les rebuts qu'il dévore avec l'avidité d'un famélique. Tout à l'heure, il était revêtu d'habits somptueux ou décents ; maintenant, il traîne sur son corps, à peine vêtu, des haillons sordides. Sa demeure,

s'il en a une encore, n'est plus qu'un réduit infect, où il n'a pour compagne que la solitude, pour spectacle que son dénûment, de jour en jour plus affreux. Pour comble de malheur, la fièvre s'empare de son corps affaibli et le couche sans puissance sur un grabat où il n'attend plus que la mort. — Voilà le pécheur!

4° Ouvrez les yeux, Messieurs, non les yeux de votre corps, mais les yeux de votre âme et contemplez la misère des misères, — le péché! Ses premiers coups portent sur la nature. Il ne détruit pas l'être immortel, intelligent et libre, que saint Thomas appelle quelque part le bien de la nature : *bonum naturæ*. Quoi qu'il fasse, le pécheur le conserve, et bien qu'il soit vrai que l'exécrable amour de l'iniquité puisse être appelé la haine de sa propre vie[1]; bien qu'il y ait des pécheurs qui nourrissent l'infâme espoir d'être anéantis après avoir abusé de tous les dons de Dieu[2], le bien de la nature persiste. S'il

1. Qui autem diligit iniquitatem odit animam suam. (Psalm. X.)

2. Quasi ex nihilo nati sumus, et post hoc erimus tanquam non fuerimus. (Sap. II, 2.)

n'est, en cette vie, le principe de notre repentir, il sera, dans un autre monde, le sujet de la peine que nous aurons méritée. Son indestructibilité ne saurait faire injure à la justice divine; au contraire, c'est par là qu'elle se manifestera un jour dans tout son redoutable éclat.

Mais si le péché ne détruit pas, dans son essence même, le bien de la nature, il le diminue, le déforme et en trouble l'harmonie; ce qui fait dire à saint Thomas que le péché peut être appelé, à certains égards, une privation de mesure, de forme et d'ordre : *privatio modi, speciei, et ordinis.* Il crée, entre la nature et son terme, des obstacles qui se multiplient comme les fautes elles-mêmes; il accumule autour des inclinations honnêtes, dont nous ne pouvons pas tout à fait nous dépouiller, des difficultés qui les rendent inefficaces et vaines; il pervertit peu à peu les vraies notions du bien et du devoir; il prive l'âme de cette rectitude qui la met d'accord avec son origine et ses destinées; il déforme les saintes habitudes de la vie morale ; il supprime des actes qui sont nos titres de noblesse aux yeux de Dieu; il trouble l'harmonie de nos fa-

cultés; il nous divise et nous met en contradiction avec nous-mêmes; enfin, il nous amoindrit, nous déshonore et nous fait misérables.

Je sais, Messieurs, que nous fermons facilement les yeux sur ce qui se passe en notre âme, quand nous l'avons blessée par le péché. Pourvu que notre déshonneur se cache aux yeux des hommes et qu'il ne nous retirent pas leur estime, nous faisons peu de cas des misères et des hontes voilées qui devraient nous rendre insupportables à nous-mêmes. En cela, nous sommes moins honnêtes et moins raisonnables que les philosophes païens qui comprenaient autrement la laideur du mal. Ecoutez ce que dit l'un d'entre eux: — « Si nous avons fait quelques progrès dans la philosophie, nous devons être persuadés qu'aucun acte d'injustice, d'avarice, d'incontinence, de débauche ne doit être commis, lors même que nous pourrions échapper aux regards des hommes et des dieux eux-mêmes. » — Ainsi parlait Cicéron. Et ailleurs, écrivant à son fils : — « Mon fils, si le sage, ayant au doigt l'anneau de Gigès, pouvait se rendre invisible, il ne se croirait pas plus permis de pécher que s'il ne l'avait pas; car l'homme de bien recherche dans ses actions

l'honnêteté et les délices de la vertu et non l'impunité du crime. »

C'est bien là le témoignage de conscience dont parle l'apôtre saint Paul: « *Testimonium reddente illis conscientia ipsorum*[1]. » Il nous apprend que le péché, même au point de vue naturel, est la plus grande des misères, parce qu'il amoindrit l'homme.

5° Misère plus profonde!... Non seulement le pécheur est un homme amoindri, c'est encore un roi déchu. Dans le récit de nos origines, l'historien sacré nous montre l'homme et la femme sortant des mains de Dieu, vivifiés par son souffle, dans tout l'éclat de la justice originelle. Tous deux ils parcouraient les champs embaumés de l'Eden, chantant, dans une langue dont il ne reste plus que des lambeaux, une hymne à leur créateur, et en les entendant la solitude était ravie. Dieu qui les contemplait du haut des cieux, Dieu descendit au milieu d'eux, les prit par la main et leur dit: « Croissez, multipliez-vous, remplissez la terre; qu'elle vous soit soumise et régnez sur les pois-

1. Rom. cap. II, 15.

sons de la mer, sur les oiseaux du ciel; sur tout ce qui vit et se meut en ce monde[1]. » — O merveille! s'écrie le Psalmiste : « C'est à peine si Dieu a fait l'homme plus petit que les anges. Il l'a couronné de gloire et d'honneur; il l'a élevé au-dessus de toutes ses œuvres; il a tout mis à ses pieds[2]. » — Nous sommes les rois du monde.

Mais entendez-le bien, Messieurs : notre empire dépend d'une condition d'ordre que nous ne pouvons renverser sans abdiquer. Cette condition, c'est la fidélité à nos devoirs et l'aspiration incessante de notre âme vers Dieu, aspiration dans laquelle se concentrent les mouvements et les évolutions des êtres inférieurs, qui traversent, en quelque sorte, notre âme, s'imprègnent de sa noblesse et rendent ainsi leur hommage au Créateur. La nature inconsciente prend conscience d'elle-même dans notre raison. Mais ne

1. Crescite et multiplicamini, et replete terram, et subjicite eam, et dominamini piscibus maris et volatilibus terræ, et universis animantibus, quæ moventur super terram. (Genes., cap. I. 28.)

2. Minuisti eum paulo minus ab angelis. Gloria et honore coronasti eum, et constituisti eum super opera manuum tuarum. Omnia subjecisti sub pedibus ejus (Psalm. VIII.)

voyez-vous pas que, si notre raison fait fausse route, le monde entier s'égare et que, égarés avec lui sur les voies du mal, incapables de le conduire à Dieu, nous avons perdu notre droit royal. Un roi insensé dont les mains inhabiles ne peuvent plus tenir les rênes du gouvernement n'a plus d'autre majesté que le misérable souvenir de sa grandeur passée. Tel est l'homme déchu par le péché. Il se ravale à l'égal des créatures dont il était le maître ; et le chantre de sa gloire a eu raison de dire : « *Homo cum in honore esset non intellexit. Comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis*[1] : L'homme ayant été élevé en honneur ne l'a pas compris. On peut le comparer aux bêtes sans raison, car il est devenu leur semblable. » — Saint Thomas est plus sévère encore ; car, enfin, la bête fait ce qu'elle peut et ce qu'elle doit, le pécheur ne fait ni ce qu'il peut ni ce qu'il doit. C'est pourquoi, dit notre grand Docteur, « il devient pire et plus nuisible que la bête : *Pejor est enim malus homo quam bestia, et plus nocet*[2] » — Quelle déchéance !

1. Psalm. XLVIII.
2. *Summ. Theol.*, IIe, IIee p., quæst. 64, a. 2, ad. 3.

6° Et cependant, Messieurs, il y a une plus grande misère que celle-là : le pécheur est un Dieu tombé. Je vous parlerai plus tard des ineffables mystères de la grâce ; écoutez-en aujourd'hui l'exposé sommaire. — Dieu, dit l'Ecriture, a fait l'homme à son image et ressemblance : « *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram*[1] ; » c'est-à-dire qu'il a donné à notre âme simple, immortelle, intelligente et libre comme lui, avec l'image de ses perfections, la ressemblance de sa propre vie, par la grâce. Car la grâce, c'est Dieu lui-même se communiquant intimement à notre âme, Dieu devenant la vie de notre âme comme l'âme est la vie de notre corps, Dieu nous faisant participer, autant que le peut un être fini, à ses opérations sacro-saintes et à son infinie fécondité ; c'est le Christ nous pénétrant de sa sève, et faisant de chacun de nous comme autant de rameaux de son humanité sainte : *Ego sum vitis, vos palmites*[2] ; » c'est l'Esprit-Saint inondant ses temples, que nous sommes, des rayons de

1. Genes., cap. I, 26.
2. Joan., cap. XV. 5.

sa lumière et de la vertu de ses dons; c'est enfin, tout notre être configuré au Dieu Trinité; et, par suite de cette inénarrable intimité, devenant *déiforme,* selon l'expression profonde de la théologie : *gratia Dei sumus deiformes.*

D'où il suit, Messieurs, que l'homme surnaturel est comme une nouvelle espèce dans la création. Voilà pourquoi saint Thomas a dit que le péché, en nous privant de la grâce, opérait en nous comme un changement d'espèce. Nous tombons plus profondément comme dieux que comme rois. Comme rois, nous nous rapprochons, par une simple similitude, de l'animal dont nous imitons les tendances grossières; comme dieux, nous descendons, dans l'échelle des êtres, d'une espèce à une autre espèce; je pourrais dire d'un genre à un autre genre. Vous avez lu, n'est-ce pas, ces récits mythologiques qui nous représentent des créatures humaines dont la vie animale cesse tout à coup au profit de la vie végétative. Leur corps devient un tronc noueux, leurs pieds des racines qui s'enfoncent en terre, leurs bras des rameaux touffus. Ils étaient hommes, une opération magique les a fait arbres. Eh bien, un changement

analogue s'opère dans le pécheur que la grâce abandonne. Tout à l'heure, il était déiforme et vivait de la vie de Dieu; maintenant il n'est plus qu'homme, homme misérable, plongé dans les ombres d'une nature amoindrie et dévoyée; homme misérable, dépouillé du manteau de gloire dont son Dieu l'avait revêtu, et couvert à peine d'un vêtement souillé et déchiré; homme misérable, dont l'appétit grossier remplace par des plaisirs de bas étage, des rebuts, les saintes consolations et les chastes délices de l'amitié divine; homme misérable, dont l'âme subitement dévastée a perdu toutes ses richesses. Les richesses de l'âme, ce sont ses bonnes œuvres, ses mérites, ses saintes habitudes; le torrent de l'iniquité emporte tout. — Je pensais à cela et je pleurais, lorsque traversant les pays ravagés par les dernières inondations, je ne voyais partout que des plaines nues, ensablées, déchirées, couvertes de débris informes. Je me disais : hier, il y avait ici les riantes espérances d'une moisson; là, des chaumières, des vignes, des jardins, des bosquets; et maintenant, ici et là, plus rien que dévastation et ruines! — Voilà pourtant ce que devient l'âme du pécheur!

7° Comble de la misère, Messieurs! — Le pécheur est malade. Il est malade, parce que le péché, tendant plus que le bien à la fixité, à l'habitude, à cause de la complicité de nos appétits, affaiblit les forces de l'âme et enchaîne sa liberté. Car, « qui fait le péché est l'esclave du péché, dit le Sauveur : *Qui facit peccatum servus est peccati.* » Une influence maligne se joint à cet affaiblissement des forces; une domination tyrannique, à cet esclavage de la liberté. Le démon s'empare de l'héritage du Dieu que nous avons chassé en l'outrageant, et aggrave autant qu'il peut par ses suggestions l'état morbide de l'âme pécheresse.

Mais le plus grand des maux, l'extrémité de la misère, c'est l'impuissance du bien. Non pas que le pécheur soit incapable d'accomplir aucun acte de vertu, mais son âme n'étant pas vivifiée par la grâce de Dieu, devient incapable de mérites proportionnés à sa fin. Dépouillé des biens spirituels qu'il avait laborieusement acquis, il ne peut plus en acquérir d'autres. Ses prières, ses aumônes, ses tribulations, ses souffrances, tout va au néant, tant qu'il reste dans l'état de péché.

Sa vie est perdue ; il n'a plus en perspective que la mort éternelle.

Qui ne serait profondément attristé en songeant à cet état du pécheur? Qui ne verserait sur lui des larmes plus amères que celles du prophète sur les ruines qu'il appelait sa chère Jérusalem? Qui n'aurait pas honte d'une pareille misère? — O misère du péché! — Un de nos théologiens l'a exprimée en ces termes saisissants et profonds : — « Le péché, dit-il, imite d'une manière perverse la nature même de Dieu : *Peccatum imitatur perverse naturam divinam.* Dieu, à cause de sa perfection illimitée, est incompréhensible ; le péché, à cause de sa honteuse et infinie difformité ne peut être sondé par l'intelligence. Du péché nous pouvons dire comme de Dieu, mais en sens inverse : si l'on veut le nommer, c'est impossible ; si l'on entreprend de le mesurer, il échappe ; si l'on veut le définir, la définition le diminue ; car, comme Dieu est ce qui est, le péché est ce qui n'est pas. Nous arrivons à la connaissance de Dieu par trois moyens : par voie de négation, en écartant de lui toute idée d'imperfection ; par voie d'affirmation, en lui attribuant toutes les perfections imaginables ; par

voie d'éminence, en transportant dans son être, à un degré suprême, tout le bien qui parvient à notre connaissance. Ainsi en est-il du péché. Nous ne pouvons le connaître qu'en écartant de lui toute idée de bien, en affirmant de lui tout ce qui est ombre et difformité, en lui attribuant, comme à une cause universelle, tous les maux[1]. »

8° Oui le péché est la cause universelle de tous les maux, car il arme contre celui qui l'a commis la terrible justice de Dieu. C'est pour cela, pécheurs, que vous devez joindre à la honte la crainte et le tremblement.

Dieu est juste dans la répartition de tous les biens, parce qu'il les distribue avec nombre, poids et mesure[2], et qu'il donne à chacun des êtres, dit saint Thomas, ce qui lui convient selon sa dignité : *Deus dat unicuique secundum suam dignitatem.* Mais, où sa justice se voit mieux, c'est dans la vengeance qu'il tire du péché. — « Le jugement qu'il porte contre lui est plein d'équité : *Justus es, Domine et rectum judi-*

1. Vincent Contenson : *Theologia mentis et cordis. De peccatis.* (*Dissert.*, I, cap. I, specul. 2.)

2. Omnia in numero, mensura, et pondere disposuisti Domine. (Sap., cap. XI, 21.)

cium tuum[1]. — Pour le châtier, sa droite est pleine de justice : *Justitia plena est dextera tua*[2]. C'est la ceinture qui affermit ses reins et la cuirasse dont il se revêt pour le combat : *Erit justitia cingulum lumborum ejus*[3]; — *induet pro thorace justitiam*[4]. » Lutte effroyable ! Elle a commencé à l'heure même où le péché est entré dans le monde. Les langueurs, les infirmités, les maladies qui tourmentent la vie humaine et lui font cortège jusqu'à la mort; les renversements de fortune, les blessures d'honneur, les séparations cruelles, les brisements de cœur; les pestes, les famines, les tempêtes, les guerres, tous les fléaux : autant de maux dont la justice divine se sert pour châtier le péché. Vous avez peut-être reçu sa visite, Messieurs, et c'est tant mieux pour vous. Chacun des coups qu'elle vous porte est un avertissement miséricordieux. Si elle se tait, si elle vous permet de rester tranquilles dans vos péchés, ne croyez pas qu'elle vous oublie. Son œil clairvoyant est sans cesse

1. Psalm. CXVIII.
2. Psalm. CXVII.
3. Isai., cap. XI, 5.
4. Sap., cap. V, 19.

ouvert sur votre vie, et sa souveraine puissance saura bien vous atteindre un jour.

Les hommes se trompent facilement sur ce que vous valez, et vous-mêmes, Messieurs, vous, appelés à prononcer en première instance sur vos actions, vous, dont le devoir est de traduire chaque jour votre vie au tribunal de la conscience, vous n'êtes guère mieux informés que ceux qui vous entourent sur ce que vous êtes, sur la gravité et le nombre de vos fautes. Où est le pécheur qui se voit et se juge dans une lumière sans ombre? Où est-il? — Montrez-le-moi! — Est-ce le misérable qui porte le fardeau de dix, vingt, trente années d'iniquités sans en être accablé? Est-ce cet hypocrite inconscient qui, caché sous le masque d'une certaine vertu sociale, s'étonnnerait d'être appelé pécheur, lui, l'honnête homme, le saint de cette église tumultueuse, dissipée, scandaleuse qu'on appelle le monde? Est-ce cet être frivole qui papillonne autour de tous les plaisirs, et s'évapore dans le vide de toute pensée, de toute aspiration, de tout acte sérieux? Est-ce vous, chrétiens, vous que la foi éclaire et ramène chaque jour à l'examen de vos innombrables misères? Certes, vous

n'oseriez pas dire : « Mon cœur est sans tache et pur de tout péché : *Mundum est cor meum, purus sum a peccato,* car qui peut dire cela : *Quis postest dicere*[1] ? » Mais, tout en faisant l'aveu général de vos fautes, ne vous abusez-vous pas sur leur gravité ? Combien que vous couvrez d'un voile officieux, pour ne pas voir à fond votre misère ? Que de pensées vous échappent ! Que de désirs jaillissent des incendies cachés qu'allume votre imagination et que vous perdez de vue ! Que d'actions qui, sans être des crimes révoltants, offensent le droit de Dieu, et contre lesquels il se prépare des recours sévères ! Que de grâces tombent sur vos cœurs endurcis et sont bientôt, semences stériles, dévorées par les sollicitudes de la vie ! Et avec cela vous vivez tranquilles, contents du présent, confiants dans l'avenir, comme si le présent rempli de prévarications n'était pas un danger pour votre avenir.

Mais que le monde se trompe, que vous vous trompiez vous-mêmes, c'est tant pis pour le monde et tant pis pour vous. Dieu, lui, ne se trompe pas. Il voit clair dans vos vies, mieux

1. Prov., cap. xx, 9.

que vous ne voyez clair dans les fragiles miroirs qui vous renvoient vos traits et vous révèlent les ravages trop regrettés des années; mieux que le savant ne voit clair dans ces admirables instruments qui étendent la puissance du regard, et trahissent la présence des êtres jusque-là protégés contre les avidités de la science par leur petitesse ou leur éloignement. Dieu! sa vive lumière entre jusqu'à l'intime division de la chair et de l'esprit. Sa justice n'a pas besoin, comme la justice humaine, de police qui l'aide dans ses recherches, ni d'agents qui multiplient sa vigilance aux lieux où se fait le mal, mais son regard triomphe de tous les mystères. D'un même coup d'œil, il embrasse les espaces et « scrute les reins et les cœurs[1]. » Le monde de l'intelligence, le monde de la volonté, le monde des passions, il les a explorés en un instant. En un instant, il s'est rendu compte des causes du péché et a fait la part de la préméditation, de la malice, des surprises, des illusions et de la faiblesse. En un instant, il a apprécié la moralité de nos actions; car sa mesure n'est pas dou-

1. Psalm. CXLVI.

teuse, comme est douteuse la mesure donnée à la justice humaine par les législations que fabriquent les pouvoirs, comme est douteuse la mesure donnée à notre justice privée par les caprices de l'opinion et l'aveuglement de nos instincts. Sa mesure, c'est lui, c'est son être impeccable. Il compare toute action à son infinie sainteté et, en un clin d'œil, il a décidé qu'elle est bonne ou mauvaise. En un clin d'œil aussi, il connaît le nombre de nos fautes. N'est-ce pas lui qui compte l'immense armée des étoiles et les appelle par leur nom? « *Qui numerat multitudinem stellarum et omnibus eis nomina vocat.* » Ce qu'il fait dans les vastes profondeurs du monde, ne le fera-t-il pas dans les étroites limites de notre vie? — Cachez-vous à tous les regards, abusez-vous vous-mêmes sur votre valeur personnelle, vous ne fuirez pas la justice de Dieu, vous ne la tromperez pas. Elle saura bien suivre les chemins tortueux que parcourent vos iniquités déguisées par l'aveuglement ou l'hypocrisie. Elle les arrêtera au passage et leur dira : — Toi tu t'appelles orgueil, toi ambition, toi amour-propre, toi envie, toi égoïsme, toi fol amour, toi mollesse, toi sensua-

lité, toi cupidité, toi vol, mensonge, impureté, haine, violence. Toi, je t'ai vue mille et mille fois, quand personne ne te voyait. Fuyez comme des ombres, rampez comme des serpents, multipliez-vous à l'infini, si vous le pouvez ; je vous vois, je vous connais, je vous mesure, je vous compte, je vous juge. Dites-moi, Messieurs, ne vous est-il pas arrivé d'avoir peur de certains yeux tellement pleins de lumière qu'ils semblaient vouloir entrer jusqu'au fond de votre âme ? Vous étiez troublés de leur éclat et de leur fixité ; mais que serait-ce donc si vous voyiez fixé sur vous, en ce moment, l'œil clairvoyant de la justice divine ?

Vous oubliez cette clairvoyante justice parce-qu'elle vous laisse tranquilles dans vos péchés ; mais, je vous l'ai dit tout à l'heure, elle saura bien vous atteindre un jour.

On peut exploiter le temps contre les actions qu'intente la justice humaine. Quelques années suffisent pour prescrire ; après quoi, toute juridiction se trouve désarmée. Même après qu'elle a jugé, le temps est encore au service des criminels au cas où ils veulent périmer la sentence qui les condamne.

On peut échapper aux poursuites de la justice humaine, car les sociétés, en se partageant l'espace, ont circonscrit les vengeances du droit. La justice chasse à outrance un criminel et voilà que tout à coup elle s'arrête, retourne sur ses pas l'oreille basse et l'œil consterné. Qu'a-t-elle vu qui l'épouvante et la mette en déroute? — Rien : un chemin, un fossé, un ruisseau, un tout petit bras de mer. Que ne va-t-elle toujours? — Impossible! C'est une frontière; et pour ramener les coupables en deçà de cette frontière, elle n'a pas toujours à son service des mandats d'extradition.

On peut intimider et séduire la justice humaine. La force, même lorsqu'elle n'agit que par une sourde pression, obtient souvent des faveurs que le droit réclame en vain. La richesse a des appâts auxquels la cupidité se laisse prendre et la parole des artifices qui parviennent à obscurcir l'évidence. N'a-t-on pas vu des hommes si influents et si forts qu'ils savent se mettre au-dessus de la justice? — Têtes couronnées, hommes de pouvoir, favoris des dieux de ce monde, rassurés par l'impunité qui leur est promise et abusant de tous les prestiges pour se mieux

satisfaire et se mieux remplir d'iniquités, vivantes et douloureuses exceptions qui scandalisent le peuple, provoquent ses sourds grondements et préparent ses violences.

Mais laissez faire; Dieu est le maître, il n'est pécheur au monde qui puisse échapper à sa souveraine et indéfectible justice.

Le temps est à lui; c'est lui qui l'a fait, c'est lui qui le donne; tant pis pour les misérables qui en abusent. Sa justice ne se dessaisira jamais du droit de vengeance qu'elle a acquis contre eux. Elle possède chaque instant des heures qui s'écoulent; à chaque instant elle peut agir et se manifester : « *Justitia Domini perpetua est*[1]. » Prescrire contre elle est impossible, périmer ses sentences, plus impossible encore, car elle prononce en face de l'éternité, et l'éternité lui appartient : « *Justitia tua, justitia in æternum*[2]. »

L'éternité est à elle et aussi l'immensité. Dieu possède tous les mondes et les remplit de sa présence. Son immensité confond toutes les frontières et met à sa portée tous les criminels. Eussent-ils assez de force pour escalader les

1. Sap., cap. I, 15.
2. Psalm. CXVIII.

cieux et parcourir en fuyant les astres qui s'y meuvent, un jour cette course désespérée serait subitement close et les cieux annonceraient la justice de ce grand Dieu : « *Annuntiabunt cœli justitiam ejus*[1]. »

Rien ne peut l'intimider, rien ne peut le séduire. Sa nature tranquille ne connait pas les orages qui nous ébranlent. Quand il s'assied pour prononcer ses sentences, la justice toute seule soutient et protège son trône : « *Justitia et judicium correctio sedis ejus*[2]. » Point d'emportements qui faussent les témoignages, point de ruses qui égarent notre défense, point de discours habilement ourdis et émus à dessein qui embrouillent la cause au profit de ses vues, mais un seul mot : « Sois béni ! sois maudit ! » C'est la conclusion calme et irréformable de tout ce qu'il a vu dans notre vie, et qu'il nous montre avec une évidence dans laquelle il n'y a rien à reprendre.

Qui oserait le menacer? — Sa puissante nature est à l'abri de tous les attentats. On ne peut rien lui enlever de ses perfections et de sa vie, puisque toute vie et toute perfection relève de lui. Tout

1. Psalm. XXI.
2. Psalm. XCVI.

tremble à son approche, toute force devient faiblesse devant lui, toute violence s'apaise sous le feu de son regard.

Pour le séduire, on ne peut lui offrir aucun bien dont il ne soit déjà l'inépuisable source. On ne peut feindre à ses yeux l'unique beauté qui le touche : la beauté de la vertu dont il est le type suprême. On ne peut rien dire qu'il ne le sache avant que la pensée qu'on exprime ait été conçue. A son tribunal, il fait parler les actions. On n'entend dans son jugement que le langage muet des choses qu'il met en lumière. Personne n'est tenté de produire ni excuse, ni explications, ni prières, tant ses démonstrations sont claires pour tout le monde. Un seul bruit retentit : celui de ses sentences.

Les personnes augustes et inviolables, que les timidités de la justice humaine ont entourées d'un respect hypocrite ou d'un silence plein d'angoisses, doivent s'attendre, de sa part, à d'effroyables représailles. S'il a quelque considération pour leur grandeur, ce sera à la manière du roi Canut. Sans cesse occupé du bonheur de ses sujets, il allait partout rendant la justice. Or, un jour, on amène devant lui une bande de

voleurs qui, depuis longtemps, dévastaient les campagnes et troublaient la paix des paysans. Après avoir entendu le récit de leurs brigandages, il les condamna tous à être pendus. Mais, sire, dit un courtisan (il y en a partout, même auprès des saints), sire, dit le courtisan, vous ne savez peut-être pas qu'il y a parmi ces malfaiteurs un homme de la plus haute famille de votre royaume. Est-ce que vous ne ferez pas pour lui une exception ? Que ne le disiez-vous plus tôt, s'écrie le roi Canut. Certainement que je veux faire une exception pour un si noble sang. Allez vite aux exécuteurs, et, si les autres ont une potence de quinze pieds, que cet illustre brigand en ait une de trente. Et voilà comment Dieu prendra en considération la grandeur humaine. Sous sa main implacable, « les puissants seront puissamment tourmentés : *Potentes potenter tormenta patientur*[1]. » — « Dieu y regardera à deux fois avant de nous damner, » disait un noble fanfaron du dernier siècle. Il avait raison, mais pas selon son idée, si Dieu y regardait à deux fois, ce serait pour que ceux qui ont abusé du prestige de

1. Sap., cap. VI, 7.

leur position, afin de faire le mal avec plus de sécurité et d'impudence, fussent damnés de la bonne façon : *Potentes potenter tormenta patientur.*

Pécheurs qui m'écoutez, vous voilà en face de la clairvoyante, souveraine et indéfectible justice de Dieu! N'ai-je pas eu raison de vous dire qu'il fallait joindre à la honte la crainte et le tremblement? Vous vous êtes fait une ennemie qui ne perd pas de vue vos nombreuses fautes, et qui se vengera un jour de la patience avec laquelle elle vous a supportés, en vous plongeant dans un abîme de honte et de terreurs éternelles, dans l'extrême et irrémédiable misère de la damnation. Alors il ne sera plus temps de crier : Pitié! Pitié! — C'est maintenant qu'il faut, selon le conseil du Sauveur, vous arranger avec votre ennemie, puisqu'au terme du voyage les accommodements deviendront impossibles. Dites donc : Seigneur, faites-moi connaître aujourd'hui mes fautes, pour que vous n'ayez rien à me révéler plus tard! Seigneur, faites-moi me juger sans déguisement et sans feinte, pour que vous n'ayez pas à redresser mon jugement! Seigneur, faites-moi me juger sans pitié, pour que vous n'ayez

plus de recours contre ma vie coupable ! O justice! soyez mon ennemie dans le temps, tant que vous voudrez, mais épargnez-moi dans l'éternité. J'ai honte de moi-même et je tremble devant vous. Augmentez ma honte, augmentez ma crainte : c'est le commencement de la sagesse qui doit régénérer mon âme. O Dieu, ayez pitié de moi ! *Miserere mei Deus !*

ST. BACHUS SEMINARY
LIBRARY

MARDI SAINT

DEUXIÈME INSTRUCTION

PSAUME « MISERERE » — MISÉRICORDE DE DIEU

Miserere mei Deus secundum magnam misericordiam tuam, etc. (v. 1, 2, 3).

MESSIEURS,

La honte et la crainte ne sont que les préliminaires du repentir. Si l'homme demeurait sous l'impression terrible de ces deux sentiments, bien loin de sortir du péché, il s'y enfoncerait davantage. Le désespoir achèverait sa misère, et il nous représenterait sur la terre l'état des malheureux qui ont terminé leur course par une chute dont ils ne se relèveront jamais. Il est un lieu où la honte, la crainte, le désespoir ont fixé

leur éternelle demeure : c'est l'enfer. Les réprouvés s'agitent dans un cercle fatal; il n'est aucune porte par laquelle ils puissent fuir leur inénarrable infortune.

Pourquoi cela, Messieurs? — Parce qu'ils ont méprisé, jusqu'au dernier moment, l'adorable perfection vers laquelle ils pouvaient se réfugier. David, après avoir poussé le cri de sa misère, invoque cette perfection, dont les douces promesses font entrer son repentir dans sa seconde phase, la confiance.

« Ayez pitié de moi, Seigneur, selon votre « grande miséricorde.

« Et selon la multitude de vos bontés, effacez « mes prévarications.

« Lavez-moi de plus en plus de mon iniquité, « et purifiez-moi de mon péché. »

Le roi pénitent fait donc appel à la miséricorde de Dieu et nous en révèle les admirables profondeurs. Entrons dans ses pensées et pénétrons-nous de ses sentiments.

1° Dieu est miséricordieux, c'est-à-dire qu'il est touché de nos misères et qu'il veut, d'une volonté sincère et efficace, les secourir. Toute la

miséricorde est là. « C'est, dit saint Thomas, la compassion que nous fait éprouver la misère d'autrui, compassion qui nous presse de porter secours à cette misère, selon notre pouvoir : *Misericordia est alienæ miseriæ in corde nostro compassio, quâ si possimus subvenire compellimur*[1]. » D'où il suit que la miséricorde est tout ensemble un sentiment et une action. Un sentiment à l'égard d'une misère qui n'est pas la nôtre, mais que nous nous approprions par je ne sais quelle mystérieuse force de l'amour ; un sentiment qui nous fait souffrir avec celui qui souffre et recevoir en nous comme le retentissement des maux qu'il endure ; un sentiment qui fait saigner notre cœur, pendant que saigne un autre cœur, couler nos larmes, pendant que coulent d'autres larmes : mystérieux partage de blessures et de peines par lequel, en donnant notre cœur, nous le configurons à la douleur, à une douleur qui n'est pas la sienne, mais qu'il fait sienne, parce qu'il consent à en recevoir tous les coups. Voilà pourquoi ce mot si expressif : *Misericordia !* miséricorde ! Comme si l'on

1. *Summ. Theol.*, IIa IIæ, quæst. 30, a. 1 c.

disait : *Miseria cordis,* misère d'un cœur qui se donne tout entier à la misère; *miserum cor, misericordia,* tout cela n'est qu'une seule et même chose.

Compatir appartient donc à la miséricorde. Mais, Messieurs, ce n'en est que le côté faible, parce qu'il suppose l'imperfection d'un être dont la paix est troublée par un accident, par une surprise. Toute la force de la miséricorde est du côté de l'action qui combat la misère et finit par en triompher. C'est grâce à cette action que la miséricorde est une vertu, sans cela elle resterait la propriété des tempéraments nerveux et impressionnables. Nous aurions raison de la considérer, avec les philosophes païens, comme une méprisable faiblesse et de lui fermer les portes de notre âme. « Heureux qui n'a pas de pitié! » disait un poète que l'on appelle encore le tendre Virgile. Je le crois bien. Quand on n'est pas décidé à combattre la misère des autres comme la sienne propre, à quoi bon en prendre la moitié dans son cœur? Quand on se refuse l'honneur et le bonheur de mettre quelque part le bien à la place du mal, pourquoi troubler par les tristesses d'autrui les plates jouissances de son égoïsme? La

miséricorde ne peut être la bienvenue que chez celui qui la reçoit tout entière.

Or, Messieurs, la miséricorde tout entière est une perfection du cœur humain. Elle nous procure les plus douces joies. Elle console et soutient la famille; le père en est le pontife, la mère en est le martyr. Elle honore la société. Sur ce vaste théâtre, elle s'est élevée jusqu'à la hauteur d'une institution qui, sous mille noms et mille formes, s'approche de la misère, compatit à la misère, reçoit les coups de la misère, se dépense pour la misère, combat la misère, triomphe de la misère. Innombrables légions de cœurs tendres et vaillants, victimes volontaires des maux de tous, athlètes infatigables qui luttez, à toute heure, à tout instant, contre le sinfortunes du genre humain, partout on vous rencontre, partout on vous admire, partout on vous bénit ; le chrétien est fier de vous, l'indifférent s'étonne et se sent ému, le mécréant lui- même ne peut vous refuser son estime ; le monde n'a qu'une voix pour chanter : — honneur aux miséricordieux!

La miséricorde est donc une vertu, une perfection digne de nos hommages. — Mais qui l'a mise au cœur de l'homme? Dites-le-moi, Mes-

sieurs. — Est-ce une production spontanée de la nature? — Vous savez bien qu'il n'y a pas une seule perfection qui ne soit quelque part avant d'être dans la nature. Le monde n'a que des copies, les types sont ailleurs. Il faut les aller chercher en Celui qui est la cause et l'exemplaire de toute perfection. Là, vit donc achevée, inaltérable, inépuisable, cette forme du beau et du bien que nous appelons la miséricorde. Si elle n'y était pas, la terre n'en connaîtrait même pas le nom. Ce nom, nous le connaissons, nous le chantons avec honneur : c'est bien, j'en sais assez. Dieu est miséricordieux, infiniment miséricordieux, puisqu'il a si glorieusement représenté la miséricorde dans le cœur de l'homme.

Dieu est miséricordieux; et cependant, dit saint Thomas, « il ne lui convient pas de s'attrister de la misère d'autrui : *Tristari de miseria alterius non competit Deo*[1]. » Sa nature ferme, vigoureuse, immuable en sa béatitude, ne peut être émue par le sentiment que nous autres mortels nous éprouvons à l'approche d'une grande infortune. — Est-ce un défaut dans la nature

1. *Summ. Theol.*, Iº p., quæst. 21, a. 3, 6.

divine? — Non, Messieurs, c'est un effet de sa plénitude. Si elle pouvait compatir comme nous compatissons, il y aurait une ombre dans sa perfection. Mais, croyez-le bien, il n'y a que la grandeur même de la nature de Dieu qui puisse lui épargner le contre-coup de nos misères. A l'état d'éminence, comme dit la théologie, et dans sa cause qui est l'infinie bonté, Dieu possède le sentiment qui nous honore ; et s'il le pouvait sans faiblir, son cœur saignerait avec nos cœurs, le monde serait inondé de ses larmes.

Que dis-je? Messieurs. Il semble que Dieu nous ait envié cette touchante faiblesse qui nous configure aux misères de nos frères. Ne pouvant souffrir en son immuable nature, il a cherché le moyen de se procurer cette austère jouissance, le moyen de s'enivrer, selon l'énergique expression de Tertullien, des âpres voluptés de la souffrance. Et sa sagesse lui a conseillé de descendre parmi nous, de se revêtir de notre nature imparfaite, et de devenir, sous un nom auguste et inoubliable, le roi et le modèle de la compassion. Vous avez nommé Jésus-Christ, Messieurs : C'est Lui! Lui, Dieu comme son père, comme

lui à l'abri de toute faiblesse, mais, en même temps, lui, homme comme nous, comme nous accessible à toutes les émotions de la nature. Il a voulu éprouver dans son cœur, enrichi par l'union divine d'une tendresse infinie, tous les sentiments de l'humanité. Nos misères ont retenti avec tant de force dans ce cœur divin, qu'il a gémi, pleuré, souffert plus que tous les hommes ensemble, et que nous avons pu l'appeler le grand compatissant. Ce premier élément de la miséricorde, le sentiment, nous le rencontrons dans le cœur d'un Dieu.

Mais l'action qui repousse la misère, voilà surtout, dit saint Thomas, ce qui convient à Dieu : « *Repellere miseriam alicujus maxime competit Deo*[1]. » Quand bien même la compassion ne serait en lui qu'à l'état d'éminence, ce serait assez qu'il voulût guérir nos maux pour qu'il nous fût permis de l'appeler miséricordieux, infiniment miséricordieux. Or, Messieurs, que fait Dieu tous les jours, sinon de s'intéresser par son action à nos misères? Pourquoi le prions-nous, si ce n'est afin de promouvoir son action

1. *Summ. Theol.*, Iº p.. quæst. 21. a. 3, c.

bienfaisante et libératrice? Nous croyons qu'il est père, et nous attendons de son amour paternel qu'il réponde à nos appels comme s'il s'agissait de son propre malheur. Car tel est le caractère spécifique de la miséricorde, d'agir contre la misère d'autrui comme si elle nous était propre. Vous me direz peut-être que je ne puis engager ainsi la miséricorde de Dieu. Qu'il combatte et guérisse notre misère, comme si c'était sa propre misère, n'est-ce pas impossible? Eh bien, non Messieurs; j'en appelle aux lois de la nature et de la grâce.

Pourquoi sommes-nous émus du malheur d'autrui, quel qu'il soit, comme si nous en étions nous-mêmes blessés? Pourquoi nous sentons-nous pressés de lui porter secours comme s'il s'agissait de nous-mêmes? Le malheur a-t-il donc des séductions si victorieuses que nous ne puissions le rencontrer sans nous intéresser à lui? — Non, Messieurs. Trop souvent quand il frappe à notre porte, nous lui répondons par une froide insensibilité, un inébranlable égoïsme. La compassion et l'action salutaire qui en découle, la miséricorde, en un mot, ne se forme dans un cœur que lorsqu'il y a des cordes sympathiques

qui frémissent dès que vibrent à côté les cordes trop agitées d'un autre cœur, ou bien lorsque l'homme ne peut s'empêcher de se voir lui-même dans un autre homme. L'union d'affection, la communauté de traits et de ressemblance, telles sont les causes auxquelles nous devons de considérer la misère des autres comme notre propre misère, et d'être miséricordieux. Que nous soyons unis aux malheureux par des liens naturels si étroits qu'il est impossible de les briser sans crime ; ou bien que les liens trop lâches de la parenté universelle se resserrent sous l'influence d'un amour meilleur que tous les amours de la terre, d'un amour qui saisit les cœurs et les confond en une étroite étreinte sur le cœur immense et si plein d'amour de Jésus-Christ ; que nous voyions dans les malheureux notre sang et notre vie, venus des rivages d'une proche parenté, ou bien l'image du Christ qui nous honore de son nom et de son caractère ; que notre miséricorde soit l'effet d'une considération toute humaine et d'un amour tout naturel, ou bien la fleur sanglante de la foi chrétienne et de la divine charité, il n'importe ; saint Thomas a bien dit : C'est l'union d'affection et la communauté de

ressemblance qui font de nous des miséricordieux[1].

Après cela, Messieurs, ne dites plus qu'il est impossible que Dieu se conduise à l'égard de la misère humaine, comme si c'était sa propre misère. Il est notre père, il nous aime et nous a faits à sa ressemblance. Il nous aime d'un amour près duquel le nôtre est languissant et froid. Il nous aime quand, par la grâce sa vie transfigure notre vie ; et quand nous avons perdu la divine beauté qui le séduit en nous, il ne sait pas nous haïr. Il a horreur du péché, c'est vrai, mais, à cause des jours qui nous restent et des espérances de retour qui planent sur nos têtes, jusqu'à l'heure suprême de l'impénitence, il nous aime encore. Non plus de cet amour tranquille et satisfait dont il entoure le juste, mais de cet amour inquiet et alarmé dont on entoure celui qui se perd. Il l'a dit à une grande infidèle, à une grande misérable : « Jérusalem! Jérusalem! je t'ai aimée d'un amour éternel, c'est pour cela que j'ai eu pitié de toi : *In charitate perpetua dilexi te, ideo attraxi te miserans*[2] » Oui, mon

1. *Summ. Theol.*, IIa, IIæ, quæst. 30, a. 2.
2. Jerem., cap. XXI, 3.

Dieu, vous aimez le juste resplendissant des gloires de votre vie, mais le pécheur déshonoré est encor cher à votre cœur, car il est toujours votre image, vous ne pouvez pas vous empêcher de vous voir en lui, et de vous sentir offensé de sa misère. Voilà pourquoi je pense que vous vous y intéressez comme si elle était vôtre.

J'ai nommé la misère du péché de préférence à toutes les autres. Pourquoi cela, Messieurs? — Est-ce que le juste ne peut pas être malheureux? — Hélas! qui ne l'est pas sur cette terre désolée? Mais de toutes nos infortunes, de tous nos revers, de tous nos chagrins, de toutes nos afflictions, notre âme peut se revêtir comme d'une robe nuptiale, d'un manteau royal qui la rend, aux yeux de Dieu, plus belle et plus séduisante. C'est pourquoi la main miséricordieuse de notre Père des cieux ne retranche de nos maux que l'excès, afin de nous épargner les affres du désespoir. Tant qu'il voit souffrir avec vaillance ses chers enfants, il les laisse aux prises avec la misère qui multiplie leurs mérites et enrichit leur couronne éternelle. Ce n'est pas à proprement parler le mal que nous endurons qui est l'objet de la

miséricorde de Dieu, bien qu'elle ne nous abandonne jamais à ses excès, c'est le mal que nous faisons, ce mal honteux et funeste que nous appelons le péché. Voilà entre toutes les misères, celle que les grandes âmes ont pleurée, celle qui torturait le cœur du roi pénitent, et lui faisait dire : « O Dieu! ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde. » Voilà la misère qui touche plus que toutes les autres, le cœur de notre Père des cieux, et provoque son action miséricordieuse. Le pécheur, son enfant, parti, sur les routes du mépris et de l'ingratitude, vers les abîmes éternels où il sera pour toujours séparé de lui; le pécheur, son image, flétri et souillé par la fange de ses iniquités; le pécheur, son représentant auprès des créatures, déshonoré et ravili à l'égal de la bête; le pécheur épousé par sa vie, et condamné aux opprobes de l'infécondité spirituelle; le pécheur créé pour la félicité, la recherchant partout, jusque dans ses fautes, et ne rencontrant que d'affreuses déceptions et d'immenses infortunes! Y a-t-il une misère plus grande que celle-là? Ah! puisque Dieu est miséricordieux, je comprends qu'il ait pitié avant tout de la grande misère du péché.

Messieurs, pourquoi me suis-je donné la peine de remonter par des analogies, de la perfection créée à la perfection incréée? J'aurais pu me contenter de la parole divine qui, à chaque page des Livres Saints, nous révèle la miséricorde de notre Père céleste. Il y est parlé en termes magnifiques de sa majesté, de sa puissance, de sa justice, de sa sagesse, mais aucune perfection n'est nommée et acclamée aussi souvent que la miséricorde dans l'histoire, les cantiques, les livres sapientiaux et prophétiques. « Dieu, disent-ils, est lon-
« ganime et plein de miséricorde. — Il a pitié
« de tous, parce qu'il est Tout-Puissant. — Il a
« pitié comme un père a pitié de ses fils, comme
« une mère du fruit de son sein. — Il ne veut
« pas la mort du pécheur, mais qu'il vive. — Il
« a pitié jusqu'à la fin. — Sa miséricorde est
« meilleure que la vie. — Elle est élevée au-des-
« sus des cieux, elle l'emporte sur toutes les
« œuvres divines. — Elle répand les pardons,
« comme les nuées la pluie et la rosée. — Elle
« touche, elle attire, elle épouse, elle embrasse.
« — Elle est éternelle comme Dieu. » Le psaume de la miséricorde était le plus populaire, et le plus souvent chanté en Israël. Les prêtres,

les lévites, les chantres racontant l'histoire du peuple de Dieu provoquaient la foule par ces paroles : « Louez le Seigneur parce qu'il est bon : *Confitemini Domino quoniam bonus :* » et la foule immense appuyait chaque souvenir des bienfaits divins par ce refrain : « Parce que sa miséricorde est éternelle : *Quoniam in æternum misericordia ejus*[1]. »

2° Dieu est miséricordieux, et sa miséricorde est grande, dit le Psalmiste : *Secundum magnam, misericordiam tuam.*

Elle est grande, lorsqu'on l'invoque pour le péché, puisque le péché est la plus grande de toutes les misères. Mais vous connaitrez mieux sa grandeur si, la mettant en présence du péché, vous lui appliquez la mesure que l'apôtre saint Paul donne à la charité, et dites avec lui : « Qui pourra comprendre la longueur, la largeur et la profondeur de la miséricorde de Dieu ? *Ut possitis comprehendere quæ sit longitudo, latitudo, sublimitas et profundum*[2].

La longueur de la miséricorde de Dieu, c'est

1. Cf. Psalm. CXXXV.
2. Ephes., cap. III, 18.

cette infatigable patience avec laquelle il attend que l'homme, lassé de ses iniquités, retourne enfin vers lui ses regards trop longtemps séduits par les créatures de ce monde ; c'est cette inépuisable longanimité qui crée, entre l'inflexibilité de la justice et l'obstination du crime, une lutte sublime que le père offensé voudrait faire aboutir au pardon. Tout engage ce grand Dieu à étendre sa main vengeresse sur le méprisable petit être qui ose s'attaquer à lui. La justice fait entendre des cris terribles : Une si haute majesté outragée ! Tant d'honneurs profanés ! Tant de bienfaits méprisés ! Tout un avenir d'outrages qui se prépare dans une première faute dont la faiblesse humaine profitera pour s'enhardir ! Si nous étions appelés aux conseils de Dieu, avec nos idées de justice et nos sentiments d'honneur, ne lui dirions-nous pas : — Frappez, frappez sans pitié ! Frappez tout de suite ! C'est déjà trop du jour, de l'heure, du moment que vous avez accordé à ce misérable pour consommer l'iniquité qu'il a méditée contre vous. Une plus longue impunité se retournerait contre votre royale majesté et compromettrait son empire. Frappez ! — Mais une voix répondrait : — Mon fils, attendons ! — Attendre, ô mon Dieu !

Vous n'avez plus cette sainte et sublime horreur du péché que vous saviez si bien faire éclater par la soudaineté de vos coups quand les anges révoltés conspiraient contre vous? Attendre! Mais le pécheur a donc pu, en vous offensant, se soustraire à votre empire? Où est votre justice? — Messieurs, Dieu est toujours maitre. Sa justice vit et veille sans cesse dans les profondeurs de sa nature. Mais qu'est-ce que la justice? — l'amour du droit. Est-ce que le droit de pitié, le droit de grâce n'est pas le premier droit des natures augustes?—Ecoutez! — Dieu aime ce droit par dessus tous les autres. C'est ce qui fait, dit saint Thomas, « que la miséricorde ne détruit pas la justice; au contraire, elle en est la plénitude : *Misericordia non tollit justitiam, sed est quædam justitiæ plenitudo*[1]. » — Dieu est patient et longanime : *Longaminis et patiens Dominus.* Il attend, ô pécheur, afin d'avoir pitié de vous : *Expectat ut misereatur vestri* »[2]. Telle est la longueur de sa miséricorde.

En voici la largeur.—Dieu ne se contente pas d'attendre le pécheur dans les retranchements de

1. *Summ. Theol.*, Ia p., quæst. 21, a. 3, ad. 2.
2. Isai, cap. xxx, 18.

sa majesté. C'est bon pour notre petite dignité humaine. Quand nous avons été blessés par la faute d'un de nos semblables, il nous semble beau et grand de renoncer à toute pensée de vengence et d'attendre en paix une réparation; mais tendre les premiers la main nous paraîtrait une impardonnable bassesse. Eh bien, Messieurs, pour l'amour du pécheur, Dieu consent à cette bassesse. Il n'a rien à espérer pour lui de notre repentir. En revenant à lui, dussions-nous passer par toutes les austérités de la pénitence, nous resterions en deçà des exigences de son droit méprisé. Nous n'ajouterons ni une goutte à sa vie, ni un rayon à sa gloire, ni une jouissance à son infinie béatitude. Malgré cela, il nous prévient. C'est lui qui le premier nous appelle en conciliation. Quand nous devrions nous coucher à ses pieds et y répandre, comme Madeleine, toutes les larmes de nos yeux, il pleure déjà au fond de notre cœur, il en remplit de ses gémissements l'affreuse solitude, il en fait retentir de ses amoureuses plaintes les rivages désolés. Il nous prévient. — Que dis-je? — Il fait bien plus, il nous recherche. — Son inquiète sollicitude s'étend à tous les instants de notre vie. Sa miséricorde

nous poursuit tous les jours, et s'attache à nos pas, selon la forte expression des Saintes Lettres, comme l'avidité d'un mendiant : « *Misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ*[1] ». Toutes ses perfections, toutes ses œuvres s'abaissent devant les étonnantes prétentions de sa bonté et deviennent comme des instruments dociles dont il se sert pour décider notre cœur au repentir. Sa justice dirige ses coups vers ce but admirable, et le péché lui-même se change en douloureuse leçon, en amère expérience dont le résultat final est un dégoût qui triomphe des premiers emportements de la passion. Et ces prévenances, ces recherches, ces pieuses industries de mon Dieu, il les étend à tous les pécheurs. S'il vous semble qu'il y ait des privilégiés, ils ne le doivent qu'à la docilité de leur volonté, si tous l'écoutaient, tous seraient les privilégiés de ses pardons. Ah! ne dites plus des hommes généreux qu'ils ont le cœur large, si vous ne savez pas comprendre la largeur infinie de la miséricorde divine.

Elle est longue comme les siècles, large comme

1. Psalm. XXII.

le nombre des pécheurs, le nombre de leurs péchés, le nombre des circonstances et des causes qui peuvent concourir à leur retour. Enfin, elle est profonde comme le péché lui-même. Aucun crime ne lui échappe, de si près qu'il touche aux frontières des abîmes éternels. Dieu veut tout pardonner. — Vous entendez bien, Messieurs, tout, excepté cet endurcissement suprême qui n'est rien autre chose que le dernier refus du pardon, le dernier choix d'un malheur sans remède, la conclusion définitive d'une épreuve pendant laquelle la miséricorde de Dieu ne se retire jamais. Comprenez-vous cela? — Vous surtout, Messieurs les magistrats, qui représentez ici-bas la justice armée pour la défense du droit violé. Votre calme puissance laisse passer, sans les punir, toutes les prévarications humaines que l'opinion publique couvre de son manteau, mais dès que vous pouvez saisir un de ces crimes que la loi a prévus et inscrits au nombre des irrémissibles, vous vous montrez impitoyables. On dirait que vous ne croyez ni à la sincérité des larmes ni à la force du repentir. Je ne vous blâme pas, car vous n'avez, ici-bas, qu'une mission, celle de la justice. Mais, aussi, laissons les coupables recou-

rir à la profondeur de la miséricorde divine, et purifier leur vie déshonorée dans cet océan d'amour qui reçoit, sans déborder, tous les crimes du genre humain. Tous, encore une fois, la perversité humaine ne pourra jamais rien inventer que Dieu ne veuille pardonner. Le roi du mal, lui-même, y épuiserait son génie, sa malice se noie dans l'infinie profondeur de la miséricorde de Dieu. — « Un abîme appelle un autre abîme, » dit l'Ecriture : « *Abyssus abyssum invocat.* » — Eh bien, ajoute un saint Père : « Un abîme de misère appelle un abîme de miséricorde : *Abyssus miseriæ abyssum misericordiæ !* » [1]

3° Longueur infinie, largeur infinie, profondeur infinie : Tout cela est touchant, dites-vous, mais tout cela est-il bien vrai ? — Trop indulgent pour moi-même et pour les pécheurs, ne me suis-je pas fait l'écho de ma propre faiblesse ? N'ai-je pas prêté à Dieu cette faiblesse en faveur d'une théorie qui flattait mon cœur ? — Si telle est votre pensée, Messieurs, laissez-moi vous détromper en appliquant à l'histoire, la triple

1. Psalm. XLI.

mesure de la miséricorde divine. Vous comprendrez alors pourquoi le Psalmiste après l'avoir appelée *grande*, l'appelle *une multitude* : « *Secundum multitudinem miserationum tuarum dele iniquitatem meam.*

Qu'est-ce que l'histoire, sinon une longue attente de la patience de Dieu, une universelle démonstration de sa longanimité? — Parcourez les siècles, et dites-moi s'il en est un seul pendant lequel l'iniquité se repose, un seul pendant lequel le monde n'ait pas mérité d'être couvert de ruines. Et cependant, bien qu'il y ait des fléaux et des catastrophes, quelle prodigieuse épargne de justice, quelle interminable suite de prospérités injustes et de crimes triomphants! Les impies eux-mêmes s'en étonnent et profitent du silence de Dieu pour l'accuser auprès du juste. — « Juste, disent-ils, où est ton Dieu : *Ubi est Deus tuus*[1]. — Il a donc détourné son visage pour ne point voir :*Avertit faciem suam ne videat in finem*[2].—Va, tu as beau attendre ses vengeances il ne nous demandera rien. *Non requiret*[3]. — Le

1. Psalm. XLI.
2. Psalm. X.
3. Ibid. X.

prophète se plaint et s'écrie : « Que le Seigneur se lève et que ses ennemis soient dissipés : *Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus*[2]. — Allons, Seigneur, debout! pourquoi dormez-vous? *Exurge! quare obdormis Domine?* » — La philosophie chrétienne, à bout de raisonnements, invoque l'éternité pour justifier le gouvernement divin. « Dieu est patient, dit-elle, parce qu'il est éternel : *Patiens Dominus quia æternus*. En regardant l'histoire, il est impossible de n'y pas voir la première mesure de la miséricorde de Dieu, son interminable longueur.

La largeur n'y manque pas. Dieu prévient, Dieu recherche toutes les générations pécheresses, Dieu ordonne au pardon du péché toute son action providentielle; il n'y a que l'endurcissement volontaire qui puisse tromper ses desseins.

Dès que fut consommée l'iniquité du premier homme, Dieu le châtia d'une manière terrible, en ouvrant sous ses pas des abîmes de misère. Mais il lui laissa la vie et le temps de se repentir.

1. Psalm. LXVII.
2. Psalm. XLI.

Et afin de le consoler, et en lui toute sa race, il illumina les perspectives de l'avenir et fit apparaître, dans le lointain, la figure radieuse d'un Sauveur.

Se repent-il d'avoir créé l'homme, et veut-il exterminer toute chair corrompue sous les eaux de la grande tribulation? Il offre d'abord le pardon et ordonne au juste Noë de prêcher pendant cent ans la pénitence.

Il voue au feu vengeur du ciel Sodome et quatre villes coupables d'inénarrables infamies. Mais, avant de sévir, il s'abaisse jusqu'à la discussion. Abraham son vieux serviteur, son vieil ami, ose lui offrir une rançon. Cinquante, quarante, trente, vingt, dix justes pouvaient arrêter les foudres de la colère divine, et donner aux misérables condamnés le temps de se repentir. — Que dis-je? Si Abraham eût dit à Dieu : Mon cher et bien-aimé Seigneur, je vous ai donné l'hospitalité, j'ai servi vos anges à ma table; écoutez-moi encore. Je n'ai qu'un parent auprès de ceux que vous avez maudit. Eh bien, à cause de lui, à cause de mon neveu Loth, votre juste,

1. Psalm. XLIII.

pardonnez aux pécheurs. » Dieu est si miséricordieux qu'il eût pardonné.

N'a-t-il pas pardonné à Ninive? — Elle avait rempli jusqu'aux bords la coupe de ses crimes; il était temps de la détruire. Mais il lui envoie un prophète. En vain cet homme indocile lutte contre la miséricorde dont il doit être l'instrument, les tempêtes et les miracles le conduisent malgré lui au lieu de sa mission; et avant l'expiration du délai qu'il accorde, au nom de Dieu, il voit se coucher dans la poussière tout un grand peuple repentant, pardonné et béni.

Tous les peuples prévaricateurs ont été avertis par des oracles, mais surtout le peuple élu. Si Dieu se montre parfois dur et impitoyable à son égard, toujours il fait marcher son cœur devant son glaive. Il crie par la bouche des prophètes : — « Mes enfants, vous avez jeté l'amertune jusqu'au fond de mes entrailles; je vous en prie convertissez-vous à moi : *Convertimini ād me*! — Je ne veux pas la mort des coupables, mais qu'ils vivent. — Jérusalem, ma ville, ma choisie, mon épouse, jette à bas ton manteau d'ignominie, abandonne les vils débauchés qui t'ont séduite. Pauvre adultère, reviens à ton Seigneur Dieu :

Convertere ad Dominum Deum tuum. » — Et dès que se faisait entendre la voix du repentir, ce Seigneur Dieu, cet époux outragé par les infidélités de son épouse ne savait plus qu'embrasser et faire miséricorde. Aussi, comme les inspirés de l'ancienne loi chantaient la miséricorde et le pardon! — « Dieu est miséricordieux, disaient-ils, oui, miséricordieux : *Misericors et miserator Dominus.* Nous chanterons éternellement les miséricordes du Seigneur : *Misericordias Domini in æternum cantabo.* Mais les miséricordes de l'ancienne loi n'étaient qu'une préparation du jour béni où Dieu devait accomplir ce vœu du prophète : « *Mirifica misericordias tuas :* rendez magnifique la largeur de vos miséricordes! » Arrivée à la plénitude des temps, l'humanité rencontrera sur son chemin..... Qui donc...? Un vengeur tout prêt à faire triompher son courroux et ses foudres sur les ruines du monde? — Non, Messieurs,. — L'humanité rencontra un berceau, et dans ce berceau un enfant, et dans cet enfant le fils de Dieu, et dans ce fils de Dieu un Jésus, un Sauveur.

C'était la miséricorde descendue du ciel et lancée à la poursuite de l'humanité pécheresse.

Jésus, en entrant dans le monde, offre sa vie innocente pour la rançon des pécheurs. Voyez comme il les appelle à lui, comme il les recherche, comme il se penche sur leur front maudit. Il est venu pour eux, dit-il : pour les publicains repentants et les Madeleines éplorées. Il est le bon pasteur qui court, par monts et par vaux, après la brebis égarée, la prend entre ses bras, la couche sur ses épaules et la ramène au bercail. Il est le père du prodigue, qui vole au-devant de son fils coupable, le presse sur son cœur, lui pardonne et lui rend sa place au foyer paternel, après qu'il a dévoré sa part d'héritage dans de criminels plaisirs. Il faut être bien endurci pour n'être pas pardonné. Il a appelé Judas son ami. Ce ne fut pas une malédiction, mais une prière qui tomba de sa bouche mourante sur la tête des bourreaux. Enfin, il s'est donné jusqu'à la mort de la croix, jusqu'à l'épuisement de son sang; et voulant continuer cette immense largesse de tout lui-même à tout le genre humain, il a laissé à son Eglise universelle, avec le prix de ses mérites, des paroles de tendresse, un cœur de mère et l'ordre de pardonner non pas sept fois, mais septante fois sept fois, c'est-à-dire indéfiniment.

Eh oui! Puisque Dieu à tant fait, pourquoi classifierait-il nos fautes et se montrerait-il généreux pour les unes, avare pour les autres? Sa perfection n'est pas une surface; je vous l'ai dit: c'est un abîme, et dans cet abîme tous les siècles impurs ont passé, tous les péchés ont rencontré des pardons. Impiétés, blasphèmes, profanations, sacrilèges, parjures, haines, vengeances, cruautés injustices, amours infâmes, ignominies de la chair.... tout a été pardonné. — Que dis-je? — Tout a été transfiguré et glorifié. D'un adultère et d'un homicide, Dieu a fait le plus sublime chantre de ses perfections, d'un persécuteur le plus grand des apôtres, d'un exacteur le premier des évangélistes, d'un parjure, d'un renégat le prince des Pasteurs, de deux orgueilleux et voluptueux deux des plus grands docteurs de son Eglise. David, Paul, Mathieu, Pierre, Jérôme, Augustin, bénissez le Dieu qui vous a retirés de l'abîme et chantez avec moi: *Misericordia ejus super omnia opera ejus.* »

Oui, Messieurs, tout a été pardonné. Citez-moi le nom d'un homme pénitent que Dieu ait maudit. Vous n'en trouverez pas. L'Eglise, qui sait mieux l'histoire que vous, a consacré contre l'hé-

résie la consolante doctrine de la remissibilité universelle des péchés. Elle a répudié l'un des plus grand apologistes du christianisme. Tertulien, dont nous possédons encore les admirables ouvrages, n'a jamais eu l'honneur d'être cité dans les offices de l'Eglise, parce qu'il a partagé l'erreur de ceux qui restreignaient l'efficacité de la pénitence et l'étendue de la miséricorde divine. Ainsi donc, on ne peut sans une nouvelle faute dire comme Caïn : — Mon péché est trop grand pour que Dieu me pardonne. Et si le traitre Judas, sur le chemin de son dernier crime, se fût dit à lui-même : — Cet homme que j'ai vendu m'a appelé son ami, est-ce que je ne pourrais implorer sa pitié? Si, au lieu de poursuivre sa route vers le champ du sang, il eût suivi les traces sanglantes de son maître; si le rencontrant sur la voie douloureuse il lui eût dit : — Rabboni, bon maître, je suis un misérable et un infâme, est-ce que vous ne pardonnerez pas à celui qui vous a trahi? — Eh bien, je vous le jure, une seconde fois, Jésus l'eût embrassé ; une seconde fois il lui eût dit: Mon ami, Judas, mon pauvre fils, tu m'as vendu, mais j'ai pitié de tes larmes. Viens avec moi au Calvaire, viens, ton crime sera noyé dans

mon sang, — Oui, mon bien-aimé Sauveur, vous eussiez fait cela, je le sens. Est-ce que mille et mille fois je ne vous ai pas trahi? Est-ce que mille et mille fois vous ne m'avez pas pardonné? Mon Dieu, mon Dieu, qui pourra jamais comprendre la profondeur de vos miséricordes?

Je viens de faire appel à mon propre cœur, Messieurs. N'ai-je pas eu raison? Car, à bien prendre, nous n'avons pas besoin de consulter l'histoire universelle pour y rencontrer toutes les mesures de la miséricorde divine. Cette touchante perfection de notre Père céleste est assez éloquemment prouvée par les merveilles qui remplissent notre toute petite histoire.

Qui vous amène ici, Messieurs? Pourquoi me regardez-vous? Pourquoi m'écoutez-vous? Si j'interrogeais chacune de vos vies, combien de fautes y rencontrerais-je qui ont mérité les plus durs châtiments de la justice divine? Et cependant vous vivez. La main qui pouvait vous foudroyer et qu'invoquent peut-être, à cette heure, de longues années d'iniquités, demeure suspendue sur vos têtes. Et vous ne tremblez pas, tant vous êtes accoutumés à oublier les impétuosités de la justice pour ne plus compter que sur les dé-

lais de la patience. O droit de Dieu ! si vous vous manifestiez aujourd'hui dans toute votre légitime rigueur, combien y aurait-il de vivants dans cette église ?—Mais vous attendez des jours meilleurs, et pour y arriver vous ne craignez pas de vous compromettre dans une poursuite toujours ingrate et trop souvent déçue.

Oui, Messieurs, pendant que le droit de Dieu vous poursuit, sa miséricorde vous assiège. Ouvrez les yeux, vous la rencontrerez partout, en vous et autour de vous. Qu'est-ce que cette soudaine lumière qui se fait, par intervalles, dans votre conscience obscurcie ? — C'est la miséricorde de Dieu. Qu'est-ce que cette honte secrète qui vous rend parfois insupportable le fardeau de vos iniquités ? — C'est la miséricorde de Dieu. Qu'est-ce que ce mystérieux dégoût dont votre cœur se sent abreuvé, tout à coup, au milieu même des jouissances qu'il avait le plus désirées ? — C'est la miséricorde de Dieu. Que pensez-vous de ces coups qui viennent vous frapper au plus vif de vos affections et vous en révèle l'instabilité ? — C'est la miséricorde de Dieu. Vos rêves déçus, vos espérances renversées, vos charmes détruits, — c'est la miséricorde de Dieu. Cette femme

chrétienne qui remplit votre maison de la splendeur de ses vertus, de la sagesse de ses conseils et des tristesses de son cœur offensé par votre irréligion ; — c'est la miséricorde de Dieu. Ces grâces naïves d'un enfant qui vous touchent quelquefois jusqu'aux larmes ; — c'est la miséricorde de Dieu. La parole émue et vibrante du prêtre qui vous demande vos âmes ; — c'est la miséricorde de Dieu. Mais, ô merveille ! Dieu, pour nous toucher, sait faire parler même les êtres inanimés. La nature parée des empreintes de son éternelle beauté nous envoie quelquefois un dernier trait qui triomphe là où tous les autres s'étaient émoussés.

Ecoutez, je vous prie, une histoire dans laquelle Dieu voulut bien m'assigner un rôle, afin de me mieux faire comprendre, sans doute, la grandeur et la multitude de ses miséricordes.

C'était la veille d'une fête de la sainte Vierge, je ne l'oublierai jamais. Pendant que je confessais, une femme vint me trouver, et après quelques minutes d'un silence que je ne comprenais pas, elle laissa tomber de ses lèvres ces paroles horribles : — Mon père, maudissez-moi, car je suis un monstre. — Vous maudire, ma pauvre

fille ! Est-ce que je le puis ? Je suis ici pour pardonner. Qui que vous soyez, recevez ma bénédiction et dites-moi vos fautes, toutes vos fautes. Pendant près d'une heure, j'écoutai le récit de trente années. Quelle vie, bon Dieu ! Tous les jours en étaient murs pour le crime, toutes les lois divines et humaines se dressaient à la fois devant cette pauvre créature pour l'accuser. La mort qu'elle avait vue auprès d'elle et pressée dans ses bras impudiques n'avait pu fléchir son cœur. La franchise déguenillée de ses aveux, ses sanglots, ses larmes, tout cela était pour moi le plus profond des mystères. Quand elle eut fini : — Mon père, s'écria-t-elle, c'est assez pour aujourd'hui, je dois vous faire horreur. Une autre fois je viendrai vous demander le pardon. — Non, ma fille, lui répondis-je, je veux tout savoir. Comment se fait-il que vous êtes ici ? — Ah ! mon père, comment ? Le monde en rirait ; vous, vous direz que je suis folle. Eh bien, quand même, vous saurez ce qui m'amène auprès de vous.

Je m'appelle Marie, — Marie comme la bonne sainte Vierge que j'ai tant de fois injuriée. Aujourd'hui c'est ma fête. Les misérables qui abusent de mes pauvres restes m'ont apporté des

fleurs hier soir, des fleurs toutes blanches. J'en ai tant vu, tant foulé aux pieds que je n'y comprends plus rien. Mais ces petites fleurs m'ont parlé pendant que j'étais seule. — Marie, me disaient-elles, voilà pourtant comme tu étais le jour de ta première communion. Te souviens-tu de ta robe blanche, et de ton âme plus blanche encore? — Ma robe blanche, mon âme plus blanche encore, j'avais tout oublié, mais alors je me rappelai tout. J'étouffai, je me jetai par terre, je pleurai toutes les larmes de mes yeux et je dis à la sainte Vierge : — Merci, j'irai à confesse. — Me voici, mon père ; vous avez tout entendu, que faut-il faire ? — Une action de grâces, ma fille ; la miséricorde de Dieu a triomphé. Elle vous a attendue pendant trente ans ; elle vous a poursuivie partout ; aujourd'hui elle ouvre ses abîmes afin d'y purifier votre vie... Et la pauvre fille se plongea dans les profondeurs de la miséricorde divine pour y reprendre la robe blanche de son innocence.—Maintenant, quand je vois des fleurs étaler à mes yeux leurs corolles épanouies, je suis toujours tenté de me pencher vers elles, et de leur demander si elles n'ont pas quelque chose à me dire de la part de Dieu.

J'ai fini, Messieurs. Ecoutez mon dernier conseil. La miséricorde de Dieu est à vos portes, ne la méprisez pas, mais comparant la durée, le nombre et la gravité de vos fautes à l'admirable patience qui les supporte, à l'inquiète sollicitude qui les recherche, aux généreux pardons qui vous sont offerts, prosternez-vous devant Dieu et dites-lui : — Seigneur, il y a trop longtemps que vous me poursuivez et trop longtemps que je m'égare. Aujourd'hui je vous rencontre encore une fois. Que ce soit la bonne rencontre de ma vie coupable. L'homme qui vient de me parler est peut-être un pécheur comme moi ; qu'importe si c'est vous qui me l'envoyez. Avec un bois sans prix et sans vertu, Moïse ouvrait les flancs du rocher et en faisait jaillir des sources d'eaux vives. Pourquoi la parole d'un de vos prêtres, fût-il indigne, serait-elle moins puissante sur mon cœur endurci ? Ah ! je sens monter à mes yeux les eaux vives de mon repentir ! O Dieu qui voyez mes larmes, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde, et selon l'abondance de vos pardons, effacez mon péché ! N'oubliez rien, ni la coulpe, ni la peine, ni les dispositions perverses qui pourraient me préparer à de nouvelles chutes, mais

lavez-moi de plus en plus : *Amplius lava me.* Après m'avoir rendu mon innocence, après m'avoir retiré des abîmes éternels, éteignez en mes entrailles le feu toujours allumé des convoitises : *Amplius lava me ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me.*

MERCREDI SAINT

TROISIÈME INSTRUCTION

PSAUME « MISERERE » — CONFESSION DU PÉCHEUR

Quoniam iniquitatem ego cognosco, etc..., v. 4-7.

MESSIEURS,

La miséricorde de Dieu est grande, immense : c'est un abîme. Dieu pardonne tous les crimes et daigne recevoir en ses bras tous ceux qui se sont déshonorés par le péché. Mais suffit-il pour cela de faire appel à sa bonté ? Ne doit-il pas rencontrer dans nos âmes des dispositions qui préparent l'action bienfaisante de sa grâce ? Le pardon du péché étant pour nous la plus précieuse et la plus désirable des faveurs divines, Dieu a le droit de nous demander un complet repentir.

La prière est le premier acte d'un cœur blessé et d'une vie désolée. Elle suffit à l'innocence éprouvée, mais le pécheur doit y joindre la confession de ses fautes. Cette confession nous est indiquée, avec tous ses caractères, par les versets suivants de notre psaume :

« Ayez pitié de moi, Seigneur,... parce que je connais mon iniquité, et que mon péché est toujours contre moi. »

« J'ai péché contre vous seul, et j'ai fait le mal en votre sainte présence, afin que vous soyez justifié dans toutes vos paroles, et que vous triomphiez quand on voudra juger votre conduite. »

« Voici que j'ai été conçu dans l'iniquité, et ma mère m'a conçu dans le péché. »

« Voici que vous avez aimé la vérité, et que vous m'avez révélé les plus profonds secrets de votre sagesse. »

De ces paroles du roi pénitent je déduis, Messieurs, que le pécheur doit confesser ses fautes, que cette confession doit être éclairée, indignée, douloureuse, humble, simple et entière. Pécheurs, qui comptez sur la miséricorde de Dieu, apprenez ce qu'il faut faire pour la mériter.

1° Dieu est père, et c'est de lui, dit l'Apôtre, « que découle toute paternité : *ex quo omnis paternitas*[1]. » — En communiquant sa fécondité à ceux qui nous engendrent, il façonne leur cœur d'après le sien; il y met la bonté sous cette forme touchante que nous appelons la miséricorde. Mais, si miséricordieux que soit un père, sa dignité lui défend d'aller au-devant d'un fils criminel; il attend pour lui pardonner l'aveu de ses fautes. Il peut doucement et tendrement préparer et provoquer cet aveu, mais il faut qu'il l'entende avant d'ouvrir ses bras et de presser sur son cœur l'enfant ingrat qui a outragé son honneur et blessé son amour.

Le fils coupable, lui-même, comprend qu'il se rend indigne d'être pardonné s'il garde un orgueilleux silence. Il se sent pressé d'en finir avec le malaise qui tourmente son âme, en apaisant par une humble confession la juste colère du père qu'il a offensé. Ce n'est pas une supposition que je fais là, Messieurs, c'est l'histoire intime de vos foyers que je raconte. Car, combien de fois n'avez-vous pas fait l'expérience de vos mi-

1. Ephes., cap. III, 15.

séricordes et des exigences de votre dignité, à l'égard de vos enfants, depuis ce tout jeune âge où les passions naissantes ne se manifestaient que par des peccadilles, jusqu'à cet âge orageux où elles vous affligeaient par des fautes graves et honteuses?

En cela, Messieurs, vous êtes les images de Dieu. Ce père miséricordieux a plus d'inclination à pardonner nos fautes qu'à les punir. Il les voit toutes, car son regard pénétrant entre jusqu'aux plus intimes profondeurs de nos âmes. Mais son infinie majesté lui défend de toucher nos plaies et de les guérir, avant que nous ayons dit, comme le roi pénitent : « Ayez pitié de moi, mon Dieu, parce que j'ai péché : *Miserere mei, Deus,... quia peccavi.* » Vous devez donc comprendre, Messieurs, pourquoi Jésus-Christ, en qui le Père céleste a incarné sa miséricorde, nous a imposé l'obligation de la confession. Il aurait pu se contenter d'assister invisiblement au drame de notre repentir, d'écouter les gémissements de notre cœur, et d'agir directement en nos âmes pour les faire passer du péché à la grâce; mais, après avoir souffert mort et passion pour mériter notre pardon, il avait acquis le droit

d'exiger de nous la première et facile expiation d'un aveu fait aux représentants de la puissance qu'il a reçue de son divin Père.

Ecoutez ce qu'il leur a dit : « *Sicut misit me Pater, et ego mittovos : Accipite spiritum sanctum : quorum remiseritis peccata, remittuntur eis: et quorum retinueritis, retenta sunt :* Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie : Recevez l'Esprit-Saint. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez ; ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez[1]. » — C'est donc à des hommes sacrés par l'Esprit-Saint que Jésus-Christ a confié l'exercice de son infinie miséricorde. Le pardon de vos péchés dépend de leur sentence ; leur sentence ne peut être prononcée qu'après un jugement ; ils ne peuvent vous juger que si vous vous accusez vous-même. C'est donc à leurs pieds qu'il faut dire : Ayez pitié de moi parce que j'ai péché : *Miserere mei quia peccavi.* — Ah ! si vous vous adressiez à un Dieu, il saurait bien ce que veut dire ce seul mot : —*peccavi*, — mais c'est un homme qui vous écoute et vous juge pour vous absoudre au nom de Dieu ; vous devez lui révéler toute votre conscience.

1. I Joan., cap. xx. 23-25.

2° Comment cela, Messieurs, si vous ne vous connaissez pas, si vous ne faites pénétrer la lumière jusqu'en ses replis mystérieux où se cache le péché avec ses causes et ses funestes suites?— « Je le connais, « s'écrie le Psalmiste : *quoniam iniquitatem meam ego cognoseo.* »

Pendant quelque temps il l'avait oublié, mais averti par le prophète, il rentre en lui-même; il se regarde, s'examine et découvre avec horreur toutes les profondeurs de son crime : Pernicieuse oisiveté, curiosité malsaine, orgueilleux abus de son pouvoir et de sa grandeur, ingratitude, perfidie, trahison, cruauté, abominable scandale, il voit tout cela dans l'adultère dont il s'est rendu coupable. Ah ! il le connaît bien le péché dont il s'accuse et pour lequel il implore la pitié de Dieu!

Son exemple est une leçon pour vous, Messieurs. Vous êtes trop habitués à l'oubli de vos fautes, pour que l'examen sommaire et superficiel qui précède vos confessions puisse suffisamment les éclairer. Comment pouvez-vous dire, après un pauvre petit quart d'heure de discussion avec votre conscience : *Iniquitatem meam ego cognosco*[1] ? — Hélas ! non, vous ne la con-

1. Isai., cap. XXXVIII, 15.

naissez pas votre iniquité, et l'on ne peut guère vous juger que sur des à peu près. Pour vous rendre compte de vos pensées, de vos désirs, de vos inclinations, de vos habitudes, des causes de vos péchés, des circonstances qui les aggravent ou en changent l'espèce, du tort qu'ils ont pu faire, du scandale qui en est résulté, ce n'est pas une fois l'an, mais tous les jours qu'il faudrait passer en revue votre vie devant Dieu dans l'amertume de votre cœur.—« *Recogitabo tibi omnes annos meos, in amaritudine animæ meæ.* » La sagesse des saints vous y invite en ces termes : « Examinez votre vie dans une discussion quotidienne de vos actions : *Vitam tuam quotidiana discussione examina*[1] ?» C'est aussi le conseil de la sagesse humaine : « Le sage, dit une école célèbre de l'antiquité, ne doit pas s'abandonner aux douceurs du sommeil avant d'avoir fait longuement l'examen des actes de sa journée. *Nec prius in dulcem declinat lumina somnum omnia quam longe repetiverit acta diei*[2].

Mais non, au lieu de rentrer en nous-mêmes, pour chercher à nous connaitre, nous ne sommes

1. S. Bernard., lib. *Medit.*, cap. v.
2. École Pythagoricienne.

occupés qu'à nous fuir. Trois portes s'ouvrent par où notre âme s'échappe : la porte de l'amour-propre, la porte de la légèreté, la porte de l'ignorance.

Nous ne sommes pas de ces orgueilleux qui se croient tout permis, parce que Dieu les laisse faire, et qui ne veulent prendre de règle qu'en eux-mêmes. Mais notre amour-propre se trouve gêné par le triste spectacle de nos misères spirituelles; il aime mieux n'y pas penser et ne pas les voir, afin de n'être pas obligé d'en rougir. Notre amour-propre nous aveugle sur le nombre et la gravité de nos fautes, et nous persuade aisément que, dès que nous n'avons pas à nous reprocher de grands crimes, nous n'avons pas à nous inquiéter outre mesure de ces fautes qu'on peut considérer comme les inévitables conséquences de la fragilité humaine.

D'autre part, la légèreté nous emporte dans le tourbillon et le tumulte des plaisirs et des affaires de la vie mondaine, où se perdent les clameurs de la conscience. Elle nous empêche de nous arrêter assez longtemps à la considération de nos péchés pour que nous en gardions un souvenir inquiétant, et nous fait courir follement, après

une faute grave, à de nouvelles occasions de la commettre.

Enfin, notre âme s'échappe par la porte de l'ignorance : ignorance épaisse et grossière de ceux qui s'imaginent être sans reproches parce que leur vie extérieure n'est troublée par aucune revendication de la justice humaine; ignorance volontaire de ceux qui négligent de s'instruire de leurs devoirs, et qui se croient indemnes, parce qu'ils transgressent, sans s'en apercevoir, les lois de la justice, de la charité, de la religion, de la pudeur; ignorance coupable de ceux qui, ne se fiant qu'à leur mémoire troublée et incertaine, oublient d'appeler à leur aide la lumière divine.

Amour-propre, légèreté, ignorance : avec cela, Messieurs, faut-il s'étonner des longs retards du pécheur à implorer la miséricorde divine? Et, quand il y pense et s'y décide, la discussion de sa conscience peut-elle être autre chose qu'une surprise qui le rend incapable de dire, sans se mentir à lui-même : — Je connais mon péché : *Iniquitatem meam ego cognoseo.*

3° Et pourtant, il faut connaître son péché, non seulement parce qu'il faut le confesser, mais

encore parce qu'il faut le haïr. Nos aveux ne sont recevables au tribunal de la miséricorde divine que s'ils sortent d'une âme indignée. Ecoutez le Psalmiste, Messieurs : « *Et peccatum meum contra me est semper :* — Mon péché est toujours contre moi. » C'est son ennemi, ennemi contre lequel il lutte nuit et jour. Il lutte, non pas comme une victime qui se débat dans les étreintes du bourreau pour lui échapper ; ce serait la lutte du remords. Mais le remords n'est qu'un avertissement ; on peut en souffrir sans en détester la cause, on peut vouloir s'en délivrer sans être avide ponr cela des baisers de la miséricorde divine. David hait son péché. Quiconque veut, comme lui, mériter le pardon de Dieu doit haïr son péché pendant qu'il le confesse, et, pour cela, prendre les sentiments mêmes de Dieu, imiter l'aversion absolue et impitoyable avec laquelle il poursuit l'ennemi de sa gloire afin de le détruire.

Car, entendez le bien, Messieurs, il ne suffit pas de dire au péché : — tu me fais horreur ; — il faut encore par un acte de volonté vraie, généreuse et ferme prévenir son retour dans vos âmes. L'Eglise appelle cet acte de volonté — le bon propos : engagement d'honneur que l'on prend

avec Dieu, résolution fixe et inébranlable de renoncer au péché et d'en supprimer toutes les causes. Telle fréquentation est pour vous dangereuse, telle lecture vous a été funeste, telle affaire vous entraîne à des pratiques déloyales, à des actions injustes, tel plaisir trouble vos sens et amollit vos âmes, telle habitude est ennemie du devoir, telle passion vous sollicite par de trop vifs mouvements; autant de choses dont la haine du péché vous impose le sacrifice et contre lesquelles, elle vous ordonne le combat.

Etes-vous disposés à ce sacrifice et à ces combats? — Hélas! Messieurs, je me demande souvent, lorsque j'entends des pécheurs me raconter leur triste vie, s'il est bien vrai que leurs aveux partent d'une âme indignée, et que la haine du péché tourmente leurs cœurs pénitents, car je sais trop bien que pendant une année entière, au moins, ils ont vécu dans la familiarité de ce mortel ennemi de leur âme, et sont demeurés tranquilles au fond de l'abîme où ils avaient été entraînés. Sans doute, il y a des âmes qui se réveillent tout à coup, surprises par la grâce, après de longues années d'un engourdissement criminel. A leurs soupirs, à leurs

larmes, à l'émotion de leurs aveux, à l'énergie de leurs résolutions, on reconnaît la haine violente de leur cœur contre le péché dont elles viennent de sentir la présence. Mais ces habitudinaires invétérés qui viennent à des époques réglées faire le récit paisible des fautes gardées sans trouble; ces oiseaux de passages qu'on voit, au temps de Pâques, s'abattre dans le lac de la pénitence pour y nettoyer leurs plumes souillées par la poussière du monde, et qui, quelques jours après, s'empresseront dans le même milieu et vers les mêmes occasions pour se salir encore, ont-ils véritablement la haine du péché, et peuvent-ils dire avec le roi pénitent: « *Peccatum meum contra me est semper?* » — Je laisse à vos consciences le soin de répondre à cette question.

4° A la haine du péché, celui qui se confesse doit joindre la douleur : douleur vive, profonde, noble, élevée par ses motifs au-dessus de toute douleur. Défions-nous de cette crainte servile qui, ne considérant que les éternelles vengeances de Dieu, voudrait pouvoir s'y soustraire sans renoncer à ce qui les prépare. Défions-nous des tristesses trop naturelles de l'honneur blessé qui

pleure la perte de la vertu, seule et unique noblesse, dit un ancien dont nous tenons le droit de vivre[1]. Le chrétien doit s'affliger du péché, parce qu'il nous dépouille du plus excellent des dons que Dieu puisse faire à sa créature, le don de la grâce, parce qu'il nout ravit les mystérieuses richesses dont l'Esprit-Saint pare ses temples, parce qu'il nous ôte, avec la paix du cœur, les inestimables faveurs et consolations que Dieu prodigue aux âmes honorées de sa présence intime, parce qu'il nous enlève le fruit de nos bonnes œuvres passées et qu'il frappe de stérilité le bien que nous faisons aujourd'hui, parce qu'il nous prive de nos droits à l'héritage céleste et ne nous promet que des maux éternels. Et tout cela est bien, Messieurs. Dieu, compatissant à notre faiblesse, se contentera, même, d'une douleur imparfaite, où il y a plus de crainte que d'amour, plus de préoccupations de notre intérêt que de bienveillance pour lui, si cette douleur

1. Nobilitas sola est atque unica virtus.

. . . . . .

Summum crede nefas animam præferre pudori,
Et propter vitam vivendi perdere causas.
(Juvénal, sat. VIII, *Nobiles.*)

est renforcée et achevée par l'application des mérites de Jésus-Christ.

Mais, si Dieu se contente d'une douleur imparfaite, ne vous en contentez pas, Messieurs; associez-vous à la profonde et noble douleur du roi pénitent. Il est affligé uniquement parce qu'il a offensé Dieu, sous l'œil de son inviolable majesté : « — *Tibi soli peccavi et malum coram te feci.* » — Dieu si parfait, si bon, si libéral, si magnifique; Dieu qui, de tant de manières, s'est montré notre père et notre ami; Dieu qui nous a donné la vie, la pensée et l'amour; Dieu qui a mis toutes les créatures à notre service; Dieu qui nous a envoyé son Fils unique pour nous apprendre les secrets du ciel; Dieu qui a sacrifié son Fils pour expier le péché, nous engendrer dans son sang à une vie nouvelle et nous ouvrir le ciel à jamais fermé pour nous. Dieu!.... c'est lui que nous avons offensé! corps, âme, liberté, créatures, grâce, sang du Sauveur, nous avons abusé de tout pour blesser son cœur, car l'offense, lors même qu'elle ne s'adresse directement qu'aux créatures, remonte jusqu'à la loi vivante qui les protège. Il semble que le pécheur veuille être sa loi, son Dieu. Ah! tout disparaît devant

un si grand méfait, et il faut dire avec le Psalmiste : « *Tibi soli peccavi!* »

Encore, si nous avions pu nous cacher en quelque endroit inaccessible pour consommer cet attentat? — Mais non « la nuit la plus profonde éclaire aux yeux de Dieu les criminels plaisirs du pécheur: *Forsitan tenebræ conculcabunt me et nox illuminatio in deliciis meis.* Aurait-il des ailes, pour s'enfuir et se réfugier à l'extrémité des mers, les plus lointains espaces il ne peut les atteindre que porté par la main même de Dieu, et toujours placé sous son étreinte : *Si sumpsero pennas meas diluculo: et habitavero in extremis maris: etenim illuc manus tua deducet me, et tenebit me dextera tua.* Le ciel et les abîmes sont remplis de sa présence : *Si ascendero in cœlum, tu illic es; si descendero in infernum, ades*[1]. » C'est lui que nous avons offensé, et en sa sainte présence : *Tibi soli peccavi et malum coram te feci!* — O douleur! une si parfaite bonté! une si haute majesté! Ah je comprends l'immense tristesse, la profonde affliction des grands pénitents, leurs gémissements, leurs

1. Psalm. CXXXVIII.

larmes et les héroïques sacrifices par lesquels ils cherchaient à compenser l'affreux malheur d'avoir offensé Dieu, et je leur demande pour vous, Messieurs, de vous faire participer à leur noble et douloureux repentir.

5° Sous l'impression de la douleur, le roi pénitent s'estime digne de tous les reproches et de tous les maux. Puisque c'est Dieu qu'il a offensé, il ne s'étonnera pas d'entendre sa parole vengeresse, ni d'être en butte aux coups de sa justice. Après tout, c'est le droit de Dieu, et c'est un bonheur pour nous qu'il veuille bien changer en une peine temporelle la peine éternelle que nous avons méritée, et dont sa miséricorde nous délivre. Que deviendrions-nous s'il fermait l'oreille au *miserere* de notre âme repentante ? Le péché nous a mis aux mains de sa justice, et je vous ai dit combien cette perfection est redoutable. David le sait bien ; il s'humilie devant elle et s'écrie : « *Tibi soli peccavi, et malum coram te feci :* Je ne veux voir dans mon péché que ce qui vous offense, ô mon Dieu, que l'outrage fait à votre sainte majesté partout présente, afin que vous soyez justifié dans vos paroles, et que vous triom-

phiez quand on voudra juger votre conduite : *Ut justificeris in sermonibus tuis et vincas cum judicaris.* » — Comme s'il disait : — Seigneur, votre parole, vous me la faites entendre dans les plaintes douloureuses et les blâmes amers de ma conscience ; c'est justice, car j'ai péché contre vous. Votre parole, elle descend sur mon orgueil, sévère, dure, par la bouche du prophète qui me reproche mon infamie et mes ingratitudes, c'est justice, car j'ai péché contre vous. Vous pouvez m'accabler de tous les maux, j'en suis digne. Les hommes qui ne me connaissent pas auront pitié de moi et me plaindront ; ils vous accuseront peut-être d'être injuste et cruel, ô Dieu de bonté, mais vous triompherez de leurs jugements, quand ils sauront que j'ai péché contre vous : « *Ut justificeris in sermonibus tuis et vincas cum judicaris.* »

Sont-ce là, Messieurs, les sentiments que vous apportez au tribunal de la pénitence ? Ne pensez-vous pas que c'est assez de vous mettre à genoux aux pieds d'un homme et de dérouler sous ses yeux le triste tableau de vos misères intimes ? Ne vous semble-t-il pas que Dieu doit se contenter de cette facile humiliation pour l'apaisement de

sa justice? Ne vous révoltez-vous pas contre les justes reproches que vous adresse le représentant de Jésus-Christ? Ne trouvez-vous pas trop dures les expiations qu'il vous impose, trop difficiles les réparations qu'il exige de vous? Et si, pour remédier à votre lâcheté dans la satisfaction du péché, Dieu appesantit sa main sur vous, s'il vous frappe dans votre fortune, votre honneur, votre santé, vos affections, ne vous étonnez-vous pas contre sa Providence, jusqu'à l'accuser d'injustice et de cruauté? — Je suis obligé pour un bon nombre d'entre vous, de répondre autant de fois *oui* que je viens de faire de questions. Croyez-moi, Messieurs; vous n'éprouveriez ni cette vaine confiance, ni ces révoltes, ni ces étonnements; vous n'oseriez ni murmurer, ni accuser, si vous ne faisiez que des confessions vraiment humbles, et si vous saviez dire, avec le Psalmiste : « Puisque c'est vous, ô Dieu très grand et très bon, que j'ai offensé, vous êtes justes dans vos reproches et vos rigueurs : *Ut justificeris in sermonibus tuis et vincas cum judicaris.* »

6° La simplicité est l'inséparable compagne de

l'humilité dans la confession. Ces paroles de David : « Voici que j'ai été conçu dans l'iniquité, et ma mère m'a engendré dans le péché : *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea,* » ces paroles ne sont pas une excuse. Il est vrai que David rappelle à Dieu sa misère et sa faiblesse. Et combien profonde est cette misère, combien grande est cette faiblesse, depuis que la pauvre nature humaine a été blessée par le péché de notre premier père ! Privée de la surnaturelle lumière qui dirigeait sa raison, de la surnaturelle énergie qui affermissait sa volonté, elle est devenue facile aux illusions, et impuissante à contenir ses mauvais instincts et ses passions. Les fragiles beautés de ce monde ont plus d'empire sur elle que l'immatérielle beauté de la vertu.

Mais le roi pénitent connaissait cette misère et cette faiblesse de la nature déchue ; nous la connaissons tous ; pourquoi y chercher une excuse ? Ne devons-nous pas, au contraire, si nous sommes vraiment repentants, écarter cette excuse, quand bien même on nous la proposerait ? C'est ce que faisait le Psalmiste, au sentiment des meilleurs interprètes, lorsqu'il disait : « *Ecce*

enim in iniquitatibus conceptus sum et in peccatis concepit me mater mea. » A ceux qui lui rappelaient le triste héritage du péché, il opposait la science de sa faiblesse. « J'étais faible comme tout homme est faible, c'est vrai. Mais je le savais; pourquoi me suis-je exposé avec tant d'imprudence à l'occasion qui me fut fatale ? »

Ainsi devons-nous dire, Messieurs, nous, qui avons été avertis par ces paroles du Christ, vainqueur du péché et restaurateur de notre nature : « Veillez et priez, pour ne pas entrer en tentation : *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem*[1]. » — Hélas ! nous ne veillons pas et nous prions mal, et quand la tentation a triomphé de nous, nous nous excusons trop souvent de notre défaite, en invoquant la faiblesse dont nous aurions dû nous défier, si nous n'accusons pas la perversité des autres. Puisque nous sommes pécheurs, avouons-le donc simplement, car nous ne tromperons pas le Dieu clairvoyant qui nous demande la vérité.

7° « *Ecce enim veritatem dilexisti* : Vous

1. Matth., cap. XXVI, 41.

aimez la vérité, » dit le Psalmiste au Seigneur. Or, la vérité, c'est non seulement la simplicité, mais encore, mais surtout l'intégrité de nos aveux. Rappelez-vous, Messieurs, que le prêtre, représentant de la justice et de la miséricorde divines, doit prononcer sur vous une sentence, que cette sentence dépend d'un jugement dont vous devez fournir vous-mêmes tous les éléments. Vous ne pouvez être absous que si vous êtes connus, vous ne pouvez être connus que par vos aveux. Si, sous l'empire d'une fausse honte, ou par suite d'une négligence coupable, vous laissez dans l'ombre une seule faute grave, c'est assez pour écarter de vous les flots propices de la grâce, et changer l'absolution qu'on vous donne en une malédiction qui pèsera éternellement sur votre tête sacrilège. Le pardon de Dieu ne se divise pas, et le plus cher intérêt de vos âmes exige de vous une parfaite sincérité.

Que dis-je l'intérêt de vos âmes? Mais votre honneur même est en jeu dans ce contrat sacré d'échange où le prêtre ne retient rien des miséricordes dont il a la dispensation que parce qu'il espère de vous une complète révélation de vos fautes. Votre honneur est en jeu dans ce juge-

ment à huis-clos où l'on ne peut compter que sur votre témoignage, et où l'instruction des consciences n'a pas d'autre règle que de s'en rapporter au pécheur qui s'accuse. Votre honneur est en jeu dans cette confidence intime où vous ne pouvez tromper sans crime le cœur d'un ami qui vous promet pour toutes vos misères une compassion sans mesure.

« *Ecce enim veritatem dilexisti :* Dieu aime la vérité. » — Dites-là toute entière, Messieurs, car l'injure faite à la sincérité au tribunal de la pénitence, est lourde à porter pour celui qui s'en rend coupable. Le démon muet s'empare de son âme sacrilège, et, s'il ne l'éloigne pas pour toujours du sacrement qu'il a profané, il lui impose silence chaque fois qu'il fait un effort pour parler. Il ne parlera peut-être plus qu'au jour suprême où, démasqué par les révélations du divin juge, il emportera son péché dans la peine éternelle, poussant ce cri désespéré : « Voici que mon péché se dresse contre moi, toujours ! toujours ! *Et peccatum meum contra me est semper.* »

« *Ecce enim veritatem dilexisti :* Dieu aime la vérité. » — Dites-lui donc toutes vos fautes, et accusez devant lui ce qui les aggrave. David,

pour être absolument sincère, rappelle à Dieu les grâces de choix qu'il a reçues. — « Seigneur, dit-il, vous aimez la vérité ; eh bien, l'horrible vérité, la voici : — J'ai péché, et cependant vous m'aviez révélé les secrets de votre sagesse : *Incerta et occulta sapientiæ tuæ manifestasti mihi.* Vos lumières ont rendu mon crime plus odieux. » — Que dirons-nous, Messieurs, nous qui, mieux partagés que le Prophète, avons été instruits par tant et de si hautes révélations, nous, qui avons constamment sous les yeux l'image du Dieu que le péché a crucifié, nous qui avons reçu, depuis le jour de notre naissance spirituelle par le baptême, tant de gages de la bonté de Dieu. Ah! pour nous exciter à une vive douleur et à une profonde humilité, il suffira de nous comparer aux misérables qui pèchent par ignorance. Ils ont commis peut-être plus de fautes que nous, mais ils sont assurément moins coupables.

Venez, pécheurs, venez, Dieu vous attend, approchez-vous avec confiance du trône de sa grâce, prosternez-vous aux pieds de celui qui le représente, complétez les prières plaintives de votre misère par la confession éclairée, indignée, douloureuse, humble, simple et entière de vos

péchés, et recevez la grande miséricorde dont je vous raconterai prochainement les merveilles : « *Adeamus ergo cum fiducia ad tronum gratiæ; ut misericordiam consequamur in tempore opportuno*[1]. »

1. Heb., cap. IV, 16.

JEUDI SAINT

QUATRIÈME INSTRUCTION

PSAUME « MISERERE » — JUSTIFICATION DU PÉCHEUR

Asperges me hyssopo et mundabor, lavabis me et super nivem dealbabor (v. 8 à 20),

MESSIEURS,

Le Psalmiste éclairé sur sa misère a imploré la miséricorde de Dieu et confessé ses fautes. Il est prêt à recevoir la grâce du pardon. Elle descend dans son âme, et l'œuvre de justification qu'elle accomplit est une si grande merveille que le pieux roi consacre, à la décrire et à nous en révéler les heureux fruits, les treize dernières strophes de son cantique de pénitence. Suivons-le pas à pas.

1° C'était la coutume dans l'ancienne loi de purifier les souillures du corps par des aspersions. Ceux qui avaient touché les morts, ceux qui avaient été malades de la lèpre, se présentaient aux prêtres qui répandaient sur eux, avec un bouquet d'hysope, le sang des animaux ou l'eau lustrale mêlés à la cendre des victimes. David fait allusion à cette coutume par ces paroles : « Seigneur, vous m'aspergerez avec l'hysope et je serai purifié ; vous me laverez, et je serai plus blanc que la neige ; *Asperges me hyssopo et mundabor; lavabis me, et super nivem dealbabor.* » Mais, entendez-le bien, Messieurs, il n'y a là qu'une simple allusion. Les aspersions légales ne pouvaient pas purifier le roi pénitent de son double péché. Signes infirmes, elles touchaient la chair sans la pénétrer, uniquement pour avertir l'âme pécheresse et l'inviter aux pieuses pensées et aux saints désirs de la componction. Dieu n'entrait pas encore dans cette âme par la force des signes sacramentels, mais il ouvrait lui-même une porte secrète, par où il venait chasser le péché, son ennemi, prendre sa place et embellir sa propre demeure. David connaissait ce mystère, car il nous dit en achevant

sa confession que Dieu l'a instruit des secrets de son éternelle sagesse : « *Incerta et occulta sapientiæ tuæ manifestasti mihi.* » C'est pourquoi il demande à grands cris la mystérieuse intervention de Dieu ; il la demande par une figure qui devient dans sa bouche une prophétie.

Le cèdre, géant des montagnes, entrait dans la construction et l'ornementation du temple : l'hysope, humble plante des vallées, servait aux purifications. Voilà le Christ, dit saint Bernard dans son charmant cantique de la Nativité : « Cèdre altier du Liban par sa divine nature, il est devenu l'humble hysope en descendant dans notre vallée de larmes.

Cedrus alta Libani
Conformatur hyssopo
Valle nostra. »

Verbe incarné, vrai fils de Dieu, cèdre incorruptible, il soutient et orne son grand temple, l'Eglise ; né d'une vierge, vrai fils de l'homme, revêtu de la chair des pécheurs, humilié, broyé, couvert de plaies dans cette chair, il est l'hysope d'où tombe la rosée empourprée qui purifie les âmes.

Que de flots de sang ont été perdus avant lui !

Le sien coule de ses veines sacrées, et son efficacité se fait partout sentir. « Il intercède aux cieux et parle mieux que le sang du juste Abel : *Accessistis ad mediatorem Jesum et sanguinis aspersionem melius loquentem quam Abel*[1]. — Il apaise la colère de Dieu : *pacificans per sanguinem*[2] — Il rachète les âmes vendues par le péché aux puissances infernales : *habemus redemptionem per sanguinem ejus*[3]. — Il nous rapproche du Dieu qui nous avait bannis. *Eratis longe, facti estis prope in sanguine Christi*[4]. — Il s'ouvre un chemin vers nos âmes dont il veut faire son sanctuaire : *Per proprium sanguinem introivit in sancta*[5]. — Il nous purifie de tout péché : *sanguis Jesu-Christi emundat nos ab omni peccato*[6]. — Il nous justifie : *Justifiicati ex sanguine ipsius*[7]. — Il nous sanctifie : *ut santificaret per suum sanguinem*[8]. »

1. Heb., cap. XII, 24.
2. Col., cap. I, 20.
3. Ephes., cap. I, 17.
4. Ephes., cap. II, 17.
5. Heb., cap, IX, 12.
6. I. Joan., cap. I, 7.
7. Rom., cap. V, 9.
8. Heb., cap. XIII, 12.

Vous l'entendez, Messieurs : nous sommes purifiés, justifiés, sanctifiés par Jésus, l'hysope divine. Le sang dont il nous asperge fait entrer la grâce dans nos âmes ; avec la grâce, la lumière de Dieu la force de Dieu, la vie même de Dieu. C'est le vêtement de notre innocence plus blanc que la neige. Comme l'aspersion du sang de l'ancienne alliance donnait aux lépreux le droit de rentrer dans la société des hommes, ainsi l'aspersion du sang de Jésus-Christ, au sacrement de pénitence, nous fait rentrer dans la société des saints.

2° Nous ne voyons pas ce grand mystère des yeux de la chair, cependant, nous en avons la certitude. David comptait sur une parole divine qui lui donnât l'assurance du retour de la grâce dans son âme. Dieu se fit-il entendre ? — La confiance que témoigne le royal pénitent nous permet de le croire. — Par quel moyen ? — Nous l'ignorons. Mais, pour nous, l'acte de l'intervention divine dans notre justification ne saurait être douteux. Une douce parole se fait entendre à notre oreille. « Cette parole nous apporte joie et liesse, et fait tressaillir nos os humiliés : *Au-*

ditui meo dabis gaudium et lætitiam, et exultabunt ossa humiliata. »

Vous l'avez entendue, Messieurs; vous l'entendrez bientôt, je l'espère, cette douce et consolante parole du prêtre prononçant, au nom de Jésus-Christ, la sentence de votre pardon : « *Ego absolvo te ab omnibus peccatis tuis :* Je t'absous de tous tes péchés. » Qui n'en serait réjoui, après les longues tristesses d'une vie déshonorée par le péché? Qui ne sentirait son cœur et tout son être tressaillir d'allégresse, en entendant Dieu lui-même donner à l'âme pécheresse l'assurance de sa miséricorde, car c'est Dieu qui parle au tribunal de la pénitence. Vous comprenez bien, Messieurs, que le prêtre, s'il n'était qu'un homme, ne pourrait pas faire autre chose que de vous exciter au repentir et à la confiance. Il vous dirait : — Pleurez, gémissez, priez, invoquez la miséricorde de Dieu, et espérez qu'il vous pardonnera. Mais, non, il ose dire : « Moi, je t'absous de tous tes péchés. » Pourquoi cela? si ce n'est parce qu'un Dieu lui a dit : « Comme mon Père m'a envoyé, je t'envoie, et parce que j'ai reçu de lui le pouvoir de remettre les péchés, tu seras moi auprès des pécheurs. Tout ce que tu délieras sur

la terre sera délié dans le ciel. » — Tout, il ne reste plus rien de notre misère quand l'absolution est prononcée.

Combien nous sommes avantagés sur tous ces pécheurs qui n'ont point de juge ici-bas, et quelle preuve touchante, que cet avantage, de la divinité de notre sainte religion! Si une religion est divine en ce monde, Messieurs, il est manifeste que c'est celle où la bonté de Dieu se montre avec plus d'évidence et plus d'éclat. Or, est-il une plus grande preuve de la bonté de Dieu, à l'égard de l'homme pécheur, que de lui donner d'une manière sensible la certitude de son pardon? Supposez deux enfants coupables en présence d'un père offensé. L'un ne reçoit, en échange de ses protestations et de ses larmes, que ce froid encouragement : — Espère en ton repentir; l'autre, relevé de terre où il se tient à genoux, embrassé et pressé sur le cœur de son père, entend à son oreille cette douce parole : — Mon fils, tout est oublié, je te pardonne. — Qui sera le plus rassuré et le plus heureux de ces deux enfants? — J'ai vu cela, Messieurs, dans une seule âme. Egarée depuis sa naissance dans les ténèbres de l'hérésie, elle demandait à Dieu

pardon de ses fautes et se désespérait de n'entendre aucune voix qui répondit à ses douloureux appels. J'ai été témoin de ses angoisses, témoin aussi des transports de son allégresse, lorsqu'après une longue confession de toute sa vie elle entendit la formule sacramentelle : — *Ego te absolvo.* Elle s'appliquait à elle-même ces paroles du roi pénitent : « Vous donnerez, Seigneur, à mon ouïe joie et liesse, et vous ferez tressaillir de bonheur mes os humiliés : *Auditui meo dabis gaudium et lætitiam, et exultabunt ossa humiliata* » — En la voyant si heureuse, je fus plus que jamais convaincu que Dieu est avec nous, et que l'Eglise catholique est bien la véritable Eglise.

3° La grâce est entrée dans nos âmes, nous en avons la certitude. Elle nous a purifiés de tous nos péchés. — Mais comment? — Ces péchés que Dieu enlève sont-ce des haillons qu'il tient en réserve pour nous en revêtir de nouveau, si nous avons le malheur de l'oublier encore ? Non, Messieurs. — Ils sont détruits : ce que le Psalmiste exprime par ces paroles : — « Détournez votre face de mes péchés, et effacez toutes nos

iniquités : *Averte faciem tuam à peccatis meis, et omnes iniquitates meas dele.*

Autre est l'efficacité de la grâce, autre l'efficacité du péché. La grâce détruit pour toujours le péché; Dieu l'a dit lui-même aux enfants de ses pardons : — Je ne me souviendrai plus de vos iniquités : *Iniquitatum vestrorum non recordabor.* » Le péché, au contraire, ne détruit pas radicalement et pour toujours les mérites acquis dans l'état de grâce. Pour comprendre cela, Messieurs, il importe de distinguer les œuvres de l'homme : œuvres vives, œuvres mortelles, œuvres mortes, œuvres mortifiées. — On appelle œuvres vives : *opera viva*, celles que l'homme, en possession de la grâce, accomplit avec le secours surnaturel de Dieu; — œuvres mortelles : *opera mortifera*, les péchés qui déplacent notre fin dernière et donnent la mort à l'âme en la privant de la grâce, son principe de vie surnaturelle; — œuvres mortes : *opera mortua*, celles qui, faites en état de péché, sont à jamais perdues pour le ciel, quelques grandes et nobles qu'elles soient de leur nature; — œuvres mortifiées : *opera mortificata*, les œuvres vives dont le péché nous enlève le mérite tant qu'il demeure en notre âme.

Ce sont ces œuvres mortifiées que la justification fait revivre. Car « Dieu, dit l'Apôtre, n'est pas injuste au point d'oublier les bonnes œuvres que vous avez faites en son nom et l'amour que vous lui avez témoigné : *Non enim injustus est Deus ut obliviscatur operis vestri et dilectionis quam ostendistis in nomine ejus*[1]. » — « Voyez comme il est bon, ajoute saint Ambroise, comme il est facile au pardon! Non seulement il nous rend les biens spirituels que le péché nous a ravis, mais il nous comble au-delà de nos espérances : *Vide quam bonus Deus et facilis indulgere peccatis. Non solum ablata restituit, sed insperata concedit*[2]. » Etouffées par le péché et réduites à une impuissance semblable à la mort, nos œuvres vives n'attendent qu'une parole d'amour pour se réveiller. Cette parole, c'est la sentence de notre pardon. A peine est-elle prononcée que la grâce entre dans nos âmes avec le magnifique cortège de nos mérites passés; comme dans ces féeries bienfaisantes où la soudaine présence d'un prince charmant dissipe les maléfices et délivre les victimes des mauvais

1. Heb., cap. VI, 10.
2. Lib , I, in Luc, nº 55.

génies. Mieux encore, c'est la miraculeuse réviviscence des os arides que le prophète voit se lever comme une grande armée, sous le souffle de l'Esprit divin[1].

4° Tel est, Messieurs, le fond de la justification du pécheur, mais elle ne peut être complète que par la création de l'homme nouveau : c'est ce que demande à Dieu le roi pénitent. « Créez en moi un cœur pur, et renouvelez dans les profondeurs de mon être la droiture de mon esprit : *Cormundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis.* » — Par le cœur, David désigne les passions et les appétits, par l'esprit la conscience ou raison pratique qui nous dirige en toutes nos actions. Nos passions et nos appétits sont impurs quand ils se laissent trop facilement toucher par les biens d'un ordre inférieur : honneurs, richesses, luxe, plaisirs, voluptés de bas étage. C'est comme un poids qui entraîne notre esprit et le dérègle. Il ne voit plus le bien que dans un jour douteux; quelquefois, même, il le perd complètement de vue.

1. Ezech., cap. XXXVII.

Vous avez fait, Messieurs, l'expérience de ce désordre, et de l'impuissance de vos efforts pour y remédier. Car « qui peut rendre pur celui qui a été conçu d'un germe impur? N'est-ce pas vous seul, ô mon Dieu; » dit le saint homme Job : « *Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine? Nonne tu qui solus es*[1]? » C'est donc à Dieu qu'il faut vous adresser, en le priant, comme le Psalmiste, de soustraire votre cœur à l'entraînement des créatures et de le remettre dans sa sphère de pure attraction. Le cœur étant dégagé, l'esprit reprend sa rectitude, et l'homme nouveau est prêt à marcher dans les voies de la justice. Croyez-le bien la purification de vos âmes par le sang du Sauveur, la douce certitude de votre pardon, le retour de vos mérites, tout cela ne serait que passager si l'homme nouveau ne remplaçait en vous l'homme ancien, obstinément attaché aux créatures, en proie à cette erreur fatale qui nous fait substituer un bien temporel et fini au bien éternel et infini.

Par la création de l'homme nouveau la justification du pécheur reçoit une garantie de sta-

1. Job., cap. XIV, 4.

bilité. Il ne manque plus pour l'achever que le don de l'Esprit de Dieu. David le demande en ces termes :

« *Ne projicias me a facie tua, et spiritum sanctum tuum ne auferas a me.* »

« *Redde mihi lætitiam salutaris tui, et spiritu principali confirma me.* »

Ces deux strophes sont parallèles et se pénètrent; la seconde complète chaque membre de la première. C'est comme si le Psalmiste disait : « — Ne me rejetez pas loin de votre face, mais rendez-moi la joie du salut. — Ne me retirez pas votre Esprit-Saint, mais affermissez-moi par l'effusion de ce royal Esprit.

Il n'est pas de plus grande douleur que d'être rejeté loin de Dieu. David a goûté l'amertune de cette répudition; il demande à Dieu qu'elle ne se renouvelle jamais : « *Ne projicias me a facie tua;* et que la joie d'être sauvé persévère en son cœur : *Redde mihi lætitiam salutaris tui.* » Etre sauvé, quelle grande joie! Au sortir d'un cauchemar affreux ou d'un mortel danger, nous sentons notre cœur se dilater, nous respirons avec délices, nous sommes tout au bonheur de nous sentir vivre après avoir touché de près aux

portes de la mort. Il en est de même des pécheurs que Dieu justifie. J'ai été plus d'une fois témoin des explosions de leur allégresse, et quand ils avaient épanché leur cœur et soulagé leur conscience : c'était la petite joie; et surtout quand ils étaient absous : c'était la joie exubérante de l'homme sauvé, la joie du naufragé recueilli par une barque propice au moment où il se noie et va se perdre dans l'abîme.

Le pécheur est heureux d'être sauvé, mais il faut faire durer ce bonheur. Pour cela, Messieurs, nous devons invoquer l'Esprit principal que le texte hébreu appelle généreux, libéral, magnanime, héroïque, royal. Son effusion dans nos âmes est indispensable à l'œuvre de notre justification, car il achève ici-bas toutes les œuvres de Dieu, comme il achève Dieu lui-même dans les splendeurs des cieux. Jésus-Christ l'a envoyé au monde pour compléter l'œuvre générale de la rédemption; il l'envoie à chacun de nous pour compléter l'œuvre particulière de nos rédemptions. Sans lui, point de persévérance, car il a pour mission d'aider notre infirmité. « *Ipse adjuvat infirmitatem nostram*[1] » et notre infirmité dure

1. Rom., cap. VIII, 26.

autant que la vie. Ne comptons donc pas sur notre foi, sans le don de science qui illumine les éternels principes dont dépend la direction de notre vie morale et surnaturelle. Ne comptons pas sur notre espérance, sans le don d'intelligence qui nous fait discerner le vrai bien des faux biens. Ne comptons pas sur notre charité, sans le don de sagesse qui nous fait goûter les choses d'en haut et aspirer à l'union divine. Ne comptons pas sur notre prudence, sans le don de conseil qui nous préserve de toute présomption et de toute témérité. Ne comptons pas sur notre justice, sans le don de piété qui nous élève à des hauteurs sereines d'où nous voyons mieux tous les droits, et où nous sommes mieux disposés à accomplir toute justice envers Dieu et envers les hommes. Ne comptons pas sur notre force, sans le don de cette divine énergie qui nous fait braver pour Dieu tous les périls, et vaincre tous les obstacles. Ne comptons pas sur notre tempérance, sans le don de crainte qui nous imprime une salutaire horreur pour tout ce qui pourrait offenser Dieu et souiller notre vertu. Enfin, attendons l'Esprit de Dieu, invoquons-le, et prions-le d'achever, en nous affermissant, l'œuvre de

notre justification. « *Et spiritu principali confirma me.*

5° Messieurs, la justification du pécheur est achevée; il doit en profiter pour remplir sa vie d'œuvres saintes. La grâce l'y aidera, et, avec la grâce, le souvenir des péchés qu'il a commis. C'est un grand malheur d'avoir offensé Dieu, mais ce malheur peut avoir pour nous des avantages si nous savons, comme le roi pénitent, appliquer au gouvernement de notre vie la loi providentielle qui ordonne le mal au bien.

Dans l'ordre physique, les fléaux stimulent l'activité de la science et de l'industrie; il y a des découvertes bienfaisantes qui sont le résultat de grandes catastrophes. Dans l'ordre moral, les malheurs des peuples sont souvent plus que de hautes leçons de prudence et de sagesse; ils renouvellent des nations dont l'avenir semblait désespéré. Or, Messieurs, ce que Dieu fait dans le gouvernement du monde, nous pouvons le faire dans le gouvernement de notre propre vie; nous pouvons tirer le bien du mal, lorsque le mal a cédé aux salutaires influences de la grâce de Dieu. Se préoccuper des péchés qu'on a commis

et se créer, de leur souvenir, d'inutiles tourments, c'est un mal; mais le mal est bien plus grand, à mon avis, quand on s'applique à oublier ses fautes pour s'en épargner la honte. Le pécheur, pardonné et régénéré par la grâce de Dieu, doit rester en face de son passé, et du souvenir même de ses hontes, de ses misères et de ses infortunes faire germer d'admirables vertus.

Voyez le saint roi David sorti des profondeurs de sa misère : il a pitié de la misère des autres pécheurs. Il se penche miséricordieusement vers elle, comme Dieu s'est penché vers sa propre misère. Il ne peut la guérir, car c'est une œuvre divine, il veut au moins par un charitable apostolat contribuer à sa guérison. « J'enseignerai, dit-il, vos voies aux pécheurs, et les impies se retourneront vers vous : *Docebo iniquos vias tuas et impi ad te convertentur.* »

La miséricorde spirituelle est souvent le fruit du péché, comme la miséricorde corporelle est le fruit de l'infortune. Celui qui n'a jamais connu le malheur est difficilement touché du malheur des autres. Celui qui a passé par l'épreuve de la souffrance ouvre plus facilement

son cœur à la compassion. — Il en est de même dans l'ordre spirituel. Ne parlons point des âmes saintes éclairées par des lumières particulières sur la misère du péché, la faiblesse et la corruption de la nature humaine. Dieu lui-même les incline à la miséricorde. Mais, après cela, combien d'âmes médiocres, dont la vie s'est écoulée sans grandes secousses et sans grand dommage pour leurs petites vertus, se sentent disposées au mépris et à la dureté ! Un pécheur est à leurs yeux un être répugnant, une sorte de pestiféré qu'elles évitent avec un pieux dégoût, et dont elles ne parlent qu'avec des expressions d'une rigueur pharisaïque. N'ayant point fait la honteuse expérience des grandes misères de l'humaine nature, elles ne savent point y compatir. — Le pécheur, au contraire, tout attendri encore des preuves de la miséricorde divine, ouvre facilement son cœur à la pitié. Dieu a été si bon pour lui qu'il veut être bon pour les autres, et s'il ne peut toujours les excuser, il veut, au moins, travailler à les retirer de la voie du péché et à les remettre sur le chemin du salut : *Docebo iniquos vias tuas.*

Il le veut, non seulement à cause de la mi-

sère du pécheur, mais par reconnaissance pour Dieu qui l'a sauvé. Il a le zèle de sa gloire et la véritable chaleur de l'apostolat; son bonheur est communicatif. — Vous le savez, Messieurs, c'est à un converti que Jésus-Christ a recommandé la prospérité de son Eglise et confié le soin de ses frères : « *Tu aliquando conversus confirma fratres tuos,* » a-t-il dit à saint Pierre. C'est un converti qu'il appelle à l'apostolat des gentils. Paul menaçant et ne rêvant que le carnage des disciples du Sauveu , Paul, loup rapace rôdant autour du bercail, Paul investi de tous les pouvoirs de la synagogue pour persécuter et détruire l'Eglise naissante, Paul dans toute l'ardeur de la haine la plus implacable, dans l'acte même du péché, dans la provocation du blasphème, Paul est touché, changé, transformé par la miséricorde divine. Va-t-il se retirer dans un désert pour y pleurer ses fautes? Non, Messieurs. — Toute l'énergie qu'il avait pour perdre, il l'emploie à sauver. Comme le roi pénitent, il s'écrie : « J'enseignerai vos voies aux pécheurs et les impies se tourneront vers vous : *Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur.* » — Pierre

est pécheur, Paul est pécheur. Admirable sagesse de Dieu! dit saint Léon : « Il choisit des pécheurs comme princes et apôtres de son peuple, parce qu'ils savent mieux que qui ce soit comment il faut traiter les pécheurs. » — Leur propre expérience sert à diriger leur conduite. Ils attaquent avec plus de force, ils touchent avec plus de délicatesse, ils conduisent avec plus de prudence, ils soutiennent avec plus de fermeté. Leur exemple même est une prédication, un encouragement pressant et quelquefois irrésistible. A celui qui ne s'est jamais retiré du service de Dieu le pécheur invétéré peut répondre : Vous ne savez pas ce que vous me demandez; mais, au pécheur converti qui l'invite au retour, que peut-il dire à quoi il n'y ait une réponse toute prête? Humiliation, respect humain, liens à briser, le pécheur converti connaît tout cela. A toutes les résistances, il oppose son exemple et son bonheur.

Miséricorde, zèle du salut des âmes, disposition à l'apostolat : Voilà, Messieurs, trois premiers biens que l'on peut retirer du plus grand des maux. Mais vous comprenez bien que, si le pécheur est disposé à la misé-

ricorde, c'est, d'abord et par-dessus tout, à l'égard de ceux à qui ses fautes ont pu être nuisibles. Dans l'aveuglement égoïste de la jouissance nous ne voyons pas le retentissement du péché, mais quand notre âme est apaisée, éclairée par la grâce, nous en connaissons mieux l'étendue. David demande à Dieu d'être délivré du sang qu'il a répandu : « Délivrez-moi du sang versé, ô Dieu de mon salut, et ma langue célébrera votre justice. *Libera de sanguinibus, Deus, Deus salutis meæ, et exultabit lingua mea justitiam tuam.* » — Nous aussi, nous devons demander cette délivrance, car, comme dit très bien un savant interprète, « le scandale est un homicide, une œuvre de sang et de mort. » Donc toutes nos miséricordes, tout notre zèle, toute l'ardeur de notre apostolat, doivent être employés auprès de ceux que nous avons eu le malheur d'indurire au péché. S'ils résistent aux efforts de notre charité, ne les abandonnons pas. Il nous reste une suprême ressource : la prière que nous adresserons à Dieu pour qu'il touche leur cœur, comme il a touché le nôtre.

6° La prière! Nous en sentons le besoin d'autant plus vivement que nous avons été plus longtemps privé du commerce sacré qui met notre âme en communication avec Dieu. Nous étions loin de lui et notre bouche demeurait fermée comme notre cœur. Mais voici que par la grâce « Dieu ouvre nos lèvres : *Domine labia mea aperies*, et que notre bouche publie ses louanges; *et os meum annuntiabit laudem tua* : » — Louanges d'autant plus ferventes qu'elles ont été plus longtemps contenues, louanges d'anéantissement devant l'infinie majesté que nous avons outragée, louanges d'action de grâce pour la miséricordieuse bonté qui nous a pardonné nos fautes, louanges de soumission et d'abandon à la souveraine volonté contre laquelle nous nous sommes révoltés, louanges de filiale confiance en la paternelle libéralité d'où nous doivent venir la lumière et la force dont nous avons besoin pour persévérer dans notre conversion. O saint roi! Dieu a exaucé vos vœux. Il a ouvert vos lèvres et inspiré votre génie pour chanter vos plus beaux cantiques. Que de prières et quelles prières sont sorties de votre péché!

7° Au besoin de la prière ajoutons, Messieurs, le besoin de l'expiation qui dispose le pécheur sincèrement converti à tous les sacrifices. David dit au Seigneur : — « Si vous eussiez voulu un sacrifice, je vous l'eusse offert, mais vous ne prenez point plaisir aux holocaustes : *Quoniam si voluisses sacrificium dedissem utique, holocaustis non delectaberis.* » Roi opulent et magnifique, il pouvait couvrir les autels de victimes et inonder de sang le tabernacle; il le pouvait et il le devait, d'où vient donc qu'il hésite et qu'il s'en prend à Dieu de son hésitation? Comprenez bien sa pensée, Messieurs, David est prêt à tout, Dieu de son côté ne refuse rien. Mais le sacrifice qu'il demande avant tous les autres, « c'est l'affliction de l'esprit, la contrition et l'humiliation du cœur : *Sacrificium Dei spiritus contribulatus; cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.* » — Tout à l'heure, le pécheur était un superbe révolté, plein de confiance en lui-même; maintenant le souvenir incessant de ses iniquités l'abaisse, le confond, l'humilie, le remplit de défiance et lui donne l'attitude d'une perpétuelle victime. Croyez-le bien, Messieurs, ce n'est pas un

petit avantage du péché que de servir d'antidote au poison de l'orgueil, et de faire germer en nous la vertu que tous les maîtres de la vie chrétienne considèrent comme le fondement de toute vertu.

Pénétré de l'humble sentiment de son indignité et sans cesse hanté par le souvenir de ses offenses, le pécheur sincèrement converti comprend qu'il doit à Dieu une réparation. Eh bien! que Dieu la prenne en toute sa vie; qu'il lui envoie épreuve sur épreuve, chagrins domestiques, déchirements de cœur, persécutions, revers de fortune, maladies, infirmités, le pécheur ne murmurera pas, mais son âme patiente et résignée bénira la main qui le frappe dans le temps après l'avoir sauvé de la mort éternelle.

Il fera plus que se résigner. Puisque le Seigneur a exaucé la prière qu'il lui adressait avec le roi pénitent : « Donnez, Seigneur, donnez à Sion des témoignages de votre bénignité et de votre bonne volonté, afin que les murs de Jérusalem soient rebâtis : *Benigne fac, Domine, in bona voluntate tua Sion : Ut ædificentur muri Jerusalem*; » puisque le Seigneur a eu pitié de son âme; Sion profanée, Jérusalem

détruite; puisqu'il a reconstruit son temple et ses autels, c'est qu'il veut bien accepter les sacrifices de justice, les oblations, les holocaustes. Il est temps de lui immoler des victimes : *Tunc acceptabis sacrificium justitiæ, oblationes et holocausta; tunc imponent super altare tuum vitulos.* Les victimes sont d'autant plus faciles à trouver qu'il y a encore dans l'âme du pécheur converti des restes d'iniquité que la grâce a épargnés, pour que l'amour pénitent pût se satisfaire. Répugnances, antipathies, amour-propre, affections mal ordonnées, attache aux biens terrestres, sensualité, mollesse, recherche des aises et du bien-être, révoltes de la chair : voilà les victimes! Le pécheur, prêtre dans son temple restauré, est toujours armé du couteau sacré pour immoler. Il immole pour expier, il immole pour rendre grâces, il immole pour se préserver de nouvelles chutes; et Dieu, après avoir accepté le premier sacrifice de son cœur humilié, Dieu veut lui imputer à mérite l'indispensable carnage qu'il fait tous les jours de ses inclinations perverses et de ses appétits déréglés : *Tunc acceptabis sacrificium justitiæ, etc....* »

J'ai fini, Messieurs. — Je vous ai montré votre misère. Vous savez combien est grande la miséricorde du Dieu qui vous a poursuivis jusqu'ici, et qui vous adresse par ma bouche indigne un dernier appel. Vous connaissez le représentant divin aux pieds duquel vous devez déposer le fardeau de vos fautes. Vous venez d'entendre les généreuses promesses que Dieu vous fait par l'organe de son royal prophète. N'attendez plus, je vous en prie, mais laissez-vous sauver; et qu'il ne nous reste plus qu'à bénir le Dieu de notre salut. — Béni soit le Père miséricordieux qui, malgré votre indignité, veut bien oublier sa justice pour vous pardonner. — Béni soit le Christ, Fils de Dieu, qui vous offre son précieux sang pour purifier vos âmes et leur rendre l'innocence. — Béni soit l'Esprit-Saint qui, par l'effusion de ses dons, doit achever l'œuvre merveilleuse de votre justification. — Bénis soient-ils, aujourd'hui comme hier, et toujours et dans tous les siècles des siècles. — *Gloria Patri et Filii et Spiritui Sancto, sicut erat in principio et nunc, et semper, et in sæcula sæculorum. Amen.*

VENDREDI-SAINT

CINQUIÈME INSTRUCTION

AU PIED DE LA CROIX — *MISERERE* DE LA FRANCE

Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.
O Dieu, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde (Ps., 50).

MONSEIGNEUR[1], MESSIEURS,

L'Église rappelle aujourd'hui à notre mémoire la douloureuse passion du Sauveur. Pour répondre à votre attente, je devrais raconter ce drame sanglant, toujours nouveau, toujours saisissant, malgré l'éloignement des siècles. Mais un autre sujet m'attire, une autre passion réclame ma parole. — Je ne veux pourtant pas vous oublier, ô mon

1. Monseigneur Guibert, archevêque de Paris.

Sauveur adoré! car c'est au pied de votre croix que je vais instruire, en ce jour, cette assemblée de vos fidèles. Salut à votre agonie! salut à vos humiliations et à vos opprobes! salut à votre chair ensanglantée! salut à votre couronne d'épines! salut à vos défaillances! salut à votre abandon! salut aux clous sacrés dont vous êtes percé! salut au fiel et au vinaigre dont on vous abreuve! salut aux angoisses de votre divin cœur! salut aux miracles qui accompagnent votre dernier soupir! salut à la lance qui perce votre côté! salut au sang qui tombe comme un fleuve sur le Calvaire! salut, ô mon Roi! salut ô mon Sauveur! salut ô le bien aimé de mon âme! non je ne veux pas vous oublier. Je monte sur le Calvaire où vous venez d'expirer, j'entraîne avec moi toute cette foule de chrétiens. — Nous voici!

Ah! nous sommes si coupables et si malheureux, que nous n'avons pas le droit de nous tenir debout comme Marie, la vierge sainte, comme Jean, le disciple innocent et chéri. C'est une autre place qu'il nous faut. Madeleine, Madeleine, écartez-vous! Laissez le pied de la croix que vous baignez de vos pleurs, laissez-le à une autre femme, Viens ô France infortunée et si

chère! viens prendre la place de la pécheresse et chante à Jésus crucifié ton hymne national; non pas celui qui est plein des échos de tes revolutions, mais celui qui est plein de tes douleurs et de tes espérances : le *miserere.*

Messieurs, j'ai promis d'appliquer ce cantique du prophète à la France après l'avoir appliqué à vos âmes; je vais aujourd'hui tenir ma parole. Nous allons mettre la France en face de ses misères et en présence de la miséricorde de Dieu. Nous entendrons sa confession, nous verrons sa régénération: tout cela est contenu dans le psaume *Miserere.*

I

Miserere mei Deus.

Mon Dieu! ayez pitié de moi.

Messieurs, quel peuple étions-nous il y a quelques années? — Un peuple dont tout le monde racontait la gloire, la prospérité et les joies. Un peuple fier, riche, élégant, léger, rieur, tellement ami du plaisir, qu'il attirait à lui toutes les vies ennuyées pour les divertir. On venait à la France comme au pays d'enchantement, on y venait boire la joie. Une année terrible a tout

changé et maintenant je crois entendre retentir sur notre infortuné pays cette sinistre parole de l'apôtre saint Jacques : « A cette heure, ô nation superbe et enivrée, sois misérable, lamente-toi, répands des pleurs. *Miseri estote, lugete et plorate.* Que ton rire se change en deuil et ta joie en douleur. *Risus vester in luctum convertatur et gaudium in mærorem*[1]. » Sois misérable et appelle à ton secours la miséricorde de Dieu. *Miserere mei, Deus.*

Pour misérable, la France l'est autant que peut l'être un peuple avant qu'il soit effacé du livre de vie. Les lourds et nombreux bataillons que la haine et l'envie préparaient contre elle, depuis longtemps, ont foulé son sol et dispersé ses forces. Pauvre France! Elle croyait encore à ce courage guerrier que Dieu a mis en son cœur et elle chantait avec le Psalmiste : « O Dieu! tu « as ceint mes reins de force pour la guerre et tu « as dissipé mes ennemis. *Præcinxisti me « virtute in bellum et dispersisti inimicos « meos*[2]. »

Ah! combien elle se trompait. La guerre est

1. Epist., Jac., cap. IV, 7.
2. Psalm., XVII.

venue et l'a broyée. Elle lui a arraché deux de ses plus belles provinces, elle a dévasté les autres, et, dans celles que l'ennemi n'a pas visitées, elle a révélé un honteux amoindrissement des forces, l'absence de tout patriotisme. Que de prestiges tombés! Que de ruines faites partout! Que de sang répandu! Que de douleurs dans les familles! Les pères, les mères appellent leurs pauvres fils, et ils ne répondent plus; ils sont tombés là-bas : là-bas sur les champs de bataille, là-bas sur les routes couvertes de neige où tout leur manquait ; là-bas, ils dorment dans les cimetières de la captivité. Parmi ceux qui sont revenus, des milliers demeurent à jamais mutilés ou en proie à des douleurs incurables! Malheur! malheur! l'ennemi a mis le pied sur notre tête altière. *Facti sunt hostes ejus in capite*[1]. Il s'est enrichi de nos dépouilles, il a pris tout ce qu'il pouvait prendre. *Inimici ejus locupletati sunt*[2]. Maintenant la princesse des nations de l'Europe doit payer un tribut au peuple famélique qui l'a vaincue. *Princeps provinciarum facta est sub*

1. Jerem., Thren., cap. I, 5.
2. Jerem., Thren., cap. I, 5.

tributo[1]. Et pendant de nombreuses années, il lui faudra plier sous le faix de sa dette publique. Quelle misère!

Et encore, mon Dieu! encore si, dans nos malheurs, nous avions pu conserver une dignité qui nous rendît respectables aux autres peuples? — Mais non. Nous leur avons donné le triste et déshonorant spectacle de nos luttes fratricides; ils ont vu des armées françaises répandre du sang français; ils viennent en curieux visiter les ruines qu'a faites, en pleine civilisation, la plus hideuse barbarie, et ils se moquent de nos querelles de partis. Les prétendus amis de la grande nation lui donnaient jadis des paroles de paix et ils cachaient des ruses dans leur cœur. *Quoniam mihi quidem pacifice loquebantur et dolos cogitabant*[2]. La France a combattu, personne n'est venu à son secours. *Non erat auxiliator*[3]. Maintenant elle pleure et personne ne la console. *Non est qui consoletur eam*[4]. Elle est toute seule. *Sedet*

1. Jerem., Thren., cap. I, 5.
2. Psalm. XXXIV.
3. Jerem., Thren., cap. I.
4. Jerem., Thren., cap. I.

sola[1]. Ceux qui chantaient sa gloire la méprisent parce qu'ils voient son ignominie. *Qui glorificabant eam spreverunt illam, quia viderunt ignominiam ejus*[2]. O Dieu sévère! « Vous nous avez livrés à l'opprobre de nos voisins; à la moquerie et à la risée de ceux qui nous entourent. Vous avez fait de nous un spectacle pour les nations; elles branlent la tête, elles se demandent: est-ce bien là la France[3]? » Quelle misère!

Et nous ne pouvons plus rien! De quelque côté que nous nous sondions, nous trouvons partout le bout de nos forces. S'il faut exprimer un sentiment généreux, nous ne l'osons pas, parce que nous avons peur que cela ressemble à une menace, et que les colères de ceux qui furent nos obligés ne s'arment contre nous. C'est à notre tour de dire le *non possumus;* mais ce n'est pas le *non possumus* du droit

1. Jerem., Thren., cap. I.
2. Ibid.
3. Posuisti nos opprobrum vicinis nostris ; subsannationem et derisum his qui in circuitu nostro sunt, Posuisti nos in similitudinem gentibus, commotionem capitis in populis. (Psalm. XLIII).

invaincu, c'est le *non possumus* de la faiblesse honteuse d'elle-même. Quelle misère!

Et nous voilà maintenant comme des arbres que la tempête a ébranlés jusque dans leurs racines, attendant, tout frémissants encore, de nouveaux coups de vent et des nouveaux orages. L'avenir se tient devant nous, sombre et plein d'incertitude. Nous voudrions écarter ce spectre; vains efforts! il hante nos jours et nos nuits, il s'approche de plus en plus de notre âme épouvantée, il murmure à notre oreille : demain!.... — Qu'arrivera-t-il demain? Et nos os sont broyés par la terreur, et notre cœur est étreint par l'angoisse. — Oh! quelle misère! quelle misère!.... Quelle misère!

O Dieu! ayez pitié de nous!

Miserere mei, Deus.

II

Messieurs, est-ce que Dieu aura pitié de la France? Est-ce qu'elle se relèvera du prodigieux abaissement où nous la voyons aujourd'hui? Jetés à terre, foulés aux pieds, méprisés de tous, impuissants, incertains de notre vie comme

ces malades à l'agonie qui se demandent s'ils vivront demain, pouvons-nous espérer que Dieu va nous faire miséricorde?

Il en est qui pensent que cela n'est pas possible. Les philosophes invoquent contre nous la fatalité des événements. — Les peuples, disent-ils, doivent suivre le cours des lois historiques. Or les lois historiques ne pardonnent pas. Il y a pour les peuples comme pour toute la nature vivante, un âge de jeunesse, un âge de maturité, un âge de vieillesse, un âge de décrépitude, l'heure arrive où il faut s'éteindre. Les chrétiens font appel aux oracles sacrés. — Il est écrit dans les Saintes-Lettres : « L'empire « passera d'une nation à une autre nation, à « cause des injustices, des injures, des que- « relles intestines et autres iniquités. *Regnum « a gente in gentem transferetur propter in- « justitias, et injurias, et contumelias, et di- « versos dolos*[1]. » Nous avons mérité d'être dépossédés.

Moi, Messieurs, je crois à la miséricorde de de Dieu sur la France. Je crois que la France peut chanter avec le Psalmiste :

1. Ecclesiastic., cap. v, 8.

« Ayez pitié de moi, Seigneur, selon votre « grande miséricorde ; »

« *Miserere mei, Deus, secundum magnam* « *misericordiam tuam.* »

« Et, selon la multitude de vos pardons, « effacez mon iniquité ; »

« *Et secundum multitudinem miserationum* « *tuarum, dele iniquitatem meam.* »

« Lavez-moi de plus en plus de mon iniquité, « et purifiez-moi de mon péché ; »

» *Ampliùs lava me ab iniquitate mea, et a* « *peccato meo munda me.* »

Je n'admets pas qu'on soumette les nations aux lois inflexibles qui régissent la matière. L'âme plane au-dessus de ces lois. Tandis que le corps abandonne ses éléments aux inévitables ravages du temps, et suit ses pentes vers la corruption, l'âme, si profondément atteinte qu'elle soit par le mal du péché, peut prendre conscience d'elle-même, écouter la voix du remords et les avertissements de Dieu, se repentir, revenir sur ses pas et dépenser tous ses libres efforts à son retour vers le bien. Or, les nations ont une âme ; c'est par là qu'elles sont guéris-

sables. *Deus sanibiles fecit omnes nationes*[1]. Il ne nous est même pas permis de raisonner historiquement des peuples chrétiens comme des peuples païens. Ceux-ci, abandonnés par un juste jugement de Dieu, à la perversité de leurs convoitises, s'étaient, en quelque sorte, matérialisés et subissaient les lois de la matière. Chez les peuples chrétiens, il y a du divin : la lumière de la foi, la grâce des sacrements, un principe supérieur de vérité et de force sur lequel il est permis, tant que l'âme nationale ne l'a pas encore tout à fait répudié, de fonder des espérances de régénération. S'il y a des oracles qui menace les nations corrompues, il y en a d'autres qui promettent à la mèche encore fumante le retour de la lumière et de la vie. Je crois donc, Messieurs, à la miséricorde de Dieu sur la France et j'invoque en sa faveur ces trois lois de miséricorde :

Qui aime bien, châtie bien.

Dieu laisse à tout être le temps d'achever sa mission.

Dieu ne laisse ici-bas aucun bien sans récompense.

1. Sap.. cap. I, 14.

Un pieux et savant évêque[1] développait dernièrement ces pensées.

« L'homme, disait-il, ne peut avoir la puissance de poser une limite absolue et infranchissable au premier et au plus essentiel des attributs de Dieu; et le mal aurait presque lieu d'être fier s'il dépendait de lui d'enchaîner l'amour et le pardon du Tout-Puissant. Heureusement il n'en est pas ainsi; dans l'exercice de sa miséricorde, principalement envers les nations, Dieu ne relève en dernier ressort que de lui-même. Son droit de grâce est un droit royal et sans appel. Il pardonne parce qu'il le veut ; à cause de sa gloire, à cause de son nom, à cause de sa bonté.... Or, sa gloire, son nom et sa bonté sont intéressés dans la vie d'une institution qui porte en son sein le salut du genre humain. L'Église, apôtre de la vérité, dépositaire de la grâce du Très-Haut, l'Église semble avoir perdu aujourd'hui tous ses points d'appui. Le miracle qui la tient présentement en l'air et dans le vide n'est évidemment pas la condition permanente de sa durée, ni la loi ordinaire

1. Mgr Pie, évêque de Poitiers.

de la Providence. Il faut que la miséricorde divine lui vienne en aide, et il semble que cette miséricorde doive passer par la France qui ne peut être accablée, humiliée, que le nom de Dieu n'en souffre et que sa cause n'en soit profondément atteinte. Il y a plus : quoi qu'il faille attendre tout de la miséricorde gratuite de Dieu, nous pouvons croire pourtant que sa justice même concourra à notre délivrance. »

Messieurs, j'adhère à toutes ces nobles et consolantes pensées et je veux les fixer dans vos âmes. Ne vous courbez pas comme des esclaves irrités sous les verges de la justice divine; mais, dans la grandeur même de nos infortunes nationales, voyez le témoignage de cette intelligente bonté d'un père qui, ne pouvant plus éclairer ses enfants que par le châtiment, fait du châtiment le ministre de toutes ses perfections providentielles : de la puissance, de la justice, de la sagesse et de l'amour. Le Prophète, éprouvé jadis, par la correction divine, loin de s'en plaindre, remerciait le Seigneur. Il n'était donc pas oublié, puisque Dieu le frappait; cette pensée le consolait des extrêmes rigueurs de ses maux. *Virga tua et baculus*

tuus ipsa me consolata sunt[1]. Dieu pense à nous et veille sur nous ; je dirai plus : Dieu nous aime, puisqu'il nous châtie. Le rude avertissement qu'il nous donne a moins pour but de nous affliger que de nous arrêter sur le chemin de nos iniquités, afin que, par le repentir, nous devenions dignes d'achever notre mission.

Il est impossible, en effet, de lire notre histoire sans se convaincre que la France a reçu de Dieu l'illustre et sainte mission de protéger et de soutenir l'Église catholique. Dans les grands périls, elle est toujours intervenue, à temps et à propos. Elle naissait à peine que déjà elle promettait à l'Église une alliée fidèle. Son roi en tête, elle embrassait le catholicisme quand tous les pouvoirs étaient ariens. Plus tard, elle arrêtait les efforts gigantesques qui semblaient devoir assurer à l'islamisme la possession du monde entier. Plus tard, elle entraînait toutes les nations à ces guerres saintes qui avaient pour objet de délivrer le tombeau du Sauveur profané par les fils de Mahomet. Plus tard, elle se défendait héroïquement contre les

1. Psalm. XXII.

envahissements du protestantisme, afin de conserver à la foi catholique le secours de sa chrétienne épée. C'est elle qui a assis l'Église dans sa forte position. « Les Français, dit un « homme illustre[1], eurent l'honneur unique, « dont ils ne sont pas à beaucoup près assez « orgueilleux, celui d'avoir constitué humaine- « ment l'Église catholique en donnant ou en « faisant reconnaître à son chef le rang indis- « pensablement dû à ses fonctions divines. »

En retour de ses généreux exploits, Dieu s'est toujours montré bon et miséricordieux pour la France. Il est venu à son aide aux heures critiques où sa vie était en danger. Prodiges du ciel et de la terre, apparitions, missions extraordinaires, il n'a rien épargné pour confirmer l'adoption de la France au titre de Fille aînée de la famille chrétienne. Cette trame merveilleuse d'événements, où la vie de l'Église et celle de la France sont mêlées, a été sans doute pressentie par les saints papes et les saints évêques qui, en annonçant à la nation française qu'elle serait rudement châtiée chaque

1. Joseph de Maistre, *Livre du Pape*. Discours préliminaire.

fois qu'elle manquerait à sa mission, lui ont promis, cependant, une vie indestructible comme celle de l'Église même. L'histoire du moyen âge est pleine de mystérieuses traditions qui consolaient la foi et soutenaient les espérances de nos pères. Aujourd'hui on s'en préoccupe beaucoup trop peut-être. Je ne loue ni ne blâme ces préoccupations; mais laissant de côté toutes les promesses discutables, je me tiens fermement appuyé sur cette promesse certaine de mon Sauveur qui n'a pas pu mentir : « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur*[1]. »

Cette promesse, Messieurs, regarde les peuples aussi bien que les individus : avec cette différence pourtant que la miséricorde à l'égard des individus peut être retardée aussi bien que la justice, jusqu'aux jours éternels, tandis que les peuples, n'ayant sur cette terre qu'une existence passagère et devant disparaître pour se confondre dans l'unique nation des élus, doivent recevoir ici-bas et leur châtiment et leur récompense.

1. Matth., cap., v, 7.

Le châtiment, nous le subissons et il est terrible, grand Dieu! Mais qui dira qu'il n'est pas mérité? Les pessimistes s'en désolent outre mesure: et, plongés dans un abattement qui approche du désespoir, ils s'en vont répétant les invectives dont nous accablaient nos ennemis, avant que Dieu leur eût donné la victoire. La France, disent-ils, est un peuple d'impies et de blasphémateurs, un peuple révolutionnaire et ingouvernable; un peuple sans respect pour ces deux choses sacrées : l'autorité et la famille; un peuple corrompu par la richesse et par le plaisir; la France est une nation finie. — Mais, de quelle France, s'agit-il, s'il vous plaît? Sachez-le bien, il y en a deux en présence de Dieu : une France irréligieuse, impie, le cœur plein de corruption et les mains pleines d'iniquités; mais, à côté, une France catholique, le cœur plein d'amour et les mains pleines de miséricordes. Puisque l'une est châtiée, pourquoi l'autre ne serait-elle donc pas récompensée.

O Dieu juste et sévère, je n'ai pas besoin de vous prier de lire auprès des pages de mort les pages de vie de notre histoire. Vous voyez tout, vous savez tout, et à ceux qu'accable au-

jourd'hui votre colère, vous préparez, dans un temps qui ne sera pas long à venir, je l'espère, le retour de votre bonté.

Messieurs, n'allons pas chercher au loin, dans les âges historiques, des œuvres que Dieu a déjà récompensées. La miséricorde est tout près de nous. Elle a germé dans le cœur français, elle s'est épanouie et a produit ses merveilleux fruits au milieu des ronces et des épines de nos péchés. S'il est une vérité contemporaine, c'est celle-ci, qui ressort de la statistique générale des œuvres de générosité et de dévouement : la France est de toutes les nations celle qui a le plus aimé.

Quand les pouvoirs ont cessé de protéger l'apostolat catholique, c'est la France qui a conçu, développé et répandu partout l'œuvre admirable et touchante de la Propagation de la Foi. C'est l'argent de la France qui est la principale ressource de cette Œuvre : c'est le zèle de la France qui provoque et stimule partout le prosélitysme catholique, ce sont les enfants de la France qui, plus hardis, plus nombreux et plus empressés que tous les autres, se précipitent et se succèdent vers les plages inhospitalières où se fait chaque année une moisson de martyrs. Elle est si bien la première,

en cette œuvre de haute miséricorde, que, pour les barbares et les sauvages, tout étranger qui apporte la bonne nouvelle du salut est un *Franc.*

Dans l'empire chinois, des milliers d'enfants périssaient, chaque jour, abandonnés sur le bord des chemins ou au milieu des champs, emportés dans le limon des grands fleuves, dévorés par des animaux immondes. La France qui, comme une mère, prête l'oreille à toutes les plaintes, si faibles et si lointaines qu'elles soient, la France a entendu les cris de ces pauvres petits, elle a eu pitié d'eux, les a recueillis et mis sous la protection de sa pieuse enfance; et malgré les barbares et ineptes plaisanteries de l'incrédulité, malgré les tracasseries de la politique, elle a fait de l'*Œuvre de la Sainte-Enfance,* la compagne et l'émule de l'*Œuvre* de la *Propagation de la Foi.* O chers petits enfants qui, par milliers, montez au ciel, arrachés par nous à la mort éternelle; anges du bon Dieu, est-ce que vous ne chantez pas devant le trône de l'Agneau les miséricordes de la France?

Et vous, Père humilié et maltraité de la famille chrétienne, vous, dont la prière emprunte à l'angoisse et aux douleurs de la cap-

tivité une irrésistible puissance; n'avez-vous pas dit que vous vous souveniez devant Dieu des miséricordes de la France? C'est elle qui, par les revendications de son amour filial, a contraint à vous protéger ceux-là même qui n'auraient pas demandé mieux que de vous abandonner. C'est elle qui, la première, protestant contre le vol, a tendu la main pour recevoir le denier de votre royale pauvreté. Ils étaient de son plus beau sang les soldats qui se sont fait écraser pour votre sainte cause. Un général français les commandait; et, dans ce siècle où l'on est si avide de popularité quand même, il ne craignit pas, lui, de livrer la gloire de son passé militaire au mépris de l'impiété révolutionnaire, afin d'assurer à sa vieillesse et à sa tombe d'honneur d'avoir été le chef des héros, des martyrs de la miséricorde française.

Miséricordieuse pour le Père, la France a été miséricordieuse pour les enfants de la famille chrétienne. Les persécutés et les proscrits de tous les pays : prêtres, religieux, religieuses, sont venus lui demander asile et protection; elle les a reçus avec amour. Y avait-il quelque part un grand désastre; c'est aux portes de la

France qu'on venait frapper d'abord, tant on était sûr de sa compassion et de sa générosité. Prodigue de son argent autant que de ses larmes, elle rendait illustres, dans le monde entier, son bon cœur et ses aumônes. Mais, dans son sein généreux, quelle puissante et admirable germination d'amour! Les terres de la douleur et de la misère sont tellement envahies par la charité qu'on la rencontre à chaque pas. Prêtres, frères, sœurs, congrégations sans nombre, intrépides et infatigables représentants de la France, faites parler vos œuvres. Aux ignorants, aux orphelins, aux abandonnés, aux enfants en bas âge, aux vieillards, aux apprentis, aux ouvriers, aux domestiques, aux sourds-muets, aux aveugles, aux incurables, aux infirmes, à l'indigence, à la maladie, à la convalescence, à la tentation, au déshonneur, grâce à vous, rien ne manque : ni les consolations, ni les encouragements, ni la lumière, ni la chaleur, ni le pain, ni les pleurs compatissants, ni les soins délicats, ni l'estime qui réhabilite, ni la grâce qui sanctifie. Et, comme si ce n'était pas assez des armées régulières consacrées au service de l'humanité souffrante par les vœux de

religion, voici que les plus humbles chrétiens ont voulu ajouter au mouvement qui entraîne tant de cœurs dévoués, l'appoint de leurs propres forces. Une armée libre flottante s'est formée, dont les escadrons nombreux sont, nuit et jour, à la poursuite de notre implacable ennemie, la misère. C'est l'armée des enfants de Saint-Vincent-de-Paul et des dames de la Charité.

Voilà nos gloires, Messieurs, voilà les vraies richesses de la France! Ah! qu'on nous enlève, si c'est possible, nos richesses matérielles; celles-là nous resteront. C'est un trésor auquel les peuples ont fait et feront encore des emprunts. La miséricorde française a peuplé le monde catholique de nos institutions charitables. Parcourez l'univers; vous verrez qu'il n'y a pas une grande œuvre à laquelle nous ne soyons intéressés. Nous sommes partout; nous avons mis et la main et le cœur dans toutes les œuvres d'amour.

O mon Dieu! vous avez fait dire par un illustre docteur « que la miséricorde ne détruit « pas la justice; mais qu'elle en est comme la « plénitude. *Misericordia non tollit justi-*

« *tiam sed est quædam justitiæ plenitudo*[1]. » Montrez-nous aujourd'hui la vérité de cette parole ; et, puisque vous châtiez si rudement la France souteneuse de l'impiété et de la révolution, récompensez donc la France souteneuse de la miséricorde universelle. Ayez pitié de nous selon votre grande miséricorde, puisque notre grande miséricorde a eu pitié de toutes les misères.

O Dieu sévère ! ô Dieu bon ! je sais qu'il y a encore en présence de votre justice, des crimes qui semblent irrémissibles. Nos âmes anxieuses ont peine à voir clair dans la nuit sombre où sont plongées les choses humaines. Qu'arrivera-t-il dans quelques mois, dans quelques jours, peut-être ? Je n'en sais rien. Mais lors même que je verrais remonter à la surface de la société les misérables qui ont juré de la détruire pour recueillir ses épaves ; lors même que j'entendrais les écroulements des villes en feu et les gémissements des campagnes dévastées ; lors même que, poursuivi, traqué par les bourreaux, je n'aurais plus à attendre, moi, que le

1. *Summa Theol.* sancti Thom. I pars., q. 21, a. 3, ad. 2.

sort de ceux de mes frères qui sont morts pour la justice ; couvert de blessures, plongé dans les angoisses de la mort et condamné à ne pas voir les jours meilleurs que j'attends, j'espèrerais encore avant d'expirer, et mon dernier cri serait, pour la France, cette promesse de mon Sauveur : « *Beati misericordes quoniam ipsi misericordiam consequentur*. Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde. »

III

Je le crois, Messieurs, je le proclame hautement : la France peut être l'objet de la grande miséricorde de Dieu ; mais, pour cela, il faut qu'elle reconnaisse son péché, qu'elle le confesse publiquement.

Malheureusement, nous nous laissons détourner par des préoccupations de parti de l'examen de conscience, d'où nous doit venir la lumière, principe du repentir. Les uns s'en prennent au régime déchu qui, disent-ils, a, pendant vingt années, corrompu la nation, à ce point qu'elle devait fatalement succomber sous

l'effort d'un ennemi vigoureux ; les autrès accusent de criminelle folie les incapables qui se sont précipités sur le pouvoir et ont prolongé, au profit de leur ambition, une lutte dont l'issue ne pouvait être qu'une aggravration de honte et de souffrances. Tous oublient leur part de responsabilité dans les maux de la patrie.

Finissons, je vous prie, ce jeu ridicule et dangereux de récriminations et d'injures qui nous aveugle au lieu de nous éclairer, nous avilit au lieu de nous justifier. S'il y a un grand coupable dans nos malheurs nationaux, c'est la nation elle-même, la nation tout entière. Elle s'est volontairement amollie dans une prospérité trop avidement recherchée ; elle a épuisé sa généreuse sève dans les plaisirs et le honteux matérialisme de ses mœurs ; elle a amoindri le nombre de ses enfants en contrariant les lois providentielles qui veulent que les familles se multiplient ; elle a rompu le glorieux faisceau de ses forces en méprisant les principes les plus élémentaires de la discipline et de l'ordre social ; elle s'est abandonnée, livrée elle-même à toutes les aventures par ses serviles adorations du succès et de la fortune. La possession de soi-même aux heures

des grands périls, le concert de tous les efforts, l'enthousiasme patriotique, l'esprit de sacrifice, étaient-ils possibles en un tel état? — O France! voilà tes péchés, ils se dressent contre toi, il faut les reconnaître. « *Quoniam iniquitatem meam ego cognosco et peccatum meum contra me est semper.* »

Mais c'est vous surtout, ô Dieu, que nous avons offensé, c'est devant vous que nous avons fait le mal! Avoir péché contre vous seul, c'est trop pour notre malheur.

« *Tibi soli peccavi et malum coram te feci.* »

Votre nom, le nom de votre cher Fils, qu'on ne devrait jamais entendre sans que tout genou fléchît, nous les avons déshonorés par le blasphème.

L'ignorance et la fausse science ont rivalisé d'audace en ce crime, dont on a dit justement qu'il est un crime de réprouvés. Nous avons blasphémé en paroles et en actions, nous avons entouré les blasphémateurs de lâches et honteuses complaisances, nous les avons honorés, encensés, couronnés; à la veille même de nos désastres, des mains officielles ont élevé une statue à l'écrivain cynique qui apprit aux géné-

rations modernes l'art du rire impie et de la moquerie sacrilège.

Votre gloire dont vous êtes si jaloux, ô Seigneur, nous vous l'avons ravie. Et pourtant dans l'intérêt de cette gloire, vous ne vous êtes réservé sur la semaine, dont le retour périodique mesure nos années, qu'un seul jour : un seul jour, pour que notre âme étourdie par les bruits de ce monde, affaiblie par les luttes de la vie, pût, dans la paix du saint lieu, se ressaisir, se retremper et puiser près de vous des forces, afin de résister aux attraits maudits qui l'entraînent à l'oubli de ses devoirs et de ses destinées éternelles; un seul jour, pour que le travailleur fatigué pût reprendre haleine, vous voir, vous parler, vivre quelques heures dans votre douce et sanctifiante compagnie. Le Dimanche, halte de la vie profane, repos du corps, fête de l'âme, jour de votre gloire, ô mon Dieu! nous l'avons violé de toutes les manières, et par des travaux insolents, et par des plaisirs coupables, et par le refus impie de votre culte.

Votre grâce, don d'un amour infini, nous l'avons méprisée. Au sein d'une nation chrétienne par le nom, combien peu d'hommes sont

chrétiens par les pratiques religieuses et l'usage des choses saintes ! combien peu d'hommes font honneur au caractère sacré qu'il n'ont reçu que pour faire valoir leurs droits aux grâces dont l'amour divin est prodigue !

Bref, nous avons offensé Dieu dans son nom, sa gloire, son amour ; nous avons fait le mal devant lui. *Tibi soli peccavi et malum coram te feci.* Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que nous soyons si misérables. Plus qu'Israël, nous sommes le peuple de Dieu, n'est-il pas vrai ? Or il est écrit : « Mon peuple, si tu refuses d'écou-
« ter la voix du Seigneur ton Dieu, de garder
« ses commandements, de te soumettre aux
« pratiques religieuses que je t'ai prescrites, tu
« seras maudit : maudit dans la cité, maudit
« dans les campagnes, maudit dans les fruits
« de ton sein, maudit dans les fruits de tes
« champs..... Tu seras frappé de démence,
« d'aveuglement et de folie furieuse... semblable
« à l'aveugle dans les ténèbres, tu ne pourras
« plus trouver ton chemin.... tu ne jouiras plus
« de tes enfants, parce qu'ils seront emmenés
« en captivité... L'étranger montera au-dessus
« de toi et deviendra plus grand que toi ; toi,

« tu descendras et deviendras le plus petit. Il « sera la tête des peuples, tu seras la queue.... « tu n'auras plus voulu servir ton Dieu dans la « joie, tu serviras ton ennemi. .... l'ennemi que « Dieu enverra contre tes soldats mourant de « faim, de soif, de nudité, de misère ; l'ennemi « qui fera poser sur ta tête un joug de fer, jus- « qu'à ce qu'il t'ait broyé. Car le Seigneur amè- « nera de loin une nation... dont tu ne pour- « ras pas comprendre la langue, nation rapace « qui n'épargnera ni le vieillard, ni l'enfant, qui « dévorera tout.... jusqu'à ce que tu périsses.... « Entends-tu ? Si tu n'as plus aucune crainte « pour le nom glorieux et terrible de Dieu, le « Seigneur augmentera tes plaies et les plaies « de ta race. — Plaies grandes et incurables, « infirmités terribles et perpétuelles.... jusqu'à « ce qu'il t'ait brisé [1]. »

1. Quod si andire nolueris vocem Domini Dei tui, ut custodias, et facias omnia mandata ejus et cœremonias quas ego præcipio tibi hodie..., maledictus eris in civitate, maledictus in agro... maledictus fructus ventris tui et fructus terræ tuæ... Percutiat te Dominus amentia, et cœcitate ac furore mentis... sicut cœcus in tenebris... et non dirigas vias tuas... Filios generabis... et non frueris eis ; quoniam ducentur in capti-

Regardez la France, Messieurs, la France, peuple choisi de Dieu, et dites s'il n'est pas vrai que Dieu est justifié dans ses paroles :

« *Ut justificeris in sermonibus tuis.* »

Il n'y a que les mécréants de parti pris qui ne veulent pas reconnaître en nos maux l'accomplissement des menaces divines. Un homme, qu'on ne peut suspecter de trop voir Dieu dans les choses humaines, écrivait naguère ces remarquables paroles : « Un ensemble de coïncidences « malheureuses s'est joint à la faiblesse orga- « nique de la France pour déjouer ses efforts. « Et cet ensemble a été tel que, véritablement,

vitatem... Advena ascendet super te eritque sublimior ; tu autem descendes et eris inferior... Ipse erit in caput et tu eris in caudam... Eo quod non servieris Domino tuo in gandio..., servies inimico tuo quem immittet tibi Dominus in fame, in siti, in nuditate et omni penuria : et ponet jugum ferreum super cervicem tuam, donec te conterat... Adducet Dominus super te gentem de longinquo... cujus linguam intelligere non possis : gentem procacissinam quæ non deferat seni, nec misereatur parvuli et devoret... donec te disperdat... Nisi timueris nomen ejus gloriosum et terribile, hoc est Dominum Deum tuum, augebit Dominus plagas tuas et plagas seminis tui ; plagas magnas et perseverantes, infirmitates pessimas et perpetuas... inducet Dominus super te donec te conterat.

(Deuteronom., cap. XXXIII).

« quand on l'envisage, on est tenté de se demander s'il n'y a pas eu là quelque raison supérieure aux causes physiques, une sorte d'expiation des fautes nationales ou le dur aiguillon pour un relèvement nécessaire. En présence de si prodigieuses infortunes, on ne s'étonne plus que les âmes religieuses aient pu dire : « *Digitus Dei est hic*[1]. » Et notre ennemi, le chef de la nation rapace que Dieu a lancée contre nous, ne s'écriait-il pas, tout étonné de ses triomphes : « Je m'incline devant Dieu qui seul nous a élus, moi, mon armée, mes alliés, pour exécuter ce qui vient d'être fait, et nous a choisis comme instruments de sa volonté. Ce n'est qu'ainsi que je puis comprendre cette œuvre[2] ? »

Dieu se venge ! Nous n'avons pas le droit de nous plaindre, ni de tirer de notre cœur endurci des *pourquoi* qui accusent sa justice ; il nous renvoie à nos péchés et triomphe facilement de nos téméraires jugements.

« *Et vincas cum judicaris.* »

1. *La guerre en province pendant le siège de Paris* par Ch. de Freycinet.
2. Le roi Guillaume à la reine Augusta.

Si donc nous voulons que la colère divine se change en pitié, et que Dieu se souvienne de nos œuvres miséricordieuses, confessons cette vérité que nous aurions dû ne jamais oublier : « Le péché fait les peuples misérables : *Miseros facit populos peccatum.* » Ne rougissons pas d'avouer nos fautes. « *Non confundaris confiteri peccata tua.* » Pas d'excuses, Messieurs. Ils ne faut pas que la France dise : je ne suis plus la nation d'autrefois : la France de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis : je suis la France moderne, j'ai été conçue dans l'iniquité, et ma mère, la révolution, m'a conçue dans le péché.

« *Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum et in peccatis concepit me mater mea.* »

On ne peut mentir à Dieu. Il aime la vérité.

« *Ecce enim veritatem dilexisti.* »

Si la catastrophe, dont la providence s'est servie pour balayer de regrettables abus, a introduit daus notre vie publique de détestables principes, n'avons-nous pas été prévenus contre ces principes par l'Église, organe de la sagesse divine ? Elle a multiplié, pour nous préserver de l'erreur, ses avertissements et ses décisions. Bien plus, Messieurs, les choses les plus incertaines et les

plus cachées, les vrais secrets de la sagesse divine nous ont été révélés.

« *Incerta et occulta sapientiæ tuæ manifestati mihi.* »

Dieu, par des prodiges réitérés, nous a fait connaître l'avenir qui nous était réservé, afin de nous arrêter sur le chemin de la perdition où nous nous précipitions en aveugles. Et nous, mettant le comble à nos ingratitudes, nous n'avons pas voulu l'écouter. Ah! il n'est que trop vrai que nous n'avons pas d'excuses. Humilions-nous, brisons nos cœurs, et, d'une commune voix, répétons sans cesse : nous avons péché, Seigneur, ayez pitié de nous. *Peccavimus! Miserere!*

IV

Messieurs, le repentir fait revivre toutes les œuvres que le péché avait rendues semblables à la mort. Si nous parvenons, comme je l'espère, à toucher le cœur de Dieu par nos larmes, par nos gémissements, par nos tristes aveux, Dieu se souviendra des miséricordes de la France et répandra sur elle le sang du Christ

humilié. Baignée dans le fleuve où se sont purifiées tant d'âmes pécheresses, elle sortira blanche comme la neige, blanche comme au jour où Remi baptisait le Sicambre et ses fiers soldats.

« *Asperges me hyssopo et mundabor : lavabis et super nivem dealbabor.* »

A tous les bruits qui l'ont épouvantée, succèdera une parole de joie et de liesse qui fera tressaillir ses os humiliés.

« *Auditui meo dabis gandium et lætitiam et exultabunt ossa humiliata.* »

Cette parole s'est déjà fait entendre au milieu de nos malheurs, et c'est à vous, Monseigneur, qu'elle était adressée par le père de la chrétienté. Il daignait bénir « cette nation française dont les nobles sentiments et la vertu militaire sont recommandés par tant et de si glorieux monuments, que la mauvaise fortune ne peut les obscurcir. *Istam nationem, cujus nobilissimi sensus et virtus militaris, tot tantisque gloriæ monumentis commendata, adversis casibus obscurari non possunt*[1]. » Ce témoignage d'une si haute admiration et d'une si

1. Bref de Pie IX à l'archevêque de Tours, 11 novembre 1870.

touchante bienveillance était doux à notre oreille; mais, combien plus doux sera le cri joyeux que pousseront les peuples quand ils nous verront sortir de l'abîme de nos maux! — La France est ressuscitée vraiment, diront-ils, Dieu soit loué! *Gallia surrexit verè, alleluia!* Mais pour cela il faut vous mettre à l'œuvre, ô Dieu clément, et aider notre repentir: car, sans vous, nous ne pouvons rien faire. Détournez donc d'abord votre face irritée des péchés que nous pleurons et effacez les iniquités que notre cœur brisé déteste et réprouve.

« *Averte faciem tuam a peccatis meis, et omnes iniquitates meas dele.* »

Détruisez la nation perverse qui a invoqué par ses crimes les foudres de votre justice et faites de nous un peuple nouveau, nouveau par le cœur, nouveau par l'esprit. Oublieux de la loi divine, infidèles à la grâce, nous nous sommes abandonnés à nos convoitises. Notre cœur, débarrassé de tout frein, s'est épris de tout ce qui pouvait le corrompre. Il a perdu, dans l'habitude du vice, ce reste de pudeur qui tient les fautes cachées, et n'a pas reculé devant la publicité scandaleuse de ses impuretés. Il faudrait déses-

pérer de son retour au bien, si Dieu n'avait la puissance de créer : mais, d'un mot, il peut mettre un cœur pur à la place de notre cœur déshonoré.

« *Cor mundum crea in me Deus..* »

Pareillement, il renouvelle l'esprit et le fait revenir de ses égarements en lui montrant l'abîme où le conduisent les faux principes qui l'ont séduit. Sa vive lumière le ramène aux voies droites dans lesquelles doivent marcher les peuples chrétiens. Vérité, devoir, but de la vie, l'esprit voit cela sans ombre quand la grâce le renouvelle et l'illumine.

« *Et spiritum rectum innova in visceribus*
« *meis.* »

Cœur pur, esprit nouveau : il nous faut cela pour revivre, Messieurs, sans quoi nous n'aurions plus à attendre que le sort des nations maudites qui, tour à tour écrasées par les barbares, ont disparu dans les flots de leurs bataillons victorieux... Mais non ! Dieu ne nous rejettera pas loin de sa face ; il ne nous enlèvera pas cet esprit de force, d'amour, de zèle, qui a fait de nous le premier peuple de l'Europe.

« *Ne projicias me a facie tuâ et spiritum*
« *sanctum tuum ne auferas à me.* »

Non, non, nous ne périrons pas. Dieu entendra nos cris de repentance et remplira notre cœur navré de cette joie qui, à des époques mémorables, a déjà fait tressaillir le cœur de la France : la joie d'être sauvés.

« *Redde mihi lœtitiam salutaris tui.* »

Quelle ardente chevauchée des fils de l'Islam à travers l'Asie, l'Afrique et l'Espagne ! ils viennent de renverser l'empire des Visigoths, ils franchissent les Pyrénées au nombre de quatre cent mille. Femmes et enfants les suivent ; car ils veulent peupler la France, réduire en esclavage ses habitants et remplacer le nom du Christ par celui de Mahomet. Déjà ils ont chassé devant eux le duc d'Aquitaine ; l'air retentit de leurs cris : Allah ! Allah ! Mais, dans les plaines de Poitiers, Charles Martel les attend. Ils se précipitent. En vain leurs bataillons se succèdent sous la francisque qui les moissonne ! Ni le nombre, ni la valeur guerrière ne peuvent vaincre le Dieu qui combat pour la France. C'est fait. La nuit couvre leur fuite, et le jour nouveau éclaire trois cent mille de leurs cadavres. Dieu soit béni ! la France est sauvée.

L'empereur d'Allemagne et le roi d'Angleterre

se donnent la main et s'avancent pour nous écraser. Ils ne veulent plus de la France dont la puissance toujours croissante les inquiète. S'ils pouvaient la supprimer ! mais Philippe Auguste vole à leur rencontre. Il n'a que cinquante mille soldats contre cent cinquante mille, un homme pour trois. Qu'importe ; c'est l'élite de la nation, et le Dieu de la France est avec eux ! Ils se jettent confiants sur l'ennemi ; et le lendemain, « moult prières et chants joyeux » célèbrent la glorieuse victoire de Bouvines qui a sauvé la France.

Nos grands Seigneurs se querellent et s'entretuent ; les traîtres saluent partout l'étranger triomphant. Nous sommes menacés d'un fléau pire que la peste, pire que la famine, pire que les grandes eaux, pire que le feu du ciel, d'un fléau qui doit à jamais nous déshonorer en nous détruisant ; nous allons être anglais ! — Mais, voici venir une fille des champs ; c'est le ciel qui l'envoie. Elle a entendu pendant sa prière, de mystérieuses paroles. — Va, Jeanne, va sauver le beau royaume de France. — Et elle va. Les preux lui obéissent comme à un vieux capitaine. Sus ! Sus ! à l'Anglais ! dit-elle. Et l'Anglais

s'enfuit devant sa blanche bannière où brillent les noms de Jésus et de Marie. Orléans est délivré, la route de Reims s'ouvre comme par enchantement pour laisser passer la Pucelle et le gentil roi qu'elle va faire sacrer. Gloire immortelle à Jeanne d'Arc par qui Dieu a donné à la France la joie d'être sauvée !

Partout il est vainqueur, ce Dieu des Francs ; dans les âmes comme sur les champs de bataille. Lorsqu'en proie aux guerres civiles, la France se voit à la veille de tomber sous la domination d'un hérétique et de perdre ses vieilles croyances, la grâce divine fait capituler le cœur d'Henri de Navarre à l'heure même où Paris lui ouvre ses portes. Encore une fois la France est sauvée.

Croyez-le bien, Messieurs, Dieu n'a pas épuisé les grâces de salut. J'ignore par quels moyens il interviendra dans notre nouvelle délivrance ; mais soyez sûrs qu'il nous arrachera aux étreintes de l'étranger et qu'il le chassera de notre territoire ; soyez sûrs qu'il nous sauvera de l'ennemi plus terrible qui s'agite au sein du pays et lui prépare de nouvelles catastrophes. Non content de nous sauver, il nous rendra notre prestige et

notre influence; il affermira dans notre cœur le noble désir de répondre à la mission d'amour qu'il nous a confiée; il nous remplira plus que jamais de son esprit, afin que nous soyons maîtres dans les grandes œuvres.

« *Et spiritu principali confirma me.* »

Alors, Messieurs, nous verrons des merveilles. La France régénérée voudra rendre au Seigneur ses bienfaits. Elle enseignera aux nations pécheresses les voies de la justice et convertira les peuples impies.

« *Docebo iniquos vias tuas et impii ad te* « *convertentur.* »

Elle dira : A moi mes forces! à moi mes vaisseaux! Allez, soldats et apôtres de la France, allez jusqu'aux extrémités du monde. Prenez la croix et chantez : « Les étendards du roi s'avancent, le mystère du salut resplendit. « *Vexilla* « *regis prodeunt, fulget crucis mysterium.* « Peuples, prosternez-vous. » Les gloires de notre apostolat effaceront les scandales que nous avons donnés au monde; les scandales qu'un pieux auteur appelle si profondément des œuvres de sang et de mort, les scandales du

sang innocent que des mains barbares ont répandu.

« *Libera me de sanguinibus, Deus, Deus*
« *salutis meæ; et exsultabit lingua mea justi-*
« *tiam tuam.* »

Les lèvres de la France, ces lèvres qui parlent une langue si belle et si claire, publieront, sur tous les points de l'univers, la louange de Dieu, parce que Dieu lui-même, de ses mains très saintes, les aura ouvertes.

« *Domine labia mea aperies; et os meum annuntiabit laudem tuam.* » O Dieu, ô notre unique espoir! Vous voulez nous sauver, je le crois; mais, comme nous vous attendons, vous nous attendez. Tous les sacrifices que nous pourrions faire pour nous délivrer de l'ennemi, tous les dons que des mains libérales viendraient déposer sur l'autel de la patrie... misère et néant! — Vous ne sauriez accepter tout cela.

» *Quoniam si voluisses sacrificium, dedissem utique, holocaustis non delectaberis.* » Il vous faut quelque chose auparavant, c'est notre esprit broyé et notre cœur contrit et humilié.

« *Sacrificium Deo spiritus contribulatus;*

cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies. »

Mais, quand notre esprit sera broyé. quand notre cœur sera contrit et humilié, ô Dieu de justice, vous vous montrerez doux, clément, plein de bon vouloir pour la pauvre Sion, vous rebâtirez votre infortunée Jérusalem.

« *Benignè fac, Domine, in bonâ voluntate tuà Sion, ut ædificentur muri Jerusalem.* »

Vous la rebâtirez telle qu'elle était; avec ses murailles et ses frontières, là où vous les aviez placées. Et alors d'un cœur joyeux, vous accepterez notre sacrifice de justice, nos offrandes, nos holocaustes; alors, nous immolerons, sur vos autels, des victimes.

« *Tunc acceptabis sacrificium justitiæ, oblationes et holocausta, tunc imponent super altare tuum vitulos.* »

Des victimes! — que dis-je? — Il n'y en aura qu'une : la France, dont toute la vie sera désormais consacrée à votre gloire. C'est justice : *Sacrificium justitiæ.*

O Jésus, doux Agneau, mort pour nous sur la croix, je reviens à vous! Vous êtes sorti glorieux du tombeau, et les anges ont chanté : *Christus*

surrexit verè. Le Christ est ressuscité vraiment. Mais depuis que vous êtes ressuscité, vous ne cessez pas de vous immoler chaque jour à la gloire de votre Père. Il en sera ainsi de la pauvre France. Quand elle sera sortie du tombeau de ses iniquités et de l'abîme de ses infortunes, quand les peuples auront chanté en voyant sa vie nouvelle : *Gallia surrexit vere, alleluia!* elle immolera richesse, influence, force, vie, tout pour la gloire de Dieu. — pour la gloire du Père qui lui a donné un si beau territoire et de si grands biens, pour la gloire du Fils qui l'a choisie comme la fille aînée de son Église, pour la gloire du Saint-Esprit qui lui a communiqué le souffle de la charité.

« *Gloria Patri, et Filio, et spiritui sancto.* »

Maintenant et toujours, comme au commencement, et dans tous les siècles des siècles.

« *Sicut erat in principio, et nunc et semper, et in sæcula sæculorum. Amen.* »

ALLOCUTION

POUR LE SAINT JOUR DE PAQUES

In exitu Israël de Egypto, domus Jacob de populo barbaro.

Voilà, Messieurs, le premier verset du psaume que vous venez de chanter tout à l'heure, et, sans doute, vous vous l'êtes appliqué à vous mêmes.

La terre d'Egypte, c'est la terre du péché; le peuple barbare, c'est le peuple des démons qui nous tient dans son esclavage lorsque nous avons eu le malheur de perdre la grâce.

Dieu merci, vous êtes sortis de la terre d'Egypte et des étreintes du peuple barbare. Et maintenant vous êtes un peuple libre, affranchi de la dure loi du monde et de l'enfer, pour passer sous la douce loi de Jésus-Christ, à qui vous venez de vous donner et qui vient de se donner à vous.

Messieurs, c'est la première fois que j'assiste à ce grand spectacle de la communion générale de Notre-Dame ; j'en suis profondément ému, je vous admire, je pleure de joie, et je remercie mon bien-aimé Sauveur de toutes les grâces qu'il vous a faites. Jésus-Christ vous a parlé pendant cette retraite; il vous a arrachés au péché, il a rompu les liens de vos habitudes, il vous a donné la paix de la conscience, il a fait retentir à votre oreille une parole de liesse, et vos os humiliés ont tressailli : *Auditui mei dabis gaudium et lætitiam, et exultabunt ossa humiliata.* Par la bouche du prêtre, il a prononcé ces mots de délivrance : — *je vous absous,* vous êtes pardonnés; il n'y a plus dans votre vie rien qui déplaise à Dieu, allez en paix : *Ego absolvo, vade in pace.* — Quel bonheur!

Mais ce n'est pas assez : Jésus-Christ a poussé plus loin sa bonté, il est venu jusqu'à vous, et, frappant du dehors à la porte de votre âme, il lui a demandé l'hospitalité. Vous lui avez ouvert et maintenant, il demeure en vous. Pour combien de temps? je vous le demande.

Hélas! si nous nous rappelons notre vie passée, que d'infidélités! que d'ingratitudes! Trop

fiers de notre résurrection spirituelle, trop confiants dans la stabilité de nos bonnes résolutions, nous disions au Sauveur: — Puisque vous êtes revenu, ô Dieu si bon! demeurez en nous pour toujours! *Mane nobiscum in æternum!* — Et au bout de quelques jours c'était fini, Jésus n'y était plus. Au lieu de nous inquiéter de son absence, nous abandonnions, pendant une année entière, la demeure qu'il avait honorée de sa sainte et adorable présence au déshonneur du péché, et aux profanations de notre implacable ennemi, le démon.

C'était folie, Messieurs! en des temps comme le nôtre, Jésus-Christ ne doit jamais quitter notre âme.

Puisqu'il vient de se donner à vous, dites-lui donc, avec plus de force et d'instance que jamais : — Seigneur, demeurez avec nous : *Mane nobiscum Domine!* — Et que ce soit non pour un jour, non pour une semaine, mais à jamais : — *Mane nobiscum in æternum!* — Demeurez avec nous, ô Dieu! « parce qu'il se fait tard et que le jour s'en va : *Quoniam advesperascit et inclinata est jam dies.* »

Il est plus que tard, la nuit est profonde

Nous sommes tellement enveloppés de ténèbres que nous ne pouvons plus marcher sans une lumière qui guide nos pas. Au milieu de toutes les doctrines perverses, de tous les faux principes qui égarent les esprits, qui nous dirigera dans la bonne voie, si ce n'est vous, ô ma lumière, ô vraie clarté du ciel, qui illuminez tout homme venant en ce monde: *Lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum?*

Il fait nuit, nuit profonde! et, à la faveur des ombres qui les couvrent comme d'un manteau de trahison, que d'ennemis qui nous attendent sur le bord des chemins que nous parcourons en tremblant, tout prêts à nous frapper là où notre nature est moins protégée! O Jésus, ô maître! ô vous qui vous êtes donné à nous! ô lumière! soyez aussi notre bouclier, amortissez les coups, repoussez les traits perfides, cachez-nous plus que n'est cachée une ville de guerre par la ceinture de ses forts et de ses remparts. « *Domine ut scuto bonæ voluntatis tuæ coronasti nos.* »

Lumière de nos pas, bouclier de notre faiblesse, soyez aussi notre force: *Fortitudo et robur.* Faites que, dans des temps si mauvais,

nous sachions nous montrer ce qu'on nous a dit d'être, pendant toute cette station, de véritables chrétiens! Jusqu'ici, esclaves du respect humain, nous nous courbions honteusement sous le joug de l'opinion. Désormais, ô Dieu! nous voulons être libres pour être grands. Nous vous avons promis d'être chrétiens, et nous le serons! Et c'est vous, ô Jésus! qui nous donnerez la force de confesser notre foi, à la face du monde entier.

Et maintenant, ô vous qui êtes le roi d'Israël, faites attention! *Qui regis Israël, intende!* Vous êtes venu dans nos âmes, nous ne vous laisserons pas aller jusqu'à ce que que vous nous ayez bénis, nous et notre pays! *Non dimittam te donec benedixeris mihi!* Oui, Messieurs, pendant que vous tenez encore Jésus-Christ, faites comme Jacob, demandez-lui sa bénédiction, non seulement pour vous et pour vos familles, mais pour notre malheureuse patrie, pour notre France tant aimée! Que cette Pâque que vous faites soit le signe de notre passage à tous, du passage de la patrie tout entière, de l'humiliation à la gloire, de la misère à la prospérité, de l'incrédulité à la foi, de la malédiction

à la bénédiction de Dieu! « Le Christ, notre Pâque, a été immolé pour nous: *Pascha nostrum immolatus est Christus*, » et il dit à chacun de nous: Passe! passe! Vous avez passé du péché à la grâce, de la mort à la vie; maintenant faites passer le peuple tout entier, faites passer notre chère France de la justice à la miséricorde. La miséricorde divine n'attend que vos prières. Comment ne seriez vous pas exaucé à cette heure où le maître de la vie s'est livré sans défense aux embrassements de votre amour repentant, à cette heure où le Fils de Dieu lui-même prie par votre bouche?

Ne vous étonnez pas, Messieurs, si je vous fais entendre encore une fois ces cris patriotiques. Après Dieu, ce que j'aime le plus au monde, c'est ma chère patrie, ma malheureuse France. J'ai le cœur navré de la voir ainsi déchirée, meurtrie et prête à s'éteindre, et j'appelle de tous mes vœux le jour où l'on pourra dire d'elle comme du Christ: elle est vraiment ressuscitée! — *Surrexit Christus vere* — *Surrexit Gallia vere!*

Messieurs, demandez aujourd'hui à Dieu cette

résurrection de la France, je vous en prie, je vous en conjure; Dieu ne pourra pas résister à vos prières : il est si bon! la France est si malheureuse!

SEMAINE SAINTE — 1873-1874

LES IDOLES

LUNDI SAINT

PREMIÈRE INSTRUCTION[1]

LES IDOLES — LA LIBERTÉ

MESSIEURS,

Les preuves de l'existence de Dieu ont-elles changé votre croyance ? Ont-elles réveillé une idée qui sommeillait dans vos âmes ? — Je ne le pense pas. Vous n'avez jamais cessé de confesser

1. En 1873, l'orateur a été arrêté par une grave indisposition, après le deuxième sermon de la retraite qui a été achevée par le R. P. Adolphe Perrault, de l'Oratoire, aujourd'hui évêque d'Autun. En 1874, le P. Monsabré a donné les discours sur la *richesse,* le *plaisir*, la *croix et les idoles,* auxquels il a ajouté deux sermons sur la *justice* et la *miséricorde de Dieu.* Ces sermons ont été fondus plus haut dans le commentaire du *miserere* (Note de l'éditeur).

le dogme fondamental sur lequel s'appuie tout l'édifice de la vérité. Comment se fait-il donc que j'ose vous rappeler le commandement que Dieu fit à son peuple pour le préserver des séductions de l'idolatrie : *Non habebis Deos alienos?* — C'est que nous vivons, Messieurs, au milieu des idolâtres, et que, pris dans le courant de la perversité publique, nous donnons trop souvent, en notre vie pratique, un démenti à nos croyances.

Il est dit dans la Genèse que le vieux Laban, instruit par les traditions de sa famille, croyait au vrai Dieu. Il l'invoquait dans les circonstances solennelles et le prenait à témoin des contrats qu'il passait avec les siens. Cependant, il cachait dans un coin de sa demeure des idoles auxquelles il rendait un culte clandestin. Rachel, sa fille, les lui ayant enlevées, il poursuivit Jacob, son gendre, les armes à la main, l'atteignit et lui dit durement : « *Cur furatus es Deos meos*[1]? Pourquoi m'as-tu volé mes dieux. »

Laban, c'est vous, Messieurs : Vous qui croyez en Dieu, vous qui vous indignez, j'en suis sûr, contre les athées, et qui cependant cachez au

1. Genes., cap. XXXI, 30.

fond de vos cœurs des idoles adorées dont le culte vous fait oublier celui du vrai Dieu. — Ne me dites pas — Non. — Je connais les hommes; j'ai plus d'une fois plongé mon regard de père et d'ami dans ces panthéons intimes où trônent les dieux lares de nos passions. — Pour ne point laisser mes démonstrations sans conclusion pratique, j'ai résolu de déclarer la guerre à vos idoles. Peut-être vous fâcherez-vous contre moi, comme Laban, mais tout finira, je l'espère, comme dans la Genèse, par un traité d'alliance que viendra consacrer la bénédiction du Dieu très haut et très saint dont vous êtes les enfants infidèles.

Il me serait impossible, vous le comprenez bien, de passer en revue tous les faux dieux auxquels le cœur humain donne l'hospitalité. Je vais entreprendre les principaux, ceux que l'on peut considérer comme des chefs de corps. On les appelle la liberté, l'opinion, la richesse, le plaisir. — Parlons aujourd'hui de la liberté.

I

Ne vous méprenez pas sur mon dessein, je vous prie. Je n'ai pas de mal à dire de la liberté : c'est une bonne chose dont on peut abuser, et c'est l'abus que doivent viser mes reproches, si j'en ai à vous adresser.

La liberté est un don de Dieu et des plus beaux. A notre faculté de connaître, de juger, de raisonner, il a ajouté celle de vouloir librement, nous élevant ainsi au-dessus de toutes les autres créatures qui subissent nécessairement l'empire de sa souveraine volonté. « Plein de révérence pour nous[1], dit l'Écriture, il nous a laissés entre les mains de notre conseil.[2] » — Choisir et nous déterminer après délibération, c'est notre propre, dit saint Thomas : « *Proprium liberi arbitrii est electio*[3]; le libre arbitre rend l'homme maître de ses actions ; il est le trait caractéristique qui le distingue des êtres sans raison : *differt homo,*

1. Cum reverentia disponis nos (Sap. cap., XII, 18).
2. Deus ab initio constituit hominem, et reliquit eum in manu consilii sui (Eccli., cap. XV, 14).
3. *Summ. Theol.*, I P., quæst, 83, a. 3.

ab aliis irrationalibus, in hoc quod est actuum suorum Dominus[1]. »

Remarquez bien, je vous prie, que cette maîtrise de nos actions ne nous rend pas indépendants de celui qui la donne ; nous restons soumis à sa volonté qui dirige nos actes sans les contraindre. Obéir à cette volonté, c'est le bien; se mettre en opposition avec cette volonté, c'est le mal. Toutefois la possibilité d'une opposition n'entre pas essentiellement dans la notion de la vraie et parfaite liberté. Dieu est libre, et cependant sa volonté est immuablement fixée au bien, et son infinie perfection le rend absolument impuissant pour le mal. Il ne peut pas ne pas vouloir le bien essentiel à son être, mais il peut vouloir ou ne vouloir pas tel ou tel bien dans son œuvre, le vouloir supérieur ou inférieur. Ce n'est pas des nécessités de sa nature mais de sa libre volonté qu'il prend conseil pour agir au dehors : *Omnia operatur secundum consilium voluntatis suæ*[2]. Esprit parfaitement un, et toujours le même, il distribue à son gré tous les dons : *hæc operatur unus atque idem spiritus*

1. *Summ. Theol.*, IIª IIæ, P., quæst., 1, a. 1.
2. Ephes. cap. I, 5.

dividens singulis prout vult[1]. Et c'est parce qu'il est libre, que nous appelons ses bienfaits des libéralités du Créateur : *Liberalitas, quia a libero animo proficiscitur, ita nominata est*[2].

Dieu est libre ; et il pourrait configurer les êtres intelligents à sa propre liberté, ne leur laissant que la faculté de vouloir le bien parallèlement avec lui, sans qu'il leur fût possible de fléchir vers le mal et de se mettre ainsi en opposition avec sa volonté. Et ces êtres intelligents seraient parfaitement libres, parce qu'ils auraient le pouvoir propre de déterminer leurs actes dans le sens de la volonté divine, le pouvoir propre de choisir et de mériter plus ou moins dans le bien faire, et le droit radical de n'être empêchés de bien faire par qui ou quoi que ce soit.

Mais ce n'est point cette liberté parfaite que Dieu a octroyée à sa créature. Il a voulu qu'elle fût soumise à l'épreuve, et que, victorieuse du mal, elle devînt l'ouvrière de sa grandeur et de sa félicité. Dans l'ange comme dans l'homme,

1. I Cor., cap. XII, 11.
2. Senec., Lib. *de vita beata.*, cap. XXIV.

il a suspendu originairement le libre arbitre dans un parfait équilibre entre le bien et le mal, avec le pouvoir de choisir l'un ou l'autre, sans être contraint par aucune force extérieure ou intérieure. — Vous savez ce qui est arrivé, Messieurs. — L'ange a choisi le mal, et en vertu de la perfection de sa nature, trop bien éclairée pour qu'elle puisse revenir sur ses pas quand elle s'est déterminée, il s'est fixé irrévocablement et éternellement dans le mal. — L'homme a choisi le mal, mais, trop imparfait pour s'y fixer sans retour, il n'a fait que rompre l'équilibre de sa liberté, et s'est fait en tombant une blessure qui a diminué ses forces de résistance contre les sollicitations des passions et les attraits du péché.

Je reviendrai plus longuement sur ce mystère au cours de mon exposition dogmatique. Pour le moment, partons de ce fait : qu'il y a en nous liberté du bien et du mal ; que l'équilibre primordial de notre libre arbitre a été renversé par un accident funeste, et qu'un mystérieux et redoutable penchant nous entraîne vers le mal. — Dans cet état, quel est notre devoir ? N'est-ce pas de nous méfier des inclinations de la nature

blessée, de résister aux attraits du péché, de cultiver avec une pieuse sollicitude les saintes énergies du bien, d'assurer leur triomphe sur toutes les énergies contraires, et de devenir d'autant plus libres que, grâce à nos généreux efforts, nous deviendrons plus impuissants pour faire le mal?

Ecoutez, à ce sujet, les belles paroles de l'éloquent religieux qui m'a précédé dans cette chaire. « Il est certain que plus un homme « dompte en lui-même, par l'usage de sa liberté, « les révoltes de la passion, plus il devient parfait, « et que plus il se perfectionne par la victoire « sur ses vices, plus il diminue en lui la faculté « de choisir le mal, en agrandissant proportion- « nellement la faculté de choisir le bien. Cela est « si vrai, que, la perfection d'un homme étant « connue, on peut avec une certitude morale déci- « der d'avance que cet homme, placé entre un bien « et un mal déterminés, repoussera le mal et choi- « sira le bien. Cet homme est-il moins libre? — « Non; — plus cet homme se perfectionne lui- « même, par le légitime usage de sa liberté, plus » cette liberté, ouvrière de sa perfection, grandit « et se développe avec elle, et la plus grande

« liberté se rencontre invariablement dans les « hommes avec la plus grande sainteté[1]. »

Travailler en nous à affermir et à grandir la liberté de bien faire, et réduire autant que possible à l'impuissance la liberté de mal faire, ce n'est point encore tout notre devoir, Messieurs. La même loi, qui nous oblige à réparer dans notre vie privée le désordre de notre nature, pèse sur notre vie publique. Dans ce vaste champ où se meuvent, où s'agitent, où se rencontrent, où se choquent toutes les libertés, où les sollicitations des passions et les attraits du péché sont en lutte perpétuelle contre la justice et le devoir, il ne peut y avoir ni paix, ni grandeur, ni véritable progrès sans le respect, l'encouragement, la protection de la liberté de bien faire, contre la liberté de mal faire. « La liberté sociale, a dit un publiciste, c'est le droit protégé, c'est la morale fortifiée, c'est la société assurée à l'homme, malgré l'égoïsme, malgré les passions, malgré le mal[2]. » Comme l'individu qui cultive pieusement en lui les saintes énergies du libre

1. R. P. Félix : Carême 1859, quatrième conférence : *Le progrès social par la liberté chrétienne.*
2. E. Quinet.

arbitre, et les protège contre les agressions du mal, un peuple est d'autant plus glorieux que l'autorité et la force, mises au service de la justice et du droit, de la vérité et de la vertu, affermissent et grandissent davantage en sa vie la sainte liberté de bien faire. C'est de lui qu'on peut dire : « *Quam pulchra est casta generatio cum claritate! Immortalis est memoria illius, quoniam apud Deum nota est et apud homines.* » Qu'elle est belle cette chaste race, dans la splendeur de ses vertus, sa mémoire est en honneur devant Dieu et devant les hommes[1]. »

Sommes-nous ce peuple glorieux, Messieurs? — Hélas! non! Car, au lieu de nous appliquer à réparer le désordre de notre libre arbitre, nous l'avons aggravé par un crime dont j'ai à vous parler maintenant : l'idolâtrie de la liberté.

II

Je vous l'ai dit tout à l'heure, Messieurs : la maîtrise de nos actions, que nous tenons du libre arbitre, ne nous rend pas indépendants de la souveraine volonté de Dieu. Nous devons

1. Sap., cap. IV, 1.

obéir à cette volonté de quelque manière qu'elle nous soit manifestée; désobéir, c'est le mal. Toutefois, la soustraction pratique d'un certain nombre de nos actes aux ordres de la volonté divine n'est pas à proprement parler ce que l'on peut appeler l'idolâtrie de la liberté, mais bien la substitution théorique de la volonté créée à la volonté incréée.

Ce fut le crime des esprits superbes qui s'écrièrent avec Lucifer : « Nous monterons et nous serons semblables au Très-Haut[1], » et qui voulurent ne tenir que d'eux-mêmes la félicité que leur promettait leur admirable nature, ce qui, dit saint Thomas, est la propriété de Dieu seul[2]. Déchus de leur splendeur native, ces premiers idolâtres de la liberté ont tout fait pour nous entraîner dans leur crime. C'est de leur bouche qu'est sortie cette sacrilège parole qui trompa le chef de la race humaine : » *Eritis sicut Dei*[3]: « Vous serez comme des dieux. »

1. Ascendam et ero similis altissimo (Isai, cap. XIV, 13).
2. *Summ. Theol.*, I P., quæst. 63, a. 3.
3. Genes., cap. III, 5.

Hélas! cette parole, dont nos premiers parents furent victimes, a traversé les siècles, soulevant partout des tempêtes d'orgueil et de démence. Toutes les générations païennes s'y sont laissé prendre, et on traduit, par le culte public des passions déifiées, l'idolâtrie de la liberté.

Elle déshonorait le monde, lorsqu'un maître divin est descendu du ciel pour rappeler au genre humain sa dépendance, et rétablir, par sa doctrine et son exemple, l'ordre primordial qui fait dériver l'harmonie sociale, aussi bien que l'harmonie de l'univers, de la souveraine volonté du père de tout être et de toute vie. C'est sous l'empire et dans la direction de cette souveraine volonté que doit se mouvoir notre libre arbitre. Lui-même, le maître, Dieu comme son Père des Cieux, il s'est soumis, jusqu'à traduire son obéissance par l'immolation de sa propre vie. Instruits par sa doctrine et ses exemples, nous sommes avertis par ses menaces et ses promesses. Il nous apprend qu'en abusant de notre liberté, nous avons à craindre le pire des esclavages : « *Qui facit peccatum servus est peccate*[1]. » En nous exhortant à faire le bien mal-

1. Joann., cap. VIII, 34.

gré les résistances, les injures et les persécutions des hommes, et en nous promettant une glorieuse béatitude, pour prix de nos efforts et de nos sacrifices, il nous donne le vrai sens de la liberté.

Non content de régénérer par lui-même notre libre arbitre, il lui a laissé, en quittant ce monde, un guide et un tuteur : son Église, autorité vivante, souveraine, infaillible, investie, auprès du genre humain racheté, de la mission qu'il avait reçue lui-même de son divin Père. « Toute puissance, lui a-t-il dit, m'a été donnée dans le ciel et sur la terre[1]; — Comme mon Père m'a envoyé je vous envoie[2]. — Qui vous écoute m'écoute; qui vous méprise me méprise; qui me méprise, méprise Celui qui m'a envoyé[3]. »

L'Église, le Christ et Dieu, voilà, Messieurs, la chaîne des autorités sacrées qui enveloppent, protègent notre libre arbitre et dirigent ses mouvements dans la voie du bien faire. Une par

1. Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra. (Math., cap. XXVIII, 1).

2. Sicut misit me pater et ego mitto vos (Joan., cap. XX, 21).

3. Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit, et qui me spernit, spernit eum qui misit me (Luc., cap. X, 16).

faite soumission de notre part eût pu triompher, à la longue, des inclinations funestes qui, depuis la prévarication originelle, font pencher la nature humaine vers le mal. Mais, hélas! notre libre arbitre, même avant de contester sa nécessaire dépendance, s'est impatienté du joug qui pesait sur lui. Combien plus, depuis que, publiquement révolté, il s'est écrié : « Brisons les chaînes; — à bas le joug! — *Dirumpamus vincula, projiciamus a nobis jugum*[1] ! Vous savez, Messieurs, comment, depuis trois siècles particulièrement, l'orgueil humain a travaillé à ce qu'il appelle, avec une emphatique complaisance, l'affranchissement de la liberté.

Il a répudié d'abord l'autorité de l'Église dans l'interprétation de l'enseignement divin, et livré les Saintes Lettres à tous les caprices du libre examen.

Il a supprimé l'enseignement divin lui-même, en dépouillant le Christ de sa divinité, en le réduisant à la condition d'un sage vulgaire, et en niant, non seulement le fait, mais la possibilité d'une révélation supérieure aux connaissances

1. Psalm. II.

que l'homme peut acquérir par ses facultés naturelles.

Énivré d'une audace sacrilège, il n'a pas craint d'attenter à la souveraine autorité de Dieu et de limiter le champ de ses perfections. Il lui a dit : « Retire-toi du monde, je ne veux plus croire à la science de tes desseins, ni à la sagesse de tes décrets : *Recede a nobis, scientiam viarum tuarum nolumus*[1]. » Il n'y a plus, il n'y a jamais eu d'autre providence que le mécanisme des lois de la nature. S'il y a un Dieu, c'est un être lointain, confiné dans une béatitude égoïste, étranger aux évolutions de notre existence terrestre, aussi incapable que peu soucieux de gouverner les hommes et les choses.

Et voici le comble, Messieurs : Pour l'orgueil affolé, Dieu n'est plus aujourd'hui qu'une *hypothèse*. « La science suppose qu'il n'existe pas d'être libre supérieur à l'homme. — L'humanité se substitue à Dieu. — L'homme fait la vérité de ce qu'il croit comme la sainteté de ce qu'il aime. — » Enfin, la liberté affranchie est devenue la souveraine puissance.

1. Job., cap. XXI, 14.

Je ne pense pas, Messieurs, que vous soyez arrivés à cette extrémité dans l'idolâtrie de la liberté. Mais n'avez-vous pas subi de trop près l'influence des idées d'affranchissement qui ont agité, depuis plusieurs siècles, le monde régénéré par le Christ?

Ah! je sais qu'il y a des coutumes et des régimes humains qui ne peuvent tenir contre la loi du progrès! Je sais qu'il y a telles oppressions de pouvoir et de castes dont il est bon de délivrer les sociétés qui aspirent sincèrement à l'égalité évangélique et à la fraternité chrétienne! Je sais qu'il y a un culte légitime de la liberté d'où peuvent naître, pour les individus comme pour les peuples, de bienfaisantes transformations.

Mais, malheureusement, nous ne nous sommes point contentés de ce culte légitime. Oubliant que l'équilibre de notre nature a été rompu par le péché, prenant la liberté telle qu'elle est, sans songer à ce qu'elle devrait être, nous nous sommes épris pour elle d'un amour aveugle, nous l'avons entourée d'un respect fanatique, nous lui avons reconnu le droit d'une expansion sans contrainte, de quelque manière

qu'elle se détermine. Sans tenir compte des redoutables penchants qui l'inclinent à errer et à mal faire, des lois divines, des autorités saintes qui doivent contenir et régler ses mouvements, nous avons paralysé les forces humaines, protectrices de la vérité, de la justice, de la vertu, du bien faire, par ce cri d'un libéralisme effaré : Ne touchez pas à la liberté ! — Voilà ce que j'appelle une idolâtrie.

Funeste idolâtrie, Messieurs, dont nous pouvons mesurer aujourd'hui les lamentables conséquences, dans l'ordre intellectuel, moral, domestique, politique et social.

Dans l'ordre intellectuel, l'autorité des enseignements divins s'est graduellement affaiblie, parce que nous nous sommes arrogé le droit de critiquer leur origine et de contester leur provenance. La lumière même des premiers principes qui éclairent notre raison s'est obscurcie, et notre esprit sans règle, passant du doute à la négation des vérités les plus évidendes, s'est attaché à des erreurs plus qu'étranges dont notre libre pensée pouvait revendiquer la maternité. De la liberté de penser nous avons conclu à la liberté de tout dire et de tout écrire, et de créer ainsi, dans

l'enseignement oral et dans la presse, un courant de contradictions troublantes, de sophismes pernicieux, de négations monstrueuses qui, après avoir déconsidéré les plus respectables croyances, faussent l'esprit public et le rendent incapable de discerner l'erreur de la vérité.

Dans l'ordre moral, nous avons oublié que Dieu seul a le droit de régler nos rapports avec lui, et que sa volonté, manifestée à cet égard, doit nécesairement prévaloir sur toutes les formes religieuses qu'il nous plaira d'imaginer. Nous avons réclamé, contre les lois primitives qu'il a édictées pour discipliner notre vie morale et religieuse, le respect d'une sacrilège indépendance, et nous avons décoré du nom de liberté de conscience cette étrange promiscuité de croyances et de cultes disparates, au milieu de laquelle nous vivons insouciants et à l'aise, comme s'il n'était plus vrai qu'il n'y a qu'un seul vrai Dieu, et une seule manière de le servir comme il entend être servi. — Nos mœurs se ressentent d'un tel relâchement. Et à l'heure où les passions s'éveillent, elles veulent avoir leur libre champ. Nous les regardons tranquillement jeter leur gourme de jeunesse. Que dis-

je? — il y a, dans tout l'ensemble des mœurs mondaines, quantité de vices, de désordres, d'injustices et de hontes dont nous ne sommes plus émus, et auxquels, même, nous ne dédaignons pas de faire des politesses.

Dans l'ordre domestique, l'idolâtrie de la liberté a fait fléchir et est en train de tuer le respect des autorités saintes qui représentent ici-bas la Providence, et président aux destinées de la famille. Là où l'on ne devrait rencontrer qu'une humble soumission, on se heurte à l'esprit d'indépendance et à l'impatience du joug; là où devraient régner la fermeté du commandement et l'énergique répression des mauvais instincts, on ne rencontre, la plupart du temps, que faiblesse et lâche condescendance.

Dans l'ordre politique et social, comme dans la famille, l'autorité a perdu le divin prestige qui la recommandait à nos respects et rendait l'obéissance honorable. En voulant faire un peuple libre, nous avons fait un peuple souverain, qui croit avoir en lui la source même du pouvoir et le droit absolu de renverser demain ceux qu'il députe aujourd'hui au gouvernement des affaires; un peuple dont les caprices aveu-

gles et les passions sans règle enlèvent aux gouvernements toute stabilité; un peuple jaloux de tout ce qui s'élève; un peuple qui juge, critique, accuse, censure, injurie, menace, violente; un peuple dont la logique féroce, poussant à l'excès l'idolâtrie de la liberté, rêve le prochain avènement d'une universelle anarchie.

Vous ne pouvez pas le nier, Messieurs, nous avons été châtiés par notre idole. Aussi quelle naïveté de s'imaginer que, dans la lutte du mal contre le bien, celui-ci finira par triompher de celui-là, si on leur laisse une égale liberté! Rappelez-vous, je vous prie, les graves enseignements que la plupart d'entre vous ont entendu tomber de cette chaire : — « La raison, la justice et le bon sens condamnent la liberté fausse, injuste et despotique, proclamée par une sagesse mal avisée; liberté nouvelle dont tout le mystère consiste à équilibrer entre eux les droits égaux de la vérité et de l'erreur, de la religion et du sacrilège, de la vertu et de l'immoralité, du bien et du mal enfin, et qui met sa perfection à trouver, devant les regards et sous l'égide de l'autorité, pour l'un et pour l'autre, une faveur et une protection pareilles.

« Les droits du mal sont-ils donc égaux aux droits du bien? Le mal, comme tel, peut-il avoir des droits ?... Et supposé que la société lui reconnaisse des droits égaux aux droits du bien, est-il possible de comprendre le bien et le mal marchant ensemble sans se gêner l'un l'autre dans les voies d'une même liberté?....

« Ce serait oublier ce que c'est que le mal, et ce que c'est que la liberté, oublier que le mal est essentiellement despotique, et qu'il tend invinciblement à étouffer la liberté du bien. Le bien, parce qu'il est amour, peut supporter à côté de lui la présence du mal, mais le mal est absolument impuissant à supporter autour de lui la libre expansion du bien. Si le parti du mal, dans toute société vivante, n'extermine pas le parti du bien, c'est que la majorité du bien lui fait peur, et qu'il craint d'en être exterminé lui-même...

« La complète liberté du mal est, dans la société, la plus complète oppression du bien, ou la mort totale de la vraie liberté.... Car le premier acte des méchants devenus les plus forts sera toujours de supprimer la liberté du bien....

« Ce qui se dit du mal régnant dans la société

peut se dire aussi de l'erreur. L'erreur est la sœur du mal; mais l'erreur ne sait pas supporter la vérité : elle la hait; sa haine atteint les hommes qui la représentent, et elle a besoin de l'opprimer comme le mal a besoin d'opprimer le bien[1]. »

Rien de plus sage que ces enseignements. Croyez-le bien, Messieurs, c'est à l'oppression du vrai, du juste et de l'honnête que tend l'indiscrète expansion que nous avons réclamée pour la liberté. Notre idolâtrie nous a rendus complices d'un calcul immoral. Il n'est pas nécessaire d'être bien perspicace pour reconnaître, dans nos récentes agitations politiques, les desseins despotiques des plus bruyants apôtres et des plus zélés adorateurs de la liberté. Il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire l'avenir qui nous est réservé si nous persistons à maintenir l'égale liberté du bien et du mal. Vous les verrez un jour ceux qui crient plus que tout le monde : — « Ne touchez pas à la liberté, » — devenir les pires des tyrans, si Dieu, pour nous donner une suprême leçon, permet qu'ils de-

1. R. P. Félix. Carême 1859, quatrième conférence : *Le progrès social par le liberté chrétienne.*

viennent les maîtres. Droits de la pensée, droits de la conscience, droits de la parole, droits de la famille, droits de la religion, droits de la propriété, droits sacrés du pauvre, droits des vivants, des mourants et des morts, ils opprimeront tout, et n'auront pas honte d'appeler leur gouvernement de sectaires le règne de la liberté.

Il n'est que temps, Messieurs, de prévenir cette honteuse conclusion de notre idolâtrie. Si vous le voulez : — Ne touchons pas à la liberté, — mais à cette liberté sainte de la vérité et du bien qui, seule, a droit à une expansion sans limites. Cette sainte liberté, cultivons-la, protégeons-la, développons-la au dedans de nous-mêmes, en la soumettant religieusement aux lois de Dieu, de son Christ et de son Église. Quand nous l'aurons rendue maîtresse de nos mauvais instincts et de nos passions, instruits par nos efforts et nos combats, nous saurons mieux ce qu'il faut faire au dehors pour établir dans nos familles et dans la société le règne de la vraie liberté. Nous comprendrons qu'il ne suffit pas d'encourager par nos applaudissements et d'aider par une sage protection le libre mouvement de l'esprit humain et de la volonté hu-

maine dans les sphères du vrai et du bien, mais que toute société qui veut vivre et prospérer a le droit et le devoir d'entraver, par une juste et sévère répression, les progrès de l'erreur et du mal.

Ne soyons, en cela, ni excessifs ni impitoyables. Je vous l'ai dit tout à l'heure : La vérité sait supporter l'erreur comme le bien sait supporter le mal. Il y a des situations critiques qui commandent la tolérance d'un mal partiel, pour éviter un plus grand mal social. Il y a des heures ténébreuses qui rendent difficile et délicate à résoudre la question de savoir jusqu'où peut s'étendre la sphère de la liberté sans compromettre l'autorité, et l'action de l'autorité sans tuer la liberté. Alors, il faut imiter la conduite de la Providence qui sait attendre les pécheurs, et s'inspirer de la sagesse évangélique qui nous conseille de ne pas arracher brutalement l'ivraie de peur de déraciner le bon grain. Mais entendez-le bien, Messieurs, dans aucune situation et à aucune heure de la vie d'un peuple chrétien, il n'est permis d'accorder en principe à la vérité et à l'erreur, au bien et au mal, le même droit d'exister dans le champ du Seigneur, parce

qu'ils sont des manifestations de la liberté. Dans aucune situation, à aucune heure de la vie d'un peuple chrétien, il n'est permis de considérer comme légitimes et dignes de nos revendications les libertés que l'Eglise appelle *libertés de perdition*.

Il est temps. — Si nous sommes vraiment chrétiens, si nous avons su profiter des cruelles leçons que vient de nous donner la Providence, renonçons à l'idolâtrie de la liberté pour la consacrer au culte du souverain Maître de nos volontés; appliquons-nous, par tous les moyens possibles, à faire pénétrer dans l'opinion, dans nos mœurs, dans nos institutions, l'esprit et les principes chrétiens; n'ayons plus d'autre ambition et d'autre soin que de multiplier, dans notre vie publique comme dans notre vie privée, les grandes, belles, bonnes et saintes œuvres de la liberté chrétienne soumise à Dieu, à son Christ et à son Église.

MARDI SAINT

DEUXIÈME INSTRUCTION

LES IDOLES — L'OPINION

MESSIEURS,

Nous sommes en présence d'une nouvelle idole, déesse aux cent bouches, dont la voix impérieuse glace d'effroi et soumet à ses ordres la foule craintive et ahurie de ses adorateurs. — C'est l'opinion.

Comme nous nous sommes préablement expliqués au sujet de la liberté, pour éviter toute confusion et tout malentendu, expliquons-nous au sujet de l'opinion. Voyons quelle est son autorité et comment nous pouvons l'exagérer jusqu'à une sorte d'idolâtrie; nous dirons ensuite

quelles sont les déplorables conséquences de cette idolâtrie, dans notre vie publique et dans notre vie privée.

I

Par opinion, il ne faut pas entendre les jugements que portent la généralité des hommes sur certaines vérités fondamentales qui intéressent au plus haut point la conduite de notre vie, jugements fondés sur la nature, sur les règles invariables de la raison et de la conscience, et dont nous avons dit, avec Cicéron, qu'ils sont des lois pour nous : « *Omni in re consensio omnium gentium lex naturæ putenda est*[1]. » C'est un de ces jugements que nous avons invoqué dans la grande question de l'existence de Dieu, et que nous invoquons journellement dans les questions d'origine, de devoir, de destinée dont dépend la haute direction de nos actions.

Il y a quelque chose de si grave, de si important, de si solennel dans l'objet de ses jugements et dans la manière dont ils se produisent, qu'on

1. *Tusculan.*, Lib. I, cap. VIII.

peut leur appliquer ces paroles de l'Apôtre : « *Non sine testimonio Deus seipsum reliquit*[1]. Ce sont, en effet, les témoignages que Dieu se rend à lui-même par la bouche du genre humain ; c'est le Verbe de Dieu illuminant tout homme venant en ce monde : *Verbum illuminans omnem hominem venientem in hunc mundum*[2]. »

Si nous appelons ces jugements opinion publique, générale, universelle, rien n'est plus juste que de dire qu'il faut suivre l'opinion, se conformer à l'opinion, que l'opinion est la plus grande de toutes les autorités, la plus victorieuse de toutes les forces, la maîtresse, la reine du monde. Cette opinion, nous avons, non seulement le droit, mais le devoir de nous y soumettre, parce que c'est le jugement même de Dieu. En nous soumettant, nous nous soumettons à Dieu.

J'écarte également du sens dans lequel je prends aujourd'hui l'opinion les jugements que prononcent des hommes graves, sensés, consciencieux, expérimentés sur certaines questions difficiles, et cela après de longues et laborieuses

1. Act., cap. XIV, 16.
2. Joan., cap. I, 9.

études. Il y a dans le monde physique, moral, social, politique et religieux des arcanes où il est difficile de faire pénétrer une pleine lumière. Les jugements que l'on porte, même après avoir longtemps scruté et expérimenté dans ces arcanes, n'ont pas toujours le caractère de la certitude. Il est permis de s'y soumettre, tout en se réservant le droit de les discuter et de les réformer si les lumières que nous avons acquises nous-mêmes le permettent.

Après cela, Messieurs, il ne reste plus que les jugements inconsidérés d'un certain monde, qui prétend régenter l'esprit public et exiger de lui une soumission sans contrôle : jugements qui n'ont d'autre appui que le terrain mouvant des passions humaines, des événements et des circonstances; jugements formés à la hâte, et dont il est parfois difficile de dire l'origine; jugements qui dissimulent, sous de spécieux prétextes, leurs tendances immorales; jugements qui s'expriment par des formules que l'usage consacre et que chacun interprète à sa manière; jugements qu'il est d'autant plus difficile de combattre de front que, tout en paraissant bien entendus par l'esprit public, ils pren-

nent, comme Protée, mille formes insaisissables dans l'esprit de chacun.

Non seulement ces jugements n'ont pas le droit de s'imposer, mais il nous est ordonné par le bon sens de nous tenir à leur égard dans une perpétuelle défiance, d'en sonder et d'en démasquer les faiblesses. la déraison, l'immoralité. Dire, en présence de ces jugements : il faut suivre l'opinion, se conformer à l'opinion; l'opinion est la plus grande des autorités, la plus victorieuse des forces, la maîtresse , la reine du monde, c'est la plus sanglante injure qu'on puisse faire à la raison et à la liberté de l'homme.

Et cependant, Messieurs, cette injure nous la subissons tous les jours. L'opinion, dans le sens misérable que je viens d'exposer, est devenue une sorte d'idole dont chaque parole pèse sur notre vie comme un oracle et nous pousse à des actes méprisables où sombre notre dignité Je la laisserais tranquille, si elle n'avait que l'humble prétention de régler notre extérieur : la forme de nos vêtements, par exemple, l'élégance de notre maintien, la politesse de notre langage, les convenances de nos relations, les habitudes matérielles de notre vie. Mais elle va

plus avant. Elle conspire, par de faux principes et de fausses maximes, contre la moralité publique et privée, contre l'ordre domestique et social, et surtout contre les droits imprescriptibles de Dieu sur notre vie religieuse. Et nous, par notre servile obéissance, nous l'aidons dans son œuvre de destruction, et la rendons, de jour en jour, plus impérieuse et plus puissante, comme vous l'allez voir.

II

Faisons d'abord une enquête sur l'idolâtrie de l'opinion et ses ravages dans notre vie publique. Elle sera courte et rapide, car, pour mieux atteindre le but de cette retraite, j'ai hâte de vous mettre en présence d'un fait personnel, peu honorable pour un certain nombre d'entre vous, et qui intéresse au plus haut point le salut de leurs âmes.

N'est-ce pas l'opinion qui couvre de son manteau les précoces désordres de la jeunesse? Elle, qui déclare qu'il faut que jeunesse se passe et jette son feu avant de se ranger? Elle, qui absout

bénévolement les égarements des passions et des sens, parce qu'elle n'y veut voir que des faiblesses facilement excusables? Elle, qui patronne ainsi les vices honteux qui appauvrissent la vie, énervent les caractères, déshonorent le foyer domestique et le rendent, parfois, le théâtre de sanglantes catastrophes? Elle, qui ouvre la porte des familles à des êtres flétris et amoindris, tout prêts à trahir les serments les plus sacrés et incapables de donner la vie qu'ils ont usée?

N'est-ce pas l'opinion qui chauffe et entretient l'émulation d'un luxe insensé et de plaisirs ruineux, sous prétexte qu'il faut que les affaires marchent, et qu'elles ne vont jamais aussi bien que lorsqu'on dissipe en superflu son épargne, et que l'on s'amuse à outrance?

N'est-ce pas l'opinion qui favorise l'écrasement des faibles, en décrétant que les affaires des autres ne nous regardent pas, et que l'on doit garder, en présence des luttes où les peuples tigres et vautours triomphent, une sévère neutralité?

N'est-ce pas l'opinion qui nous a fait perdre le sens de la fidélité, en enlevant aux serments leur

caractère sacré, et en les réduisant à la condition d'une simple cérémonie ?

N'est-ce pas l'opinion qui a déconsidéré les pouvoirs, faussé la liberté, désorganisé l'administration des affaires publiques, condamné la société à une perpétuelle agitation et à des bouleversements périodiques, en substituant aux principes d'une sage réforme, des maximes véreuses de droit public que nous saluons, depuis plus de quatre-vingts ans, du nom de grands principes ?

N'est-ce pas l'opinion qui nous a appris à mépriser l'Église, à nous défier de ses enseignements et de ses préceptes, en répandant, sous forme de clichés irréformables, de fausses relations ou interprétations des événements considérables où son action est engagée depuis plus de dix-neuf cents ans ?

N'est-ce pas l'opinion qui entretient dans le monde cette honteuse promiscuité religieuse qui fait que non-seulement on tolère charitablement et prudemment l'erreur, mais qu'on l'approuve, qu'on vit avec elle sur le pied de l'intimité, qu'on recherche ses bonnes grâces, qu'on craint de la contrister par une franche confession de la vérité, qu'on réduit Dieu à la condition d'un père imbé-

cile et débonnaire, qui sourit de voir ses enfants en désaccord, pourvu qu'en somme ils s'embrassent; et cela, parce que, dit-on, toutes les religions sont bonnes, pourvu qu'on en ait une, et que l'homme a le droit imprescriptible de régler lui-même ses rapports avec Dieu ?

Enfin, n'est-ce pas l'opinion qui remplit notre vie publique de ridicule, de bassesses, de honte, d'ignominie ?

Mais en voilà assez. Je ne m'étendrai pas plus longuement sur les désordres produits dans la vie publique par l'idolâtrie de l'opinion. Il est temps d'entrer dans votre vie privée et de vous signaler un sacrifice honteux et funeste que vous faites, depuis de longues années, peut-être, sur l'autel impie de l'opinion. Prêtez-moi bien toute votre attention.

III

Je parle à des chrétiens, Messieurs, vous l'êtes tous, je l'espère, mais pas de la même manière. Il y en a parmi vous qui croient et professent que Jésus-Christ est leur maitre et

leur ami. Non seulement ils soumettent leur raison aux divins enseignements de la foi, mais ils ne craignent pas de manifester par des actes extérieurs et publics qu'ils appartiennent au Christ, qu'ils sont ses serviteurs et les esclaves de son amour. Leur vie religieuse, d'accord avec leurs convictions, est une prédication vivante sur laquelle, nous autres apôtres, nous comptons plus que sur l'efficacité de notre parole. Je les remercie de la noble fierté avec laquelle ils portent, à découvert, le drapeau de la religion, et des salutaires exemples qu'ils donnent.

Près de ces chrétiens de toutes pièces, il y en a d'autres, (en petit nombre, je l'espère, qu'importe ! c'est à eux que je m'adresse), il y en a d'autres, dis-je, qu'on a peine à reconnaître, si l'on ne considère que leurs œuvres. Entrez dans leur âme, vous y trouverez la foi, obscurcie peut-être, mais encore reconnaissable. Dieu, ses perfections, sa providence, la divinité de Jésus-Christ, l'autorité de l'Église, ils croient tout cela. Ils ont conservé un tout petit souffle de vie religieuse qui ne se manifeste que par des habitudes discrètes pour lesquelles ils ne veulent pas de témoins; mais les grands devoirs du christia-

nisme : la fidélité aux lois liturgiques et pénitentiaires de l'Église, la participation aux sacrements, la confession et la communion, surtout, il n'en est plus question. — Pourquoi cela ? — Est-ce que quelque grande passion les arrête sur le chemin du devoir, et les empêche d'exprimer pratiquement les sentiments religieux qu'elle n'a point encore étouffés ? — Quelques-uns ont ce malheur. Je les plains et je prie Dieu de les éclairer et de briser leurs chaînes. Mais beaucoup, mais le plus grand nombre, peut-être, obéissent servilement à l'opinion qui veut que ce soit une faiblesse d'esprit et de caractère de manifester, par certaines pratiques religieuses, sa foi et ses convictions ; que l'homme soit d'autant plus homme qu'il montre à l'encontre de certaines prescriptions plus d'indépendance ; que ces prescriptions ne regardent que les femmes et les enfants. Beaucoup, le plus grand nombre, tremblent devant la divinité goguenarde qui les menace de sa désapprobation et de ses lazzis. Beaucoup, le plus grand nombre, sacrifient sur l'autel de l'opinion le respect divin au respect humain.

Si ces honnêtes gens sont chrétiens, s'ils ont

la foi, s'ils sont convaincus de leurs devoirs, s'ils ne sont retenus, quant à la pratique de ces devoirs, que par le respect humain, je me permets de leurs dire qu'ils se rendent coupables de trahison, de parjure, de sottise et d'insigne lâcheté.

Chrétiens, vous savez quels liens intimes vous unissent à Jésus-Christ. Il est plus que votre maître, il est votre ami ; il l'est comme ne le sont point les amis de ce monde, il l'est jusqu'à la pénétration de sa vie dans votre propre vie. Le jour où il a entendu vos premiers cris, il s'est approché de vous, et, quand l'eau sainte du baptême eut touché vos fronts d'enfants, il est entré dans vos âmes. Union ineffable, dans laquelle, en vous communiquant sa grâce, il vous a marqués d'un caractère ineffaçable qui doit attester éternellement sa prise de possession. Vous appartenez à Jésus-Christ par cette première invasion de sa vie dans vos âmes. Le péché, que vous avez commis depuis, ne lui a rien fait perdre de ses droits, et ne l'a point fait renoncer à son amour. Il aurait pu ne vous donner qu'une grâce irréparable ; mais, non, il vous offre continuellement le baptême de sa vie. Vous

l'entendez chaque année, cet infatigable et précieux ami, vous dire : — Me voici, je ne t'ai pas quitté, bien que tu m'aies abandonné : « *Sto ad ostium et pulso,* je me tiens à la porte de ton cœur et je frappe. » Ouvre-moi, reviens à moi. En échange de l'aveu de tes fautes, je te donnerai mon sang et mes mérites pour te purifier. Et, quand tu seras devenu blanc comme la neige, j'entrerai en toi, je te nourrirai de ma chair sacrée, je t'inondrai de mes grâces, je te ferai jouir des douceurs de mon intimité.

Vous l'avez entendu, Messieurs, vous l'entendez encore ce divin ami de vos âmes et la foi vous dit qu'il faudrait obéir à sa voix. Pourquoi lui refusez-vous un retour qu'il désire si vivement et qu'il vous demande avec tant d'instances? — Ah! pourquoi ? — Parce que vous avez peur de l'opinion ; parce que vous craignez de troubler vos tranquilles rapports avec des amis indifférents ou sceptiques, qui pourraient critiquer ou censurer votre conduite et se moquer peut-être des manifestations de votre foi; parce que le *qu'en dira-t-on* vous paralyse. — Que diront mes amis si, après avoir partagé pendant de longues années, leur manière de voir et de vivre, je

leur fausse compagnie et reviens tout à coup aux pratiques de la vie chrétienne ? — Eh, mon Dieu! s'ils sont gens sensés et honnêtes, ils diront que vous avez plus de raison et de courage qu'eux. S'ils ne le disent pas, ils le penseront, et vous estimeront davantage. Autrement, Messieurs, ce ne sont plus des amis. L'amitié, si je ne me trompe, doit respecter nos convictions et nos actes dès qu'ils n'offensent personne, et qu'ils nous procurent la joie et la paix de la conscience. Là, où ne rencontrons pas ce respect, il n'y a plus que des ennemis méprisables dont nous ne devons pas tenir compte. Si nous avons au cœur le sentiment de la plus vulgaire reconnaissance, dussions-nous être abandonnés de tout le monde, nous estimerons que c'est assez qu'un Dieu veuille bien nous aimer jusqu'à nous rendre participants de sa vie. Sacrifier cet amour à l'opinion d'une amitié menteuse, c'est ingratitude et trahison, première indignité du respect humain.

Voici la seconde, Messieurs. Le chrétien, uni au Christ par la prise de possession qui l'a incorporé à la sainte famille des enfants de Dieu, s'est engagé lui-même par une promesse près

de laquelle languissent toutes nos paroles d'honneur. Vous savez ce que c'est qu'une parole d'honneur, et combien il est honteux d'y forfaire. Eh bien ! c'est plus qu'une parole d'honneur que vous avez donnée à Jésus-Christ, votre maître et votre ami, dans ce mystérieux banquet où, pour la première fois, il vous nourrissait de sa chair et de son sang. Rappelez-vous le jour béni de votre première communion, vos joies et vos pieuses émotions. Le sacrement d'amour vous avait transfigurés et vous chantiez : « *Magnificat anima mea Dominum :* Que mon âme glorifie le seigneur, car le tout-puissant a fait en moi de grandes choses : *Quia fecit mihi magna qui potens est.* » Tout entiers au bonheur de posséder votre Dieu vous lui disez :

« O Jésus, vivez dans mon âme,
Vivez, vivez, pour n'y jamais mourir. »

Et, voulant reconnaître un si grand bienfait, vous vous êtes donnés à lui par ce serment solennel : « Je renonce à Satan, à ses pompes et à ses œuvres, et je m'attache à Jésus-Christ pour toujours. »

Quand ils voulaient donner à leurs promesses un caractère sacré, et s'engager, plus qu'on ne

peut le faire par ces paroles d'honneur que les hommes échangent entre eux, les anciens s'approchaient de l'autel où le prêtre venait de sacrifier, et la main étendue, plongée dans le sang et jusque dans les entrailles des victimes, ils prononçaient leurs serments. Vous avez fait mieux que cela, Messieurs, votre rencontre avec la sainte victime qu'on immolait pour vous était plus intime et plus profonde que toutes les rencontres des sacrifices antiques. Ce n'était pas votre main que vous plongiez dans le sang, c'est tout votre être qui embrassait la divine hostie. Elle vivait et respirait en vous, elle vous faisait parler et vous disiez : « Je m'attache à Jésus-Christ pour toujours. »

Ah ! — si le divin maître vous eût dit en ce moment ce qu'il disait à ses apôtres pendant la dernière cène : « L'un de vous doit me trahir, l'un de vous doit mentir à ses promesses, » vous vous fussiez tous écriés : Ce n'est pas moi, Seigneur, » tant vous étiez pénétrés, sinon de la grandeur de vos paroles, du moins de leur sincérité. Ne me dites pas que vous étiez jeunes alors. Vous aviez grandi comme les mystères auxquels vous veniez de participer, et l'acte

d'amour par lequel vous vous engagiez, empruntant aux circonstances dans lesquelles il se produisait une force et, je puis m'exprimer ainsi, une majesté exceptionnelle. Vous veniez d'atteindre votre majorité surnaturelle, et vous avez promis : C'est un acte consommé, accepté, ratifié par Dieu, valable pour toujours.

Qu'avez-vous fait de votre serment? hélas! il y a belles années que vous l'avez oublié, et que Jésus-Christ, à qui vous aviez promis une éternelle fidélité, vous appelle au renouvellement annuel de son premier banquet d'amour, sans que vous daigniez lui répondre. Je ne crains pas de le dire : Vous vous êtes parjurés, et votre parjure se consomme en une sorte d'apostasie, car, enfin, s'il est vrai que vous avez encore la foi, vous ne devriez pas rougir d'en porter ostensiblement et publiquement la livrée. Je me suis donné à Dieu plus que ne se donnent les chrétiens, et l'habit religieux que je porte est le signe extérieur de ma profession. J'en suis fier, bien qu'il m'attire parfois les injures des mécréants, et vous, Messieurs, vous le respectez. Si je me dépouillais de ce saint habit, pour me revêtir d'un habit vulgaire et vivre de votre vie mon-

daine, vous diriez, en me voyant passer : Voilà l'apostat! Eh bien! Messieurs, la livrée de la foi chrétienne, c'est la pratique ostensible et publique des devoirs du chrétien. En y renonçant, vous reprenez à Dieu la parole que vous lui avez donnée, vous trahissez votre serment, et si vous n'avez pas encore apostasié au fond de votre cœur, vous apostasiez dans votre vie extérieure, et grossissez les rangs des déserteurs qui ont abandonné la sainte armée du Christ. — De quel grand bien vous paie-t-on cette honte? — De quel grand mal vous préserve-t-elle? — Tout simplement, elle vous assure le repos d'un amour-propre mal placé; elle vous épargne les murmures, les plaisanteries, les sarcasmes de cette divinité railleuse qu'on appelle l'opinion. — Est-il rien de plus misérable et de plus indigne?

J'ajoute, Messieurs, est-il rien de plus sot? Vous professez jusqu'à l'excès, comme je vous le faisais remarquer dernièrement, le culte de la liberté, et voilà que par le respect humain vous vous mettez en pleine contradiction avec vous-même, puisque vous sacrifiez à l'opinion la plus sainte et la plus enviable de toutes les libertés :

la liberté de conscience. Le bon sens ne vous dit-il pas que ce n'est pas l'opinion qui doit vous juger, mais vous qui avez le droit de juger l'opinion, et qu'il est ridicule de tant prôner la liberté quand on condamne sa conscience à un méprisable esclavage. C'est la raison autant que la foi qui faisait dire à l'apôtre saint Paul ces fières paroles : « *Mihi autem pro minimo est ut a vobis judicer, aut ab humano die :* — Pour moi je m'inquiète peu d'être jugé par vous ou par quelque homme que ce soit... C'est Dieu qui doit me juger : *Qui judicat me Dominus est*[1]. » — Voilà, Messieurs, ce que vous devriez répondre aux menaces de l'opinion ; d'autant que, en vous soumettant à ses jugements, vous bravez le terrible jugement du Christ, par vous renié et abandonné.

Un jour viendra, après l'étonnante confusion de nos rapports avec Jésus-Christ, où tout sera éclairci, où nous saurons ce qu'il fallait faire et en quoi nous aurons failli. Vous n'ignorez pas cette vérité, esclaves du respect humain, et vous savez que le souverain juge vous demandera

1. I Cor., cap. IV, 3, 4.

compte, non seulement du mal que vous aurez fait, mais du bien que vous auriez dû faire. Qu'auriez-vous à dire s'il vous appelait aujourd'hui à son tribunal? Quelle explication lui donneriez-vous de votre conduite? — Oseriez-vous lui dire : — Seigneur, j'ai toujours cru tout ce que vous avez enseigné? — C'est bien, vous répondrait-il, mais il fallait encore pratiquer ce que je vous avais commandé, car vous avez reçu de moi cet avertissement : « Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, observez mes commandements : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata*[1]. » — Mais, Seigneur, l'opinion me serrait de si près! Autour de moi, mes amis, derrière mes amis, les mécréants et les incrédules, tous prêts à s'éloigner de moi, à rire de moi, à railler mes pratiques religieuses, et, peut-être, à m'accuser de faiblesse, sinon d'hypocrisie! — Eh! ne vous avais-je pas rassuré d'avance contre les vaines injures de l'opinion, en vous faisant dire par mon prophète « de ne pas craindre l'opprobre des hommes : *Nolite timere opprobrium hominum*[2]? — Ne vous avais-je pas dit

1. Matth., cap. XIX, 17.
2. Isai., cap. LI, 17.

moi-même : « Bienheureux serez-vous lorsque les hommes vous maudiront : *Beati estis cum maledixerint vobis homines*[1]. — Ne saviez-vous pas que j'ai été persécuté moi-même et que mes martyrs ont sacrifié leur vie pour me rester fidèles? Et vous, avez-vous résisté jusqu'au sang : *Numquid usque ad sanguinem restitistis*[2]? Ah! vous avez rougi de moi, je rougirai aussi de vous : *Qui erubuerit me... erubescam et ego illum*[3]. Vous avez craint, jusqu'à l'infidélité, la risée et la moquerie des hommes, et voici que je me ris de vous et que je me moque de vous, jusque dans la mort éternelle que je vous ai préparée : *In interitu vestro ridebo vos et subsannabo vos*[4]. — Allez, je ne vous connais plus : *Nescio vos*[5]. » — Terrible sentence! En châtiant l'étrange sottise du chrétien qui aura craint le jugement des hommes plus que le jugement de Dieu, elle le convaincra de lâcheté.

Oui, Messieurs, le respect humain est une

1. Matth., cap. v, 11.
2. Heb., cap. xii, 4.
3. Luc., cap. ix, 26.
4. Prov., cap. i, 26.
5. Matth., cap. xxiii, 12.

lâcheté. C'est le crime du soldat qui change de drapeau pour tromper l'ennemi et détourner de lui ses attaques. Encore s'il s'agissait d'un grand péril à éviter! Mais, non, le chrétien esclave du respect humain est lâche jusqu'à la plus méprisable pusillanimité. La pusillanimité, son nom l'indique, est un vice d'enfant. La tête farcie de noires légendes qu'une nourrice maladroite lui a racontée, l'enfant voit partout des fantômes et n'entend que des bruits terrifiants. Une frêle vapeur devient un monstre à ses yeux. La chute d'une feuille le fait tressaillir. Tel, le chrétien tremblant devant les menaces de l'opinion. Il grandit à plaisir le danger qu'il court, et se fait de la désapprobation, de la moquerie, du mépris de certains hommes un mal réel, quand ce n'est au fond qu'un mal imaginaire. S'il connaissait les dispositions de ceux qu'il redoute, il y verrait peut-être qu'ils ont peur de lui.

Permettez-moi de vous raconter à ce sujet une anecdote qui peint merveilleusement cette bizarre situation. Deux hommes, l'un riche fermier, l'autre honnête employé du fisc regagnaient leurs pénates après une journée de copieuses recettes. La nuit était sombre et la forêt qu'ils

traversaient était hantée, disait-on, par ces revenants de chair et d'os qui dévalisent les passants. D'aussi loin que nos deux voyageurs s'entendent et s'aperçoivent, ils s'arrêtent, puis le cœur gros d'émotion, ils s'avancent à petits pas, tout doucement, retenant leur haleine, et recommandant leur âme à Dieu, car ils étaient bonnes gens. Enfin, ils ne sont plus qu'à quelques pas l'un de l'autre, et, simultanément, s'échappe de leur poitrine un redoutable qui va là? — Mais, c'est moi, s'écrie le fermier. — Ah! c'est vous, maître un tel, reprend l'employé du fisc : Je vous prenais pour un voleur. — Et moi aussi. La reconnaissance fut expansive et nos deux peureux continuèrent gaiement leur route. — Vous comprenez l'apologue, Messieurs. Il y a dans le monde une foule de gens qui se font peur les uns aux autres, parce qu'ils ne se connaissent pas, et qu'ils se prennent mutuellement pour des voleurs de religion.

Leur situation ne serait que comique si elle ne se compliquait d'une détestable hypocrisie. Ces chrétiens ont la foi et ils se donnent l'apparence de ne l'avoir plus. Ils sont religieux au fond de leur cœur, et ils se couvrent d'un masque d'irré-

ligion pour se mettre à l'abri de contradictions et de railleries souvent imaginaires. Ils approuvent intérieurement le courage de ceux qui manifestent par des actes publics leurs convictions religieuses, et ils donnent à la famille chrétienne le scandale de leur défection. Se peut-il rien de plus honteux et de plus lâche ?

Messieurs, je n'oserais plus vous appeler des hommes, si vous étiez coupables de cette lâcheté. J'irais chercher la virilité dans le cœur de ces femmes chrétiennes qui, abreuvées de mépris, en butte à de continuelles injures et persécutions de la part de ceux qui leur doivent respect, amour et protection, demeurent vaillantes et fières, et maintiennent d'une main ferme le drapeau de leurs convictions religieuses en face de la famille. A vous, qui n'avez plus de chrétiens que le nom, de viril que le sexe, je dirais comme un ancien au soldat peureux qui se glorifiait de son nom d'Alexandre : « Change de nom ou change de mœurs : *Aut muta nomen, aut muta mores.* »

Mais non, Messieurs, ne changez pas votre nom, mais montrez-vous ce que vous êtes, — des hommes. Renversez sous les coups de votre mé-

pris l'idole qui asservit tant de lâches adorateurs. A bas l'opinion près de la fausse liberté ! Si vous avez à souffrir quelques contradictions, vous en serez consolés par l'estime et le respect de la grande famille du Christ qui bénira votre courage. Si les impies, les incrédules et les libertins vous injurient et vous maudissent, tant mieux! De telles gens ne peuvent vous exécrer que parce que vous ne leur ressemblez pas; ce qui me paraît fort heureux pour vous. — Courage, donc! Ecrasez le respect humain sous le respect divin. Ainsi vous mettrez fin à votre vie inquiète et troublée, aussi insupportable à vous-même qu'à ceux qui vous aiment; ainsi vous donnerez satisfaction à vos convictions et à vos sentiments religieux; ainsi vous releverez votre dignité; ainsi vous vous assurerez le glorieux témoignage de Jésus-Christ, votre divin juge, qui promet de confesser, un jour, devant son père, celui qui l'aura confessé devant les hommes : « *Qui me confessus fuerit coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo.* [1] »

1. Matth., cap. x, 32.

MERCREDI SAINT

TROISIÈME INSTRUCTION

LES IDOLES — LA RICHESSE

MESSIEURS,

J'ai voulu, l'année dernière, couronner par quelques considérations pratiques ma démonstration sur l'existence de Dieu : c'est pourquoi je vous ai mis en présence des idoles qui, malgré nos croyances, demandent et obtiennent de notre faiblesse et de nos convoitises des adorations sacrilèges. Dans le panthéon intime où trônent ces fausses divinités, j'ai choisi pour les détruire les quatre principales : la fausse liberté, l'opinion, la richesse, le plaisir. Déjà j'ai fait justice des deux premières ; je reprends aujourd'hui

ma tâche à l'endroit où je l'ai laissée et j'espère, grâce à vos prières et à la bonté de Dieu, que l'accident imprévu qui m'a condamné naguère au silence ne se renouvellera pas cette année[1]. — J'ai à vous parler de la richesse. Qu'est-ce que la richesse? — A quelle sacrifice nous condamne-t-elle quand elle est devenue notre idole. — Quel est le misérable sort de ceux qui l'ont idolâtrée jusqu'à la fin? — Voilà les trois questions que je vais traiter dans ce discours.

I

Qu'est-ce que la richesse? La richesse est l'abondance d'un bien, quel qu'il soit; on est riche des biens de l'âme et des biens du corps; riche en science, en sagesse, en vertu, en mérite, en gloire, en grâce, riche en force et en santé Cependant dans le langage usuel, la richesse signifie plus particulièrement l'abondance des biens extérieurs sur lesquels l'homme exerce le droit de propriété. C'est dans ce sens que je l'entends, et j'affirme tout d'abord que la richesse,

1. Voir la note de la première Instruction.

ainsi entendue, n'est point en soi une mauvaise chose. Proclamer son excellence au dessus de tout bien, c'est une erreur grossière ; mais c'est une erreur funeste de la réprouver absolument, comme le don exécrable d'une puissance ennemie de notre salut. Dieu, auteur et maître de tous les dons, en dirige entre les mains de l'homme le perpétuel mouvement. Là où il envoie l'abondance, il crée, près des droits, des devoirs sacrés qui associent le riche à son action providentielle et l'obligent de représenter les largesses de sa miséricordieuse paternité, par la généreuse effusion des biens qu'il possède. L'Écriture ne contredit point à cette doctrine. Sans doute, pour nous préserver de la fascination des richesses, elle chante en maint endroit la pauvreté, elle appelle un bonheur et une merveille le mépris de l'argent et des trésors : « *Beatus vir... qui non sparavit in pecunia et thesauris, qui est hic et laudabimus eum ? fecit enim mirabilia in vita sua*[1] ; » sans doute pour consoler et encourager l'immense légion des misérables, qui attendent dans l'angoise leur pain de chaque jour, le Sau-

1. Eccli., cap. XXXI, 8.

veur du monde leur propose l'exemple de son héroïque indigence et les engage à se confier, comme les petits des oiseaux, à la bonté de son Père céleste ; sans doute, pour prémunir ceux qui possèdent contre l'abus des trésors qui leur sont confiés, l'Évangile menace et maudit : *Væ vobis divitibus !* mais qu'est-ce que cela prouve ? — Que la pauvreté sanctifiée par la résignation est un état meilleur et plus sûr que la richesse, et non pas que la richesse est mauvaise en soi. Jésus-Christ n'a jamais dit : — Maudites soient les richesses ! *Væ divitiis*, par la bonne raison qu'on ne maudit pas ce qui est bon. Or « les richesses sont bonnes, dit saint Augustin. *Bonæ sunt divitiæ.* Si elles n'ajoutent rien à notre propre excellence, elles nous permettent de faire le bien : *Non quod bonos nos faciant, sed ut ex his bona faciamus.* »

Lorsque j'ai traité devant vous des rapports sociaux, au point de vue chrétien, je vous ai parlé de l'usage que vous deviez faire de la richesse et de sa destination providentielle comme servante de l'intelligence et de l'amour. Permettez-moi, Messieurs, de répéter ici mes propres paroles. — « Vous pouvez vous servir de la

richesse pour soutenir l'éclat de votre rang ; pour déployer autour de vous, selon votre condition, une légitime magnificence, pour patroner les sciences, pour protéger les arts, pour entreprendre, conduire et mener à bonne fin de nobles et utiles travaux : rendre la terre plus féconde, épargner les bras de l'homme et préparer des loisirs à son esprit, multiplier entre vous les communications, accroître leur rapidité, appeler à votre secours le fluide agile qui porte avec la promptitude de l'éclair votre pensée d'un bout du monde à l'autre, vous rendre maîtres de l'univers pour le perfectionner. Tout cela est bien, mais ce qui est mieux, ce qui est urgent c'est de faire de la richesse l'instrument de la charité, de vous assurer par son ministère l'opulence des bonnes œuvres, de vous en servir pour restaurer et sanctifier les temples vivants tous les jours minés par la misère, de vous ouvrir par son moyen un chemin vers l'âme de ceux qui souffrent, afin que vous y répandiez la lumière, la vertu, la grâce, les plus grands dons de la charité, enfin, d'établir entre vous et le pauvre un courant de vie divine qui corrige les inégalités sociales et prouve au monde que Dieu est dans le riche aussi bien que

dans le pauvre[1]. » Bref, Messieurs, la richesse est à sa place quand nous en sommes les maîtres, quand elle obéit aux nobles instincts de notre nature et aux sublimes exigences de notre vocation chrétienne.

Mais sommes-nous vraiment les maîtres de la richesse? hélas! autour de quelques privilégiés qui comprennent leur devoir et leur mission, je vois une foule déshonorée par l'esclavage. Mammon lui a montré son calice d'or et l'a enivrée d'une passion insensée qui atrophie le sentiment, pervertit la raison et persuade aux misérables qu'elle tyrannise que gagner et posséder c'est toute la religion. Aussi la cupidité est-elle appelée dans les Saintes Lettres le service des idoles: *Simulacrorum servitus*[2], Servir les idoles, c'est le crime de nos jours, mais entre toutes les idoles, il n'en est peut-être aucune dont le culte sacrilège soit plus répandu et plus excusé que celui de l'idole richesse. Voyez comme tous les désirs, tous les efforts, tous les bras se tendent vers elle. L'oracle de l'Écriture est accompli: « Tout obéit à

1. *Radicalisme contre radicalisme*, 6e conférence.
2. Col., cap. III, 5.

l'argent. *Pecuniæ obediunt omnia*[1]. » Mammon a ses temples, ses adorateurs, ses pontifes ; nous sommes en pleine idolâtrie. Mais prenez garde, Messieurs, Mammon est un maître intéressé qui ne donne rien pour rien, un Dieu féroce qui ne se repaît que des plus douloureux sacrifices. Nous lui donnons, il demande encore : — Apporte, apporte, dit-il, *affer, affer!* — Et parce qu'il nous allèche par ses faveurs, nous multiplions les immolations jusqu'à ce qu'il ne nous reste plus que la perspective d'une ruine éternelle. Ecoutez les graves paroles par lesquelles saint Paul nous dépeint le triste sort des adorateurs de Mammon : « Ceux qui veulent être riches sont fatalement exposés à la tentation du diable et tombent dans ses lacets. Une foule de désirs pernicieux les submergent et les emportent à la mort et à la perdition. *Qui volunt divites fieri incidunt in tentationem et in laqueum diaboi, et desideria multa et nociva quæ mergunt homines in interitum et perditionem*[2]. Pour vous faire bien entendre de quelle mort et de quelle perdition il s'agit ici, je vais passer en revue les sacri-

1. Eccli., cap. x, 19.
2. Tim., cap. vi, 0.

fices auxquelles nous condamne l'idolâtrie de la richesse.

II

Le premier sacrifice que Mammon exige de nous, c'est le sacrifice de notre foi. « *Radix omnium malorum cupiditas, quam quidam appetentes erraverunt a fidé*[1]. » A quoi bon cette lumière divine qui montre à nos espérances le chemin qu'elles doivent suivre vers un objet éternel et infini[1], puisque nos espérances sont fixées sur un objet périssable et grossier ? Ce n'est pas Dieu et son ciel, c'est la terre et ses biens que nous voulons avoir. Il nous importe donc peu de nous instruire des choses de Dieu et de l'éternité ; nous n'avons pas le temps. Si quelques notions religieuses nous restent de notre première enfance, bientôt elles seront étouffées sous les pas de nos tumultueux désirs, comme sont étouffées sous les pas des voyageurs les semences égarées sur les grands chemins. Que dis-je ? Nous ne laisserons pas à l'oubli le

1. Tim., cap. VI, 10.

temps de venir, nous irons au-devant de lui ; car il nous déplaira d'entendre la foi protester contre l'abaissement de nos aspirations par ces cris importuns : « Cherchez les choses d'en haut : *Quæ sursum sunt quærite*[1]. Cherchez le royaume de Dieu et sa justice : *Quærite regnum Dei et justitiam ejus*[2]. Cherchez le Seigneur pendant que vous pouvez le trouver : *Quærite Dominum dum inveniri potest*[3]. » Il nous déplaira de voir que sur les principes de notre foi s'appuie une loi sévère qui flagelle nos convoitises, flétrit nos spéculations et prétend régler l'emploi de notre temps aussi bien que l'usage de nos richesses. Nous voudrons nous délivrer des avertissements et du contrôle de Dieu, et nous irons grossir la foule trop nombreuse de ces êtres haineux qui voient un ennemi partout où il y a un chrétien, de ces êtres défiants que les affirmations résolues des vérités religieuses incommodent, de ces êtres fermés que ne touchent plus ni les promesses, ni les menaces du ciel.

1. Col., cap. III, 1.
2. Matth., cap. VI, 33.
3. Isai., cap. LV, 6.

L'intelligence suit de près la foi. *Affer!* apporte! dit Mammon, et tous les efforts de la pensée se tournent vers lui, tous les muscles de l'intelligence s'épuisent en calculs lucratifs. On veut avoir, et, grâce à une tension continuelle de l'esprit, on a ; mais la richesse, au lieu de créer des loisirs pour les nobles occupations qui développent le côté noble de la vie humaine absorbe à son profit et le temps et les forces. On n'est plus un riche, on est un *richard*, c'est-à-dire un être borné qui ne possède pas d'autre science que celle d'accumuler, pas d'autre art que celui de gouverner des capitaux, un idiot vaniteux qui tient à fréquenter les gens d'esprit et à grouper autour de lui les hommes de talent, souriant aux choses qu'il ne comprend pas, applaudissant à celles qu'il écoute d'une oreille impuissante ou distraite, s'imaginant que l'esprit, le talent déteignent sur lui parce qu'il les recherche, berné par les malins, exploité par les intrigants qui le flattent, prodige d'épaisseur pour lequel on a fait cette devise : *bête comme un Crésus.*

Tant mieux s'il reste encore à ce Crésus une lueur de sens commun ; s'il comprend que la

richesse n'est pas tout et qu'il peut y avoir ailleurs quelque grandeur; s'il ne refuse pas son estime et ses hommages aux choses qu'il faut honorer et admirer par dessus tous les biens: à la science, au génie, aux nobles caractères, à la vertu; car telle est la force oppressive de Mammon qu'il étouffe parfois le bon sens. Toute vraie grandeur se dérobe aux yeux de ses cupides adorateurs; ils n'ont plus de regard que pour le luxe, les apparences, la surface de la vie humaine. L'ignorance et l'imbécillité les ravissent pourvu qu'elles soient dorées à leurs yeux:

Quiconque est riche est tout : sans sagesse il est sage,
Il a, sans rien savoir, la science en partage ;
Il a l'esprit, le cœur, les mérites, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le sang.
... L'or même à la laideur donne un teint de beauté [1].

Bien plus, le vice lui-même fait envier aux sots son insolente prospérité, et vous leur voyez accomplir à la lettre ce sinistre oracle de l'Écriture: « Le pêcheur est loué dans les désirs de son âme : *Laudatur peccator in desideriis animæ suæ*[2]. » Non-seulement, dit saint Au-

1. Boileau. sat. VIII.
2. Psalm. X.

gustin, on ne lui fait pas de reproches; mais tant qu'il réussit il jouit d'une abominable popularité. *Parum est quod populari vanitate nullis reprehensionibus cohibetur, sed insuper extollitur laudibus*[1].

D'où vient cet égarement, Messieurs? De ce que l'homme est atteint jusqu'en cette profondeur sacrée où siègent le respect et l'amour du droit : la justice. L'idolâtrice de la richesse pousse au sacrifice de la conscience. Dès que cette maxime dont les païens disaient qu'elle est digne des dieux et de Jupiter lui-même : *Diis atque ipso jove digna dictio*, dès que cette maxime : *Oportet habere*[2], — il faut avoir, — s'impose comme une loi à la vie de l'homme, il veut avoir à tout prix. Soit qu'il opère en grand, soit qu'il se borne aux humbles pratiques du lucre, il se fait de prendre partout un devoir qui prime tous les droits. Non seulement il ignore ces délicatesses auxquelles répugne l'ombre même de l'injustice, mais il étouffe sous ses mépris et dans le tumulte des affaires, les protestations du sens moral outragé par ses agissements. Uniquement attentif

1. Lib. *de Patientiâ.*
2. Juvénal, sat. XIV.

à ne point se laisser prendre dans les mailles trop larges de la légalité, il va de l'avant à travers les aventures dont il peut espérer un gain. Spéculateur, il appâte la cupidité des bailleurs de fonds par des promesses hyperboliques, il joue sur de fausses nouvelles son argent et surtout l'argent des autres. Capitaliste, il exploite le besoin et demande à ses avances un intérêt usuraire. Industriel, il se fait la part du lion dans les bénéfices qu'il doit aux efforts des travailleurs et n'en laisse échapper que le moins qu'il peut pour rémunérer leurs peines. Commerçant, il s'ingénie à altérer le poids, la mesure ou la qualité des marchandises qu'il livre à sa clientèle. Ouvrier, il trompe sur son travail. Paysan, il anticipe sournoisement sur le bien d'autrui. Enfin, tourmenté de la fièvre de posséder, l'adorateur de Mammon ne recule devant aucune iniquité, pourvu qu'elle échappe aux flétrissures et aux sévices de la justice légale. Saint Bernardin a fait l'anatomie de l'âme cupide, je la recommande à votre attention. « Cette âme, dit-il, a des pensées toutes prêtes pour surprendre, circonvenir et tromper. Elle fabrique les supercheries, les injustices, les ruses, les duplicités, les trahisons,

elle multiplie les mensonges et les parjures, elle ne tient aucun compte des promesses...[1] » elle n'a plus de conscience.

Messieurs, pour juger de l'état dans lequel l'idolâtrie de la richesse a mis la conscience humaine, ne vous en rapportez pas, je vous prie, à la statistique judiciaire. Nos tribunaux ne voient comparaître que les téméraires et les maladroits qui se sont laissé prendre ; c'est le petit nombre des coupables. Mon avis est que, s'il fallait sévir contre toutes les consciences qui ont perdu le vrai sens de la justice, la moitié de la société serait occupée à juger l'autre. Encore pourrait-elle décemment accepter cet office ? Je ne le crois pas ; car, chose lamentable, la plupart de ceux qu'on appelle honnêtes gens sacrifient au faux dieu. Ils ont perdu cette sainte horreur de l'iniquité qui ne souffre avec elle aucun accommodement. Ils fréquentent les adorateurs de l'argent, ils les admettent dans leur intimité,

1. In corde avari paratas cogitationes ad decipiendum, circumveniendum, fallendum. Fabricantur cavillationes, injustitiæ, calliditates, duplicitates, proditiones ; multiplicat mendacia, perjuria, frangit promissa... (Tom. II, sermon 45, a. 1, cap. III).

ils recherchent l'union de leurs enfants sans se demander d'où vient leur prospérité. Ils n'ont pas eu le courage d'aller jusqu'à l'autel, mais ils immolent timidement, sous les portiques du temple, leur conscience blessée par cette maxime immorale : « *Unde habeas quærit nemo, sed oportet habere*[1]. » Ce qui veut dire que, dans notre siècle malsain, la richesse passe à l'état de fait accompli sans que l'on s'inquiète de savoir si elle coule d'une source empoisonnée par l'injustice.

Quel massacre de consciences, Messieurs ! Cependant Mammon n'est pas satisfait ; il demande encore : *Affer ! affer !* Apporte, apporte ! Que te faut-il donc, ô divinité cruelle ? — Il me faut ton cœur. Le cœur vit d'amour, « la cupidité est le venin qui tue l'amour. *Venenum charitatis cupiditas*[2]. » En effet, le propre de l'amour est de vouloir du bien aux autres, le propre de la cupidité est de vouloir le bien des autres. Tout ce qui échappe à l'avidité d'un cœur cupide lui est un motif de mécontentement et de colère jalouse. N'écoutant que la passion qui le tour-

1. Juvénal, sat. XIV.
2. Saint Augustin.

mente, il ferme l'oreille à la voix de Dieu, et même à la voix de la nature et du sang. Demandez aux familles troublées la cause de leurs dissensions, de leurs procès, des haines invétérées qui les divisent, elles vous répondront, — l'argent. Demandez à la société la cause de ces défiances et de ces inimitiés qui tiennent perpétuellement en alerte le riche contre le pauvre, le pauvre contre le riche, elle vous répondra, — l'argent. Quand on l'aime, le cœur atrophié n'a plus de place pour un autre amour. Le riche égoïste se fait dur à la misère, le pauvre ingrat méconnaît les bienfaits. Ivres de la même convoitise, ils se reprochent mutuellement d'être sans cœur, et c'est vrai, leur cœur est à Mammon.

Affer, affer! Apporte toujours! J'ai ta foi, ton intelligence, ta conscience, ton cœur; maintenant il me faut la vie. Hélas! Messieurs; Mammon demande des sacrifices humains; il les obtient de notre aveuglement, de notre lâcheté, de notre insatiabilité. L'avare n'est-il pas un être sacrifié? Il a l'air de vivre et il meurt tous les jours, il meurt de la peine qu'il se donne pour cacher ce qu'il possède, il meurt des émotions de son amour

insensé, il meurt de ses folles et ridicules terreurs, il meurt de ses sordides privations, il meurt de la misère que lui fait sa richesse adorée, il meurt et retient la vie des autres captive entre ses mains crispées. Mais il n'est pas seul victime des fureurs de Mammon, regardez bien le misérable qui veut s'enrichir à tout prix. Plus de repos pour lui; la tête pleine de calculs fiévreux qui poursuivent son sommeil, le cœur souvent déchiré par l'angoisse, toujours éprouvé par des désirs sans mesure et sans frein, il consume sa vie à la hâte et quand arrive l'heure de jouir il n'en a plus la force. Mille infirmités narguent dans son corps épuisé la prospérité qui devait lui donner le bonheur. Il finit sottement, à moins qu'il ne finisse tragiquement; car il se peut faire que ses tumultueuses espérances soient subitement renversées et que, trahi par la chance, il voie s'ouvrir devant lui le gouffre d'une ruine inattendue. Alors, le livre de l'avenir lui semble pour jamais fermé; il se replie sur lui-même et demande à son cœur navré par le désespoir le courage d'en finir avec le vie. Les sanglantes catastrophes dans lesquelles disparaissent tour à tour les adorateurs trop zélés de la fortune se

pressent sur les pages de notre histoire contemporaine.

Mais ces trépas isolés m'émeuvent médiocrement quand je songe aux hécatombes. Oui, Messieurs, il y a des hécatombes, c'est-à-dire une foule immense d'infortunés, nuit et jour immolés à l'empressement d'une caste avide qui veut avoir vite et beaucoup. J'accorde que le génie ne peut enfanter que des combinaisons stériles dans le monde de la matière s'il n'est aidé de la force, mais je ne puis consentir à ce qu'on abuse de la force pour établir hâtivement une fortune scandaleuse. Je m'indigne de voir les damnés de la spéculation et de l'industrie descendre tout vivants dans les entrailles de la terre et s'étioler loin de la lumière, ou bien s'agiter comme des fantômes autour des brasiers ardents qui leur brûlent le sang. Je m'indigne de voir des légions d'hommes, de femmes et d'enfants enchaînés à des machines redoutables, condamnés à respirer pendant de longues heures l'atmosphère malsaine qui s'en échappe, n'ayant pour spectacles que la perspective monotone des mêmes appareils et des mêmes métiers, pour musique que les hoquets de la vapeur, le

bruit assourdissant des pistons et le grincement des rouages. Épuisés avant l'âge par un labeur sans merci, presque tous ces misérables portent la mort dans l'âme : la mort de l'ignorance, la mort de l'immoralité. On leur apprend de bonne heure à se servir de leurs bras, on les enchaîne à leur tâche par des ordres sévères, on leur jette à des jours réglés leur salaire; mais qui donc leur parle de Dieu, de l'âme, du devoir, de la vertu, des destinées éternelles? Dieu! ils ne le connaissent que pour le blasphémer. Leur âme! elle se dépense tout entière à la vie animale et ne se replie jamais pour prendre conscience d'elle-même. Le devoir! c'est la nécessité dont ils sont esclaves. La vertu! comment fleurirait-elle là où on ne cultive que l'instinct? La destinée! c'est la catastrophe sociale dans laquelle ils se vengeront des écrasements de l'heure présente. En l'attendant, ils prodiguent leur vie, ils la prodiguent dans le travail, ils la prodiguent dans la débauche. Irrités de leurs privations, incapables d'une acceptation généreuse, ils se démoralisent mutuellement par leurs murmures et vont chercher, comme compensation de leurs peines, la consolation de l'abrutissement dans des voluptés

de bas étages. O Mammon! tu n'as rien à envier à Bel, à Moloch, à Odin, à Teutalès, comme eux tu triomphes dans la mort, et ceux qui profitent de tes hécatombes paraissent ne pas se douter que sur leurs écus, que dis-je, sur le moindre de leurs colifichets il y a les sueurs, le sang, la vie d'un homme; ils n'ont pour lui ni un sentiment de reconnaissance ni une parole de pitié.

Messieurs, il serait injuste de généraliser les reproches que vous venez d'entendre. Il s'adressent non pas aux possesseurs, mais aux idolâtres de la richesse. Je tiens à me séparer ici des déclamateurs ambitieux qui, pour flatter les instincts des misérables dont ils espèrent les faveurs, confondent à dessein tous les riches dans une seule classe qu'ils appellent « *la classe spoliatrice.* » Il n'est pas nécessaire que Mammon soit le dieu du monde entier; n'obtendrait-il qu'en un seul lieu les sacrifices de la foi, de l'intelligence, du bon sens, de la conscience, du cœur, de la vie, ce serait assez pour justifier cet anathème du Sauveur : « Malheur à vous riches : *Væ vobis divitibus*[3]! »

1. Luc., cap. VI, 24.

III

Oui, Messieurs, malheur! Car, même lorsqu'ils ont rempli l'abîme de leurs désirs, les adorateurs de la richesse ne possèdent que la promesse de jouissances vulgaires dont les éléments, à grand'-peine amassés, peuvent s'évanouir d'un moment à l'autre dans une catastrophe, ne serait-ce que la suprême catastrophe de la mort.

Pendant vingt ans, quelle émulation, quelle fièvre de notre infortuné pays pour s'enrichir. Le prophète aurait pu nous dire comme autrefois à la superbe Ninive : « *Pluris feciste negotiationes tuas quam stellæ sunt cœli*[1] : » Tu as fait plus d'affaires qu'il n'y a d'étoiles au ciel. » Mais un peuple famélique nous surveillait. Quand il nous vit repus et énervés de notre abondance, il tomba sur nous comme une nuée de sauterelles qu'on voit s'abattre sur les champs couverts d'épis : « Pillez l'argent! Pillez l'or, lui disait-on, vous ne verrez pas la fin des richesses qui doivent contenter vos désirs : *Diripite argentum, diri-*

1. Nahum, cap. III, 16.

pite aurum, et non est finis divitiarum ex omnibus vasis desiderabilibus[1]. » Il a pillé, et après six mois de triomphes dans lesquels il fut impossible de méconnaître la justice du Dieu que nous avions trahi pour une idole, il est parti courbé sous le faix de notre honteuse et écrasante rançon.

Il n'a pas tout pris cependant, et toujours ivres de la même passion, nous avons le mauvais goût de nous glorifier des épaves échappées à son avidité. Mais attendez, si la sauterelle du nord ne revient pas, il est un peuple plus affamé qu'elle, un peuple que fatigue depuis longtemps le spectacle des fortunes scandaleuses. Vous le sentez s'agiter autour de vous, il monte des bas-fonds de la société, et vous n'avez pas le courage de fermer la bouche aux agitateurs intéressés qui l'irritent, le provoquent et le poussent à la curée. Qui vous dit que tout à l'heure on ne le déchaînera pas contre la richesse publique? Un mois de sa victoire peut suffire pour couvrir le pays de ruines et ce sera fini de votre prospérité. *Dissipata est, et scissa et dilacerata*[2].

1. Nahum, cap. II, 9.
2. Nahum, cap. II, 10.

A supposer que la Providence vous épargne ce châtiment, Mammon ne sera pas toujours maître de vous prodiguer ses largesses. Un jour, bientôt peut-être, vous serez saisis par la pâle ennemie qui va d'un pas égal de la hutte du pauvre au palais des rois. La mort vous jettera nus dans la tombe comme le dernier des misérables, on aura beau couvrir d'un marbre superbe et d'une inscription fastueuse le mystère de votre corruption, les vers vous mangeront et votre aride poussière finira par ressembler à celle des déshérités de ce monde. Les passants chanteront sur tous les tons cette sublime satire des Saintes Lettres : « Ils ont dormi leur sommeil éternel, les hommes de richesses, et ils n'ont rien trouvé dans leurs mains. *Dormierunt somnum suum, viri divitiarum, et nihil invenerunt in manibus suis*[1]. Vous comparaîtrez pauvres, misérables, dépouillés de tout devant votre juge. Il faudra lui rendre compte de tous les biens que vous avez sacrifiés à l'idole. Qu'as-tu fait de ta foi? dira le Seigneur, de ton intelligence, de ton bon sens, de ta conscience, de ton cœur, de ta

1. Psalm. LXXVI.

vie? Que vas-tu me donner en échange? *Quam dabis commutationem?* Hélas! vous regarderez avec épouvante vos mains vides, votre âme plus vide encore et vous reconnaîtrez, mais trop tard, que Mammon n'est qu'un bouffon sinistre qui vous a trompés. Désespérés de n'avoir plus rien, vous irez à la mort sans fin, à l'éternelle perdition, *in interitum et perditionem;* toujours poursuivis par cet anathème : Malheur à vous riches, *Væ vobis divitibus* !

Messieurs, il est temps encore de prévenir le terrible compte que vous aurez à rendre, en réglant dès aujourd'hui vos affaires avec le souverain juge, par un retour sévère sur vous-mêmes. Si vous êtes sortis de votre âme pour courir après la fortune, rentrez-y. Expiez le culte insensé de l'idole par le sacrifice d'un cœur contrit et humilié que vous offrirez au vrai Dieu. Reconnaissez, confessez, détestez et réparez vos oublis des vérités chrétiennes, vos mépris des lois divines, vos prévarications, vos injustices, votre égoïsme, vos duretés. Demandez à Dieu de calmer l'immodération de vos désirs et de les retourner vers les vrais biens, c'est-à-dire vers les biens de l'esprit, de la

conscience, du cœur, et surtout vers les inestimables biens de la foi, de la grâce, de la paix domestique et sociale. Aimez ces biens, appliquez-vous à les conserver, le reste vous sera conservé par surcroît. Si vous voyez prospérer autour de vous des hommes sans conscience, sans cœur et sans foi, ne vous scandalisez pas, mais rappelez-vous ce redoutable oracle des Saintes Lettres : « *De absconditis tuis, adimpletus est venter corum*[1] : O Dieu! leur ventre est rempli de faveurs cachées. » Leur fortune présente est le masque de leur future réprobation. Horrible mystère! Qu'ils se rassasient bien vite; car un jour tous les biens leur manqueront à la fois. Enfin, Messieurs, « si les richesses affluent sous votre toit, ne vous laissez pas prendre le cœur : *Divitiæ si affluant nolite cor apponere*[2], » Sachez bien que celui qui possède est le mandataire de Dieu, et qu'il a ici-bas une mission à remplir, une mission d'amour qui, dans nos temps obscurs et tourmentés, devient une mission de lumière et

1. Psalm. XVI.
2. Psalm. LXI.

d'apaisement La parole touche, l'exemple entraîne, mais le don fait violence, dit le poëte :

Verba movent, exempla trahunt sed munera cogunt[1].

Or, Messieurs, il s'agit de faire violence à ce peuple égaré que l'on s'efforce de plonger dans les ténèbres de l'athéisme. Il souffre, et des mécréants, remplissant auprès de lui l'office des démons, font parler contre Dieu ses douleurs. Faites parler pour Dieu votre charité. Que le peuple sente les caresses de votre main bienfaisante et que, vaincu par votre tendresse chrétienne, il réponde à ses tentateurs : Vous dites qu'il n'y a pas de Dieu, vous mentez. Dieu existe, nous le croyons, car nous avons vu ses anges.

1. Ovide, *De arte amandi*.

JEUDI SAINT

QUATRIÈME INSTRUCTION

LES IDOLES — LE PLAISIR

MESSIEURS,

Je vous ai dit hier les cruautés de Mammon ; vous ne les connaissez pas toutes. Il se montre, à mon avis, moins féroce dans les sacrifices qu'il demande que dans les promesses honteuses qu'il nous fait. Dans ses mains brille une clé d'or; avec cette clé d'or, il ouvre les portes d'un temple où se présente à nous une idole aux lèvres souriantes, à l'œil fascinateur, aux caresses corruptrices et meurtrières: l'idole du plaisir. Peignons à grands traits cette idole, avant de vous la montrer dans la chair dont elle se revêt pour vous séduire et obtenir de vous un culte honteux et déshonorant.

I

Si vous craignez d'entendre tomber de mes lèvres une doctrine chagrine, qui évoque le spectre d'une implacable austérité pour vous menacer et vous interdire toute expansion, toute joie, tout délassement, rassurez-vous. J'ai appris de mon maître saint Thomas qu'il est contraire à la raison de peser sur nos frères en leur refusant ce qui peut leur être agréable et en empêchant qu'ils se réjouissent[1]. Le plaisir est permis, je dis plus, il est nécessaire. L'Écriture invite les justes à se livrer, en présence du Seigneur, à l'allégresse des festins et à se délecter dans la joie. « *Et justi epulentur et exultent in conspectu Dei et delectentur in lætitia*[2]. » — « Souviens-toi, dit saint Augustin, que, après avoir agi, il faut te divertir pour te refaire : *Memento peregisse te aliquid, restare aliqudi divertisse te ad refectionem*[3]. »

1. Contra rationem est quod aliquis se aliis onerosum exhibeat, dum nihil delectabile exhibet et etiam eorum delectationes impedit (II, 2me, quæst. 168, a. 4).
2. Psalm. LXXII.
3. In Psalm. XXXIV.

Les forces de notre nature se briseraient sous la tension d'un continuel travail; le plaisir les repose, les conserve, entretient leur vigueur et leur souplesse. « Il est à notre âme et à notre corps, dit d'une manière charmante un philosophe ancien, ce qu'est à la terre le repos des saisons. Dans ce repos, elle respire comme l'athlète que la lutte a fatigué; réveillée par la tiède haleine du printemps, elle ouvre les yeux et les mille bouches par où elle accomplit son travail de chaque année[1]. » Nous sommes, comme elle, plus dispos, plus fermes, plus généreux dans les combats de la vie, lorsque le plaisir réglé par la raison et la sagesse chrétiennes, a renouvelé nos forces. Mais prenez-y garde, Messieurs, en cette matière plus qu'en aucune autre la mesure est indispensable. Le plaisir doit être innocent, car rien de ce qui offense la vertu, rien de ce qui nuit au devoir ne nous peut être un sujet de joie. Le plaisir doit être pris

1. Ut post respirationes quasi athleta lassus certamine colligat vires atque de integro ad labores anniversarios redeat ; id fit verno aestivoque tempore, tunc enim tanquam expergefacta e somno profundissimo, et oculos aperit, et ora patefacit (Philo. I, *quid Deus...*, etc.).

avec sobriété; c'est un condiment qui assaisonne la vie; si on le prodigue, il la gâte[1]; c'est une note d'agrément dans la musique sacrée de nos actions; si on la multiplie, elle en trouble l'harmonie, elle dérange le concert de nos bonnes œuvres. Enfin le plaisir doit être ordonné au temps, aux lieux, aux personnes, à toutes les circonstances dont dépend notre dignité d'hommes et de chrétiens. Telles sont les règles tracées par saint Thomas et par tous les maîtres de la vie morale. Si vous êtes décidés à les suivre, je puis vous dire en toute assurance : Amusez-vous bien, car le plaisir, dans ces conditions, est l'acte d'une vertu que les anciens appelaient : *Eutrapélie.*

Malheureusement, Messieurs, l'*Eutrapélie* est aussi peu pratiquée que son nom est peu connu. Mesurer le plaisir est chose difficile et rare; toujours quelque secrète passion nous pousse à l'excès. Il n'y aurait que demi-mal si, voyant l'excès, nous avions soin de nous reprendre; mais, au contraire, sous l'empire des habitudes du milieu où nous vivons, notre âme s'aveugle

1. Parum de delectatione sufficit ad vitam quasi pro condimento, sicut parum de sale sufficit in cibo. (Arist., Ethic., c. x.)

au point de considérer comme un besoin et un droit la trop large part de temps et de vie que nous donnons au plaisir. Il y a plus; le plaisir, pour un grand nombre, cesse d'être un accident heureux de l'existence et devient un but. Ils veulent jouir, et lorsqu'un reste de pudeur leur commande de s'abstenir en présence des malheurs de l'heure présente et des menaces de l'avenir, quelque folliculaire, apôtre et pontife des joies du siècle, épuise sa verve diabolique à leur démontrer qu'il faut chanter, danser, manger, boire et rire pour le plus grand bien de la chose publique; que la charité, ses dévouements et ses bienfaits ne pèsent pas une once quand on songe aux torrents de félicités que font couler dans le sein du pauvre peuple les gens qui s'amusent.

La charité mise en balance avec le plaisir! Cette comparaison sacrilège est un signe du temps, Messieurs; elle nous donne la mesure d'une dépravation dont nous nous sommes déjà plaints amèrement, sans jamais la désavouer complètement; elle nous indique que l'idole, à laquelle nous avons imputé, dans un moment de stupeur, nos récentes infortunes, a pu se

voiler un instant, mais qu'elle n'est pas encore renversée dans nos cœurs.

Ce n'est que trop vrai, le plaisir a été et est encore notre idole : Idole, parce que nous faisons à ses exigences tyranniques le sacrifice de notre dignité d'hommes et de chrétiens; idole, parce qu'il nous pousse à l'oubli des actes saints que nous devons à Dieu et à la profanation du temps qu'il s'est réservé; idole, parce qu'il détourne le courant de notre vie vers des jouissances passagères et menteuses au détriment de l'éternelle félicité qui nous est promise; idole, parce que comme Mammon, il a ses adorateurs, aussi affamés de jouir que ceux de Mammon sont affamés de posséder. Il leur faut des sensations. Plus il en viendra, plus ils seront fortement ébranlés par leurs secousses meurtrières, plus ils croiront avoir mis à profit les jours qui passent et dont la fuite leur prépare le néant. Vite! vite! C'est aujourd'hui, c'est demain! c'est toujours la fête de l'idole. *Affer! affer!* Apportez! apportez! Fleurs de tous les parterres, fruits de tous les vergers, productions de tous les climats, hécatombes de troupeaux et de bêtes fauves, mets sans nombre, vins généreux, nec-

tars, baumes et parfums, à eux tout cela ! à eux la volupté grossière des festins, à eux les émotions des amours faciles et malhonnêtes, à eux la révélation odieuse des attraits que la pudeur devrait couvrir d'un voile impénétrable, à eux ces spectacles malsains qui outragent publiquement la foi et les mœurs, à eux les enivrements de la lumière, de l'harmonie, des douces senteurs et des fiévreux mouvements, à eux les rêves voluptueux, le tourbillon, le vertige, le renversement de l'existence, nuits tourmentées, jours de mollesse. Leur santé s'épuise, leur vie s'en va, mais ils comptent sur l'oisiveté des belles saisons. Ils iront demander la vie et la santé aux brises de la mer, à l'air pur des montagnes, aux riches contrées dont ils déshonorent les naïves et sublimes beautés par l'importation de leurs extravagances, et la nature, trop complaisante, leur rendra les biens qu'ils ont perdus, pour qu'ils puissent en abuser encore.

Messieurs, si j'avais à instruire un de ces auditoires mêlés, auxquels s'adressent d'ordinaire la parole de Dieu, je n'entrerais dans aucun détail, après avoir peint à larges traits l'idolâtrie du plaisir, je m'appliquerais à prouver qu'elle

offense l'esprit chrétien, abaisse l'intelligence, déprave le sens moral, amollit les caractères, énerve les tempéraments, stérilise la vie et justifie cette malédiction évangélique : « *Væ vobis qui ridetis quia flebitis :*[1] Malheur à vous qui riez, car un jour il vous faudra pleurer. » Mais j'ai devant moi des hommes, rien que des hommes, les femmes sont un accident dont je ne dois pas tenir compte ; permettez-moi donc d'envisager l'idolâtrie du plaisir sous un seul aspect, c'est-à-dire, de vous parler du plaisir fait chair et du vice le plus commun parmi vous, le plus odieux, et peut être le plus ennemi de votre croyance en Dieu : le vice impur.

II

Le vice impur est le désordre des désordres, parce qu'il renverse tout l'homme et tend à le détruire.

Qu'est-ce que l'homme dans le plan divin ? C'est le point de jonction des éléments dont se compose le monde. En lui vivent d'une vie com-

1. Luc., cap. VI, 25.

mune, l'être spirituel et l'être matériel. Cependant rien n'est confondu ; unis ensemble l'esprit et la matière demeurent distincts. Ils doivent pourtant subir une influence réciproque, et il dépend de nous, Dieu l'a voulu ainsi, de faire prévaloir l'esprit sur la matière ou la matière sur l'esprit. Dans cette alternative quel est notre devoir ? Il n'est pas douteux. L'esprit est plus grand, plus noble, plus parfait, plus élevé en dignité, il appelle à lui la matière. C'est donc l'ordre que la matière se soumette avec docilité aux exigences de l'esprit et n'agisse de son action propre que pour prêter son concours aux opérations de l'esprit; c'est donc l'ordre que l'esprit résiste, avec énergie, aux rébellions et séductions de la matière, à ces entraînements formidables qui le menacent du plus grand des déshonneurs, la déchéance ; c'est donc l'ordre que la matière s'élève, autant qu'il est en elle, à la dignité de l'esprit, et soit en quelque sorte transfigurée par lui et en lui ; c'est donc l'ordre que l'esprit s'élève vers l'esprit parfait, éternel, infini, d'où il tire son origine ; c'est donc l'ordre que la matière transfigurée par l'esprit et l'esprit transfiguré par Dieu soient un jour comblés de gloire,

après avoir été comblés de grâces et de mérites dans le temps. C'est l'ordre.

Mais l'amour du plaisir de chair, le vice impur, renverse cet ordre de fond en comble. Dans les autres idolâtries, l'homme conserve au moins un semblant de dignité, épris de liberté il pèche par le faîte de sa nature, esclave de l'opinion il ne plie que devant son semblable, affamé de richesses il fait acte de maître en exagérant jusqu'à la tyrannie la royale domination dont Dieu l'a investi sur tous les biens de ce monde, mais l'idolâtrie de la chair retourne la nature humaine et en fait un monstre. Le désordre est tel qu'il provoque la nausée du maître de la vie. Quand les enfants de Dieu, dit l'Écriture, se furent mêlés aux filles de l'homme par d'effroyables hymens, quand toute chair eut corrompu sa voie, Dieu gémit de n'avoir plus affaire qu'à des bêtes immondes et il s'écria avec un profond dégoût : « Je me repens d'avoir créé l'homme, je le détruirai parce qu'il est chair[1]. » Et le ciel se fendit, ses cataractes engloutirent l'humanité déjà submergée par la débauche.

1. Pœnituit eum quod hominem fecisset (Gen., cap. VI, 7).

Il me semble, Messieurs, que j'éprouve le dégoût de Dieu. Je me sens le besoin de lui demander du courage pour mesurer la profondeur du désordre dont je veux parler.

Le mal est fait, l'homme a cédé aux suggestions de la chair, il est impudique. — Que deviennent son âme et son corps? — Que devient la famille où il entre? — Que devient la société à laquelle il appartient.

L'âme de l'mpudique est un repaire où l'on voit éclore, dit saint Thomas, une abominable lignée d'habitudes perverses : l'aveuglement d'esprit, l'inconsidération, la précipitation, l'inconstance, l'amour de soi, la haine de Dieu, l'affection des choses présentes, l'horreur des choses à venir. C'est-à-dire que l'impudique ne sait plus voir, ne sait plus vouloir, ne sait plus aimer.

L'intelligence, cette reine qui trône au sommet de notre âme, nous révèle nous-mêmes à nous-mêmes et éclaire de sa lumière les chemins du devoir et de la vertu, l'intelligence ne peut être troublée dans sa majestueuse immobilité sans que aussitôt elle perde de sa dignité. Tout contact trop vif avec les choses extérieures l'affaiblit et

l'abaisse ; les embrassements de la chair la dégradent et l'étouffent. L'homme n'est plus l'homme; saint Paul n'ose plus l'appeler que d'un nom abject : *Animalis homo*.

Cet animal oublie tout : ce qu'il est, ce qu'il fait, ce qu'il doit faire. Il est aveugle.

Il oublie ce qu'il est. Il est esprit, mais il n'écoute plus que l'impétuosité de ses instincts, et il laisse tomber d'une chute mortelle son intelligence vaincue dans les profondeurs d'une chair troublée. Descendu de sa hauteur native, il perd peu à peu la force de ses conceptions. Le grand, le noble, le sublime sont étrangers aux âmes dépravées par les plaisirs de la chair, si elles observent encore, elles ne peuvent plus s'élever. Les détails les captivent, mais les principes trop purs pour leur vue obscurcie les fuient sans cesse. L'homme impur ne sait plus penser comme il faut, il rêve. Mais quels rêves fait-il grand Dieu ? Je n'ose en suivre la trame déshonorée. Tout est fiévreux et maladif dans le mouvement de ses pensées ; son imagination putréfiée se repaît de représentations honteuses et cherche quelles nouvelles et plus fortes jouissances il pourra ajouter à celles que lui rappelle sa mé-

moire. S'il s'applique à produire, il imprime, malgré ses soins et ses efforts, le signe fatal de son abaissement à toutes ses productions, et aux accents les plus passionnés de l'âme se mêlent toujours les rugissements de la bête. Sa vue est troublée à ce point qu'il ne comprend plus les créatures que pour les jouissances qu'il en reçoit. Un voile épais lui dérobe les manifestations de Dieu dans les perfections créées; pour l'homme impur Dieu est absent du monde.

Il oublie ce qu'il est. — Il est chrétien et la voix de la grâce est impuissante à le retenir sur la pente du déshonneur. Elle pousse dans l'orage de la tentation ce cri désespéré de l'apôtre : « *Membra mea membra Christi et faciam membra meretricis*[1]? Mes membres sont les membres du Christ et j'en ferais des membres de prostitution! Vaine clameur! La tentation triomphe et les membres souillés du Christ passent à Satan.

Il oublie ce qu'il est. — Il est roi et il se ravale de son plein gré, au niveau des viles créatures que Dieu a mises à ses pieds; il ne craint pas d'imprimer à son âme, où rayonne l'image de Dieu, le sceau de la bête.

1. I Cor., cap. VI, 15.

Il oublie ce qu'il est. — Est-il père? Il oublie que ses entrailles ont reçu une bénédiction qui devrait les mettre à l'abri de toute profanation, et que son honneur est le patrimoine de ses enfants. Est-il époux? il oublie la sainteté de ses promesses et les joies d'un chaste amour. Est-il vieux? il oublie sa couronne de cheveux blancs et son impuissance même qui nargue ses désirs. Est-il dans la force de l'âge? il oublie qu'il doit sa vie aux grandes causes. Est-il jeune? il oublie les espérances d'avenir qu'il porte dans son sein.

Il oublie ce qu'il est et aussi ce qu'il fait. — La grandeur de son crime, l'abîme où s'engloutit sa vertu, la tyrannie de la chair sur l'esprit, le renversement de tout son être ne l'épouvantent pas, il veut jouir. Il faut que les redoutables secousses qui l'ont ébranlé soient passées pour qu'il voie les lambeaux de sa pudeur déchirée et les ruines de sa vertu détruite; lumière d'un instant après laquelle les ombres s'épaississent de plus en plus, et atténuent successivement le crime qui paraît excusable d'abord à l'impudique, et puis aimable, et puis nécessaire comme la fatalité.

Il oublie ce qu'il doit faire. — Le devoir lumi-

neux pour les âmes chastes est une énigme pour l'homme impur. Il ramène tout au contentement de la passion qui le tourmente et fait tout fléchir sous ses exigences. Ce qu'il doit à ses intérêts, à sa fortune, à sa réputation, à sa santé, à sa vie, à sa famille, à ses amis, à l'honneur et à la vie d'autrui, tout est oublié. Que les fautes, que les crimes même se multiplient, il n'y prend pas garde, il est aveugle.

Comme le corbeau va droit aux yeux des cadavres qu'il veut manger[1], l'impureté va droit aux yeux de l'âme qu'elle déprave. Privée de conseils, cette âme misérable ne sait plus vouloir. Elle se jette éperduement vers les objets qui la tentent, elle ne mesure plus la portée de ses actions, elle change pour un rien ses résolutions, renverse ses desseins, trahit ses serments; elle est vouée à la précipitation, à l'inconsidération, à l'inconstance.

Ecoutez encore. Pour s'excuser de son infamie, l'impudique ose invoquer l'amour. Ne le croyez pas, il ment. L'amour n'est vrai que lorsqu'il est

1. Corvus primum in cadaveribus oculos petit.
(Hugo, a S. Victore).

pur, noble, délicat, généreux, bienfaisant, sanctifié par l'amour de Dieu et par de religieuses espérances, tel n'est point l'amour d'un cœur impur. Il peut aimer jusqu'à l'ivresse, jusqu'à la fureur; mais il aime en dépravé qu'il est; il aime d'un amour honteux, d'un amour lâche, d'un amour égoïste, d'un amour cruel, d'un amour impie et sacrilège, d'un amour sans avenir.

Que recherche-t-il? Les nobles qualités de l'esprit et du cœur? L'immatérielle beauté qui rapproche l'homme de Dieu et assure la perpétuité des affections ici-bas. ? — Non. — Il faut à sa passion ce qu'il y a de moins divin dans l'homme : les périssables attraits du corps, la chair et le sang, ce qu'il y a de plus abject et de plus terrible dans la chair et le sang. C'est la proie de ses désirs, il s'y jette avec emportement, il y demeure lâchement attaché.

Il n'est pas de vice qui autant que le sien tende à la fixité, à l'habitude et engage plus avant la liberté dans l'esclavage. Il se livre à la chair, et la chair le possède à ce point qu'il ne peut plus, qu'il n'ose plus même se retirer. Il se traîne aux pieds de son idole; il l'appelle, non pas son amie, mais sa maîtresse adorée; il lui

prodigue son temps, ses biens, sa santé, sa vie, sans se soucier des plaintes et des gémissements de ceux qu'il afflige et qu'il ruine. Oh! le lâche!

Lâche et égoïste, car ses prodigalités insensées sont le prix d'un marché ignoble qui doit lui rapporter, en échange des biens qu'il abandonne, les jouissances qu'il convoite et dont il ne peut plus se passer.

Il aime pour se satisfaire, et pour se satisfaire il flétrit sans pitié; il arrache cruellement jusqu'au dernier lambeau de la pudeur des misérables créatures qui se donnent à lui. Il les dédaigne, quand il est las de les déshonorer pour courir à d'autres victimes. Habitué qu'il est à souiller les sources de la vie, il finit quelquefois par perdre tout respect pour la vie elle-même. C'est une chose digne de remarque que les monstres qui ont eu en main la force, et en ont abusé pour épouvanter le monde de leurs forfaits, ont été en même temps les plus débauchés. Tibère, Néron, les Césars les plus sanguinaires étaient des impudiques. Que-dis-je? Une faute, une seule faute que l'on veut couvrir d'ombre suffit pour rendre cruel jusqu'à l'assassinat. Un saint roi, un homme d'un cœur tendre et généreux, David,

est devenu en un instant l'égal des plus odieux tyrans. Mais sans recourir à l'histoire du passé, est-ce que notre histoire contemporaine ne nous rappelle pas à chaque page les cruautés des impudiques? Est-il une seule année pendant laquelle nos tribunaux n'aient pas à sévir contre ce qu'ils appellent des crimes passionnels, des meurtres ou des attentats dont l'amour impur est la cause ?

Ne vous y trompez pas, Messieurs, ce que l'impudique aime par-dessus tout, ce qu'il aime uniquement, c'est lui-même. Son amour va jusqu'à l'impiété, jusqu'au sacrilège car il se tourne en haine contre Dieu. Dieu le condamne, Dieu se repent de l'avoir créé parce qu'il est chair; mais c'est le moindre de ses crimes aux yeux de l'impur; il est tellement chair qu'il enrage de penser qu'il y a quelque part un pur esprit. Il n'en voudrait plus. Dès qu'il s'agit de lui faire la guerre il se met aux premiers rangs. Parcourez l'histoire des erreurs qui ont déshonoré l'esprit humain, vous en trouverez qui viennent de l'orgueil, mais celles qui vont plus à fond, jusqu'à la négation de Dieu, procèdent le plus souvent de l'impureté : c'est parmi les hommes de plaisir à

outrance que l'on rencontre les plus féroces impies. Légion ténébreuse, pour qui l'éternité se concentre dans la délectation redoutable autour de laquelle ils s'efforcent de grouper toutes les jouissances, et à laquelle ils préludent par des hymnes sceptiques :

« Rions, chantons, dit cette troupe impie :
De fleurs en fleurs, de plaisirs en plaisirs,
Promenons nos désirs.
Sur l'avenir, insensé, qui se fie ?
De nos ans passagers le nombre est incertain ;
Hâtons-nous aujourd'hui de jouir de la vie,
Qui sait si nous serons demain ? »[1]

Vous l'avez sous les yeux, Messieurs, l'exécrable famille du vice impur : l'aveuglement d'esprit, la précipitation, l'inconsidération, l'inconstance, l'amour de soi, la haine de Dieu, l'affection des choses présentes, l'horreur des choses à venir, convenez que l'angélique docteur a bien eu raison de dire cette parole terrible : « *Maxime* « *voluptates venereæ animum hominis sol-* « *vunt*[2]. Les plaisirs honteux de la chair ont pour « propre de faire tomber l'âme en dissolution. »

Mais la chair, la misérable chair qui triomphe,

1. Racine, *Esther,* chœurs.
2. II p. quæst. 153. a. 1.

profitera-t-elle au moins de sa victoire? Non, Messieurs; le vice impur lui fait payer durement le plaisir qu'il procure. Il pousse à tous les excès, il appelle à son aide l'intempérance et l'ivresse, il fait de la jouissance une conspiration incessante contre la vie. Avant de dévorer la chair qu'il contente, il la flétrit; il imprime sur le front, dans les yeux, sur les lèvres des signes accusateurs de sa redoutable présence; il donne aux plus opulentes beautés je ne sais quoi de fatal et d'odieux qui inspire la crainte et provoque le mépris. Mais ce mépris devient du dégoût quand on voit ces dépravés que dépeignait naguère, en cette place, un illustre orateur; vieillards de vingt ans « qui traînent sous un soleil tout jeune « une existence caduque et portent sur la face « des siècles honteux... Victimes de leur dépra- « vation, ils s'en vont, pris du vin de la mort et « d'un pied méprisé, porter leurs corps au tom- « beau, où leurs vices dormiront avec eux et « déshonoreront leur cendre jusqu'au dernier « des jours[1]. » Le croirait-on? Ils ne tremblent pas devant cette imminente catastrophe; ils en

1. Lacordaire, *Conférences de Notre-Dame.*

rient entre eux comme des idiots et, par avance, ils s'appellent des *crevés*. Les misérables! ils me font l'effet de ces spectres que l'on voit suivre les danses macabres. Je crois sentir l'odeur de leur cadavre et entendre le craquement de leurs os.

Faut-il m'arrêter ici, Messieurs? J'ai assez parlé ce me semble pour vous inspirer l'horreur du vice impur; mais laissez-moi vous dire jusqu'où il étend ses ravages, comment il désole la famille et prépare la ruine des peuples. L'idolâtrie de la chair ne tiendrait pas longtemps, je pense, si l'on avait toujours devant les yeux ses funestes conséquences.

Le livre de la sagesse fait, en ces quelques mots, l'éloge des familles et des peuples chastes. « *O quam pulchra est casta generatio cum claritate*... O qu'elle est belle la génération chaste entourée des lumières de sa vertu! Sa mémoire est immortelle, car elle vit dans le souvenir de Dieu et des hommes. Quand elle est présente, on l'imite; quand elle a disparu, on la désire, elle triomphe, perpétuellement couronnée du prix de ses combats immaculés[1]. »

1. Sap., cap, I.

Messieurs, je ne commenterai pas ces paroles. Je ne vous dirai pas comment la chasteté dans les familles et dans les nations enchaîne les cœurs, multiplie les forces et fait circuler le sang comme une sève généreuse qui rend les races glorieuses et immortelles. Je ne veux pas accroître par un contraste l'affreuse tristesse du spectacle que nous donne le vice impur. Quand il entre dans les familles, il y répand l'infamie, il y blesse les cœurs, il y ruine les plus chères espérances.

Il répand l'infamie ; vous le savez bien, vous le savez trop peut-être, il me répugne de m'expliquer là-dessus et de souiller ma bouche sacerdotale par les mots redoutables qui peignent le déshonneur des familles où le vice impur s'est glissé. Il blesse les cœurs : le cœur de la femme que l'époux abandonne pour courir des aventures scandaleuses et dissiper son cœur, son honneur et son bien, aux pieds de ces divinités funestes que nos mœurs modernes ont prises sous leur protection ; le cœur de l'époux dont la femme infidèle, devenue la triste et coupable émule des filles de perdition, introduit au foyer domestique, le doute, l'angoisse, la colère et d'abominables vengeances ; les cœurs du père et de la mère

dont les enfants, envahis par une précoce corruption, méprisent avant l'âge de l'homme les sages conseils et les austères réprimandes pour se livrer, sans souci de l'avenir, au désordre qui les épuise. Que de larmes versées par les parents sur les égarements et les douleurs du sens dépravé ! Que de pères, que de mères surtout ont répandu dans mon cœur leurs confidences désolées : — pauvres mères !

Mais chose horrible à dire, Messieurs, le vice impur n'attend pas que de longues années s'écoulent pour blesser les cœurs, il frappe brutalement le jour même où la famille commence. Comment dirai-je cela ? et pourtant je ne veux pas le taire. Ecoutez et comprenez si vous pouvez. Une fleur vient de naître dans la prairie. Parée de fraîches couleurs, elle entr'ouvre sa corole pleine de parfum, de miel et de rosée, et regarde le soleil qui l'a fait éclore. Léger comme un souffle et porté sur ses ailes transparentes, le chaste amant des fleurs passe, repasse, et avec une infinie délicatesse il respire le parfum, il boit le miel et la rosée. La fleur est encore debout toujours fraîche et toujours belle... Attendez !... Un animal immonde descend dans la prairie, il se couche,

il se roule, il souille, il écrase, il brise la pauvre petite fleur devenue méconnaissable... Voilà ce qui arrive!.. C'est affreux, mais qui dira que ce n'est pas vrai ? Il y a dans les familles tels désenchantements, telles désaffections, tels mépris qui datent du jour où une bête immonde a été sans respect et sans pitié pour une fleur parée de sa chaste ignorance, de sa vertu immaculée et toute imprégnée encore de la bénédiction divine. De là des luttes souterraines, des duels sans témoins, où la haine, cachée sous les dehors des convenances, s'envenime de ce qui devrait accroître l'affection.

Aussi pourquoi ouvre-t-on si facilement les portes de la famille aux misérables qui traitent les cœurs chastes comme ils ont traité les cœurs dépravés ? Pourquoi ? lorsqu'il n'est malheureusement que trop probable qu'ils portent dans leur corruption la ruine des plus chères espérances du foyer domestique.

L'habitude du plaisir est passée dans leur sang. Rien n'est sacré pour eux ; ils savent par des calculs honteux et des raffinements inconnus de la bête tourner les obstacles qui s'opposent à leur ignominieuse satisfaction. Maltraiter la cons-

cience tremblante de leur infortunée compagne, outrager la loi de Dieu, ce n'est rien, pourvu qu'ils se contentent. Après avoir fait la part de leur paternité, ils semblent s'appliquer à attirer chaque jour la malédiction du ciel sur les fruits trop rares de leur parcimonieuse fécondité. Que dis-je ? la malédiction est déjà descendue dans les moelles de leurs enfants à l'instant même où ils ont osé, eux que la débauche avait excommuniés, s'associer à l'action créatrice de Dieu. Ils ont voulu donner une vie qu'ils n'avaient plus, et leurs entrailles malsaines se sont punies elle-mêmes en ne mettant au jour qu'une race défaillante, infirme, rachitique. Faites donc des peuples avec cela !

Vous ne l'ignorez pas, Messieurs, les peuples suivent fatalement le sort des familles. Si le vice impur est l'ennemi des familles, il doit être l'ennemi des peuples.

Je ne parle pas des catastrophes qu'il enfante lorsqu'il a fait des maitres des nations ses esclaves. Dix fois les barbares ont envahi l'empire romain, appelés par les adultères des empereurs. L'Allemagne a abjuré sa foi provoquée par les prédi-

cations et les exemples d'un moine et de princes impudiques. L'Angleterre, l'île des saints, est devenue protestante uniquement pour servir les passions d'un débauché. Le martyre du plus doux de nos rois et les sanglantes exécutions qui l'ont suivi ont été préparés par les scandales de sa race. Jamais les grands ne s'oublient sans préjudice pour le peuple. Mais c'est surtout quand l'impureté passe dans les habitudes et dans le sang de la multitude qu'il faut trembler pour la vie d'une nation. Plus cruelle que les armes, elle est tombée sur l'empire romain et elle a vengé l'univers vaincu :

Sævior armis
Luxuria incubuit et victum ulsciscitur orbem.

La même destinée est réservée à toute nation qui s'abandonne à l'idolâtrie de la chair. A mesure qu'elle se corrompt, ses forces diminuent, son ardeur s'éteint et l'histoire de sa jeunesse devient pour sa vie amoindrie une histoire de géants. — Écoutez le poëte :

« Que de fois en touchant ces armures massives,
Que les vieux arsenaux conservent pour archives,
Masses d'armes, brassards, cuirasses, boucliers,
Que portaient autrefois nos aïeux chevaliers,

Nous sommes étonnés de ce harnais de guerre
Qu'à peine notre bras peut soulever de terre,
Et nous nous demandons si chez l'homme d'alors
La taille était plus haute et les muscles plus forts ;
N'en doutons pas. Leurs fils, triste progéniture,
Ont déchu, par degrés, de force et de stature,
Et toujours, d'âge en âge, ils iront décroissant,
Grâce au germe du mort infiltré dans leur sang.
De là vient cette race infirme, abâtardie,
Ce peuple d'avortons qu'attend l'orthopédie ;
De là ces jeunes gens déjà cadavéreux,
A la poitrine étroite, au front pâle, à l'œil creux,
Qui pensent rehausser leur type ridicule
En encadrant leurs traits d'une barbe d'Hercule.
De là ces jeunes fleurs, ces vierges de seize ans,
Précoces réservoirs de mille maux cuisants,
Qu'on voit avec langueur se pencher sur leurs tiges,
En proie aux pamoisons, aux vapeurs, aux vertiges.
Complices innocents que l'hymen doit unir
Pour léguer des douleurs à la race à venir[1]. »

Oui, des douleurs, jusqu'à ce que le peuple épuisé soit écrasé sous les pieds d'une jeune nation qui viendra faire refleurir la vie avec la vertu.

Et maintenant, Messieurs, comprenez et soyez instruits : *Intelligite, erudimini...* Vétérans du péché, vieux idolâtres de la chair, comprenez qu'il est temps de respecter la couronne que l'âge a mise sur votre tête, et d'étouffer au seuil

1. Barthélemy, *Némésis*.

de l'éternité les désirs sans excuse qui déshonorent la majesté de vos années. — Pères de famille, comprenez qu'on ne se révolte pas impunément, contre les lois providentielles qui règlent ici-bas la distribution de la vie, et qu'il ne sera jamais trop tôt d'arrêter par le repentir la germination funeste des semences de mort que vous avez répandues vous-mêmes dans le sang de vos enfants. — Jeunes gens qui vous croyez le droit de jeter votre feu et qui vous excusez sur cette abominable maxime : « Il faut que jeunesse se passe », comprenez qu'il est injuste de n'apporter qu'une pudeur en lambeaux et un vie défaillante dans une union où vous exigez, vous, l'intégrité de la vertu et la plénitude de la vie. Comprenez que chaque secousse immorale de vos sens est un coup que vous portez, par avance, à votre postérité. — Adolescents, qui croyez pouvoir ne goûter qu'en passant ces voluptés charnelles auxquelles le monde vous convie, comprenez que le vice impur est le plus habile et le plus fort des tyrans, et qu'une seule faute peut engager votre âme et toutes ses facultés dans un irrémédiable esclavage. Comprenez cette parole des Saintes Lettres : *Quasi a facie colu-*

bri fuge peccatum[1]. On n'attend pas que le serpent morde, ni même qu'il menace, mais on le fuit dès qu'on l'aperçoit; ainsi devez-vous faire à l'égard du vice impur. Livres suspects, spectacles immoraux, représentations indécentes, conversations légères, affections sensuelles, fuyez tout cela et retranchez-vous dans la modestie chrétienne, citadelle de la pudeur. — Pécheurs qui voulez sortir de l'abîme, âmes tentées qui craignez d'y tomber, comprenez que vos désirs et vos mâles résolutions sont impuissants si la grâce de Dieu ne vous seconde; sans elle, il n'y a pas de chasteté possible. Demandez-la par la prière, allez la chercher dans les sacrements[2]. — Aveugles qui ne voyez plus Dieu, comprenez d'où viennent les ténèbres de votre esprit; purifiez votre cœur, et vous sentirez s'accomplir en vous cet oracle du Sauveur : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu : *Beati mundo corde quoniam ipsi Deum videbunt*[3]. » Hommes de tout âge et de toute condi-

1. Eccli., cap. XXI, 3.
2. Ut scivi quoniam... non possem esse continens nisi Deus det... deprecatus sum (Sap., cap. VIII, 21).
3. Matth., cap. V, 8

tion, qui aimez encore votre pays, comprenez qu'il vous appartient de décider de son sort par un choix entre l'idole, dont vous êtes depuis longtemps les lâches adorateurs, et Jésus-Christ, votre vrai Dieu, qui vous promet avec le pardon de vos égarements la force de sa sainte grâce. Comprenez que la chair est le Dieu des peuples qui vont bientôt mourir, que Jésus-Christ est le Dieu des peuples qui doivent vivre toujours.

VENDREDI SAINT

CINQUIÈME INSTRUCTION

LA CROIX ET LES IDOLES

Vexilla regis prodeunt
Fulget crucis mysterium.
(Hymne de la Passion).

Éminence, Messieurs,

Vous venez d'entendre les paroles par lesquelles l'Église appelle votre attention sur la croix du Sauveur. C'est un mystère, dit-elle : *mysterium;* je vais plus loin qu'elle et je dis que la croix est la somme des mystères, le livre universel où nous pouvons apprendre toutes les vérités qui doivent illuminer notre intelligence et diriger notre vie. On demandait un jour à saint Thomas d'Aquin où il avait puisé son admirable science, et lui, montrant d'un geste humble et sublime le

crucifix pendu dans sa cellule : « Voilà mon livre, » dit-il. Je n'ai pas l'intention de lire aujourd'hui tous les chapitres de ce livre, Messieurs, mais seulement ceux qui doivent couronner l'enseignement que je vous ai donné jusqu'ici. Je vous ai prouvé l'existence de Dieu et expliqué ses perfections infinies, je veux lire dans la croix de mon Sauveur une démonstration frappante de l'existence de Dieu, une merveilleuse manifestation de ses perfections ; je vous ai parlé des idoles qui séduisent votre cœur et le détournent de ses devoirs à l'égard du vrai Dieu ; je veux lire dans la croix une austère protestation contre ces idoles, une promesse certaine de victoire pour tous ceux d'entre vous qui veulent sincèrement briser les chaînes du honteux esclavage dans lequel ils gémissent depuis si longtemps, et purifier le temple de leur âme pour y célébrer désormais les fêtes du Dieu unique qu'ils ont méconnu.

I

Partout où il y a un mystère qu'on ne peut s'expliquer par le moyen des causes naturelles,

il faut recourir au principe de toutes choses, reconnaître sa présence et sa souveraine intervention. Or, Messieurs, le mystère de la croix est de telle nature que Dieu seul peut nous l'expliquer. Par mystère de la croix, je n'entends pas le sacrifice qui s'est accompli, il y a dix-huit siècles, sur le sommet du Golgotha, sacrifice auquel notre foi rattache la rédemption du genre humain; j'entends les contrastes de ce bois fameux dont nous avons conservé et multiplié partout l'image. Admettez que vous ne sachiez rien de ce qui s'est passé sur ce bois, il faut que vous répondiez à ces questions : Pourquoi est-il en même temps si vil et si glorieux, si abhorré et si aimé?

Si on la compare aux monuments somptueux que la religion des peuples avait préparés jadis pour recevoir les offrandes et les victimes, la croix est une chose vile; c'est du bois, un simple et vulgaire morceau de bois; non pas du bois vivant, un arbre robuste, plein de sève, fortement planté sur ses racines, étendant autour de lui sa vigoureuse ramure et livrant aux vents du ciel son feuillage opulent; c'est du bois mort, je ne sais quelle poutre oubliée que l'on rencontre sur un chantier, et dont on construit à la hâte un

gibet. Et quel gibet, encore! Non celui d'un homme libre dont le dernier supplice respecte encore la dignité; mais le gibet d'un enfant de cette race opprimée et maudite que les malheurs de la guerre ont condamnée à servir les vainqueurs, un gibet d'esclave.

Un bois vulgaire, un bois mort, un gibet d'esclave! Voilà la croix. Et cependant, chrétiens, la croix a pris possession du monde. En s'enfonçant en terre, elle a dit à la terre : Tu es à moi; en étendant ses bras dans l'espace, elle a dit à l'espace : Tu es à moi. Personne ne voulait d'elle, et elle veut tout.

O reine superbe, avez-vous bien songé à ce que vous voulez? — Vous êtes debout, c'est bien, le Golgotha vous appartient, restez-y; mais partout ailleurs la place est prise. Dans leur temple saint, les juifs ne veulent pas de simulacre, dans les temples des nations il y a mille et mille divinités plus terribles et plus puissantes que vous. Le démon, depuis quarante siècles, exerce sur le monde son exécrable pouvoir. Il a épouvanté les peuples par les abus de sa force, et les a séduits par les promesses qu'il faisait et les licences qu'il donnait aux chères passions de l'esprit et du

cœur. Ses autels, ses statues sont dans tous les temples et les oratoires, il reçoit des prières et des sacrifices. — On le rencontre à la porte des villes, au milieu des champs dont il garde les limites, auprès du foyer domestique où l'on croit en sa puissance; son image brille sur le front des empereurs. O croix de mon Sauveur, il n'y a pas de place pour vous dans le monde!

On croyait cela, Messieurs, il y a dix-huit cents ans, mais maintenant le triomphe du bois mort est un fait acquis. Tout le monde sait combien ce qui était vil est devenu glorieux. Portée par les apôtres de Jésus crucifié, la croix a frappé la porte des temples, et les démons tremblants se sont enfuis, leurs idoles devenues muettes se sont couchées pour ne plus se relever; la croix est entrée dans les villes, et les divinités menteuses lui ont laissé la garde des portes; la croix a parcouru les campagnes, et les campagnes se sont mises comme à l'ombre de ses bras tutélaires; la croix a demandé l'hospitalité au foyer domestique, et au foyer domestique on lui a donné la place d'honneur; la croix est apparue aux empereurs, et les empereurs l'ont placée dans leurs étendards; que dis-je? ils ont courbé la tête, et

l'on a vu, dit saint Augustin, ce grand prodige : « la croix passer du lieu des supplices au front des majestés de la terre : *de locis suppliciorum ad frontem imperatorum.* » Enfin, chrétiens, autour du gibet réservé aux esclaves, on a vu et on voit encore se rassembler des foules immenses d'hommes libres. — On leur montre la croix : *Ecce lignum crucis*! et ils répondent d'une commune voix : — Venez, adorons-la, *Venite adoremus.*

Mais j'entends se mêler aux adorations de l'humanité chrétienne les cris menaçants des impies. L'impie a horreur de la croix. Il ne peut la voir sans la maudire, il enrage qu'elle soit debout. S'il n'y peut toucher, il l'insulte, et si Dieu lui laisse quelque pouvoir, il en profite pour assouvir sa haine et faire disparaître cet épouventail. Il arrache la croix de terre, il la précipite du haut des monuments, il disperse ses morceaux et les cache honteusement; d'une main sacrilège il la retire des lieux où elle bénissait les enfants et consolait les mourants. Il ne respirera que lorsqu'il ne la verra plus.

Mais autant la croix est abhorrée par l'impie, autant elle est aimée par le vrai chrétien qui

répond aux blasphèmes par un cantique de bénédiction et d'actions de grâces. Le chrétien « ne veut pas d'autre gloire que celle de la croix : *Mihi absit gloriari nisi in cruce*[1]. Le chrétien met toute son espérance dans la croix; c'est à ses pieds qu'il se prosterne quand il plie sous le fardeau du péché; c'est près de ce bois vénéré qu'il vient calmer les agitations de sa conscience et chercher l'assurance de son pardon. Le chrétien cherche sa force et sa consolation dans la croix. Veut-il se préparer à une grande immolation, oublier une grande injure! — il regarde la croix. Veut-il fermer dans son cœur une de ces blessures que fait la trahison ou la mort? — il invoque la croix. La croix est un aimant qui l'attire avec violence, il se précipite vers elle; non seulement il vole à sa défense à ce cri : *Dieu le veut,* et répand à ses pieds les flots de son sang généreux, mais il l'étreint, il la plante dans son âme, il la fait entrer dans sa chair. Pour l'honorer, il désire des souffrances, il invente des supplices, il l'appelle sa bonne croix, *o bona crux!* et il aime à répéter ce cantique d'une âme

1. Galat. cap. VI, 14.

pieuse : « Dans la croix est le salut dans la croix, est la protection contre les ennemis, dans la croix est l'onction de l'éternelle douceur, dans la croix est la force de l'âme, dans la croix est la joie de l'esprit, dans la croix est la somme de toutes les vertus, dans la croix est la perfection de la sainteté. »

Messieurs, ces contrastes de la croix sont éloquents à l'envi des plus glorieux témoignages que Dieu ait jamais donnés de son intervention dans le monde. Essayez de les expliquer par des causes naturelles, vous ne le pourrez pas; le mystère de la croix ne resplendit qu'aux yeux de ceux qui cherchent dans une vertu divine la liaison de ces choses contraires; la honte et la gloire, la haine et l'amour. Que les païens aient adoré de vains simulacres, cela se conçoit : chacune de leurs passions avait un intérêt dans leurs adorations; que les fils de l'Islam s'inclinent devant le croissant, cela se conçoit : il y a un cimeterre derrière leur tête pour les punir de toute velléité d'impiété. Mais qui nous force, je vous le demande, à adorer cette croix terrible dont la tête, les bras et les pieds sanglants nous prêchent l'expiation, le sacrifice, la mort à toutes

les convoitises de la nature. Direz-vous : c'est l'instrument de supplice d'un homme illustre? Eh! Messieurs, si ce n'était que cela, on n'en aurait pas fait plus de cas que de la coupe de Socrate. Où est-elle la coupe de Socrate? Où sont les reliques des hommes fameux dont l'histoire nous a conservé les enseignements et les hauts faits? Disparues! à moins qu'on ne les ait conservées dans la vitrine de quelque musée où l'œil curieux des antiquaires va, de temps à autre, les interroger. Mais la croix est partout; partout adorée, malgré sa vileté, partout haïe, partout aimée. Evidemment, Messieurs, ce n'est point sa vileté qui la fait adorer, ce n'est point le vain plaisir de contredire à un signe sans importance qui la fait haïr autant qu'elle est aimée, aimer autant qu'elle est haïe. Qu'est-ce donc? Je l'ai dit tout à l'heure : sa vertu divine. Avec elle, le mystère s'explique. Le bois mort, le gibet d'esclave est adoré parce que l'esclave de la justice divine, Jésus-Christ, le Fils de Dieu, s'est couché sur cet abject instrument de supplice et lui a communiqué sa toute-puissance. Depuis lors la croix possède une vertu féconde qui s'empare de la nature et descend jusqu'aux

plus intimes profondeurs des âmes. C'est par le signe de la croix uni, au nom de Jésus-Christ, que les apôtres faisaient leurs miracles, et les thaumaturges de tous les siècles ont hérité de ce signe et l'ont employé pour guérir les infirmités humaines, commander aux forces de l'univers et à la mort elle-même. C'est par le signe de la croix, dit saint Augustin, que tout est béni : et l'eau qui nous régénère, et le pain qui nourrit notre âme, et l'onction qui nous fortifie. La vertu de la croix pénètre partout. — Non, ce n'est plus un bois mort, un bois abject, c'est un arbre plein de sève. Admirez-le dans la miraculeuse vigueur que lui a donnée le Christ mourant : il est couvert de feuilles et de fleurs, à ses bras pendent de longues grappes de fruits vivants. Il faut chanter avec l'Église :

Crux fidelis inter omnes
Arbor una nobilis !
Nulla sylva talem profert
Fronde, flore, germine.

La croix est abhorrée, parce que ses deux bras tendus, dont l'un s'appelle justice et l'autre miséricorde, sont le perpétuel effroi des pécheurs qui, attachés à l'iniquité, voudraient oublier ce que

Dieu a fait pour les en délivrer, et les peines horribles dont il veut punir leur opiniâtre ingratitude. Ces insensés, ils espèrent endormir par des mensonges leur conscience blessée; mais quand ils ne s'y attendent pas, ils rencontrent un signe vengeur qui leur dit : « Je suis le tribunal de la justice et le trône de la miséricorde; je suis la croix du Sauveur. Toutes les tortures qu'il a endurées pour toi deviendront la peine et le châtiment de tes crimes obstinés; il sera grand comme l'amour que tu méprises. Partout je te poursuivrai; tu me verras au retour de tes fêtes, tu me verras au jour de ton impuissance; je te tendrai les bras pour t'embrasser encore si tu m'appelles, pour t'étouffer si tu me repousses. »

La croix est aimée, parce que la présence d'un Dieu sur ce bois terrible en adoucit toutes les rigueurs et lui donne une inexprimable beauté qui attire les âmes. La croix est douce à ceux qui ne connaissent du péché que l'amertume, et qui viennent, auprès du signe de la justice et de l'amour, calmer les agitations de leur conscience. Ils savent que l'offense faite à la majesté de Dieu est grande; mais ils savent aussi que le Sauveur a offert sur la croix, pour tous les péchés du

monde, une abondante rédemption. Ils savent que la rançon de leurs fautes est payée, et ils viennent la prendre d'une main assurée par le repentir. Ils se laissent embrasser, et suivant du regard l'arbre sacré dont la cime monte vers les cieux, ils voient là-haut Dieu qui leur pardonne et la grâce qui descend dans leur âme déshonorée. La croix est douce pour ceux qu'ont affaiblis les blessures de l'iniquité, et qui demandent la force de marcher désormais sans défaillir dans le chemin du devoir et de la vertu ; ils sentent tomber sur eux comme une onction sainte qui pénètre leur âme et lui donne une merveilleuse vigueur. La croix est douce pour ceux qui viennent apprendre à ses pieds le secret de souffrir. S'ils sont méprisés, la croix leur dit : Celui que j'ai porté sur mes bras fut plus méprisé que vous; s'ils sont trahis : Jésus fut plus trahi que vous; s'ils sont abandonnés : Jésus fut plus abandonné que vous; s'ils sont dépouillés : Jésus fut plus dépouillé que vous; s'ils sont torturés : Jésus fut plus torturé que vous. Ce qu'il a souffert pour l'amour de vous, souffrez-le aujourd'hui pour l'amour de lui. — Voilà ce que dit la croix, Messieurs. Pour mon âme, ses mystérieux

contrastes affirment Dieu avec plus d'autorité que l'univers entier, et je trouve que l'Église a bien fait de jeter au milieu de ses offices ce cri d'admiration : *O crux splendidior astris!* Les radieux habitants du ciel racontent la gloire de Dieu, mais plus encore la porte du ciel des cieux, la croix de mon Sauveur. O mon Dieu, si jamais la lumière m'était ravie, si mes oreilles étaient fermées, si je ne pouvais plus voir les beautés de ce monde, plus entendre ses bruits harmonieux, il me suffirait de tenir une croix entre mes mains émues pour confesser votre existence et m'écrier avec l'apôtre qui toucha vos plaies sacrées : « Mon Seigneur et mon Dieu! — *Dominus, Deus meus!* »

II

Messieurs, je lis dans la croix la vérité de l'existence de Dieu plus éloquemment exprimée que dans l'univers entier; j'y lis encore une révélation sublime des perfections divines. Dieu est grand, juste, miséricordieux, sage, tout-puissant, Dieu est tout amour: voilà ce que me disent les créatures; mais je puis ne pas écouter leur voix,

car la croix me parle un langage plus noble, plus lumineux, plus persuasif, plus touchant. O croix bien-aimée! quand je regarde la sainte victime que vous bercez sans cesse sous mes yeux entre vos bras sacrés, quand j'interroge son front couronné d'épines, ses pieds et ses mains percés de clous, son côté ouvert, sa chair en lambeaux, son âme brisée comme les flots de la mer, de toutes ses plaies et de toutes ses douleurs il me semble entendre sortir une voix qui dit : Dieu est grand, Dieu est puissant, Dieu est juste, Dieu est miséricordieux, Dieu est sage, Dieu est infiniment bon!

Dieu est grand! Qui peut en douter quand on voit étendue à ses pieds une pareille victime? Jadis l'humanité tremblante et opprimée par la pensée de la majesté divine s'est appliquée à exprimer par un acte mystérieux la souveraineté de Dieu sur toutes choses; elle a frappé la vie, elle a répandu la vie, elle a multiplié les sacrifices. Le sang des taureaux et des génisses a coulé comme un fleuve sur les autels, la fumée des hécatombes est montée vers le ciel; mais elle s'arrêtait en chemin. Le trône de Dieu était si loin qu'elle ne pouvait l'atteindre. L'homme a

pris la place des bêtes, on l'a vu tomber sous le couteau des sacrificateurs et se tordre dans la fumée des bûchers sacrés. Son âme encore affolée par les terreurs de la plus cruelle des agonies, est allée se présenter devant Dieu; mais elle n'a pu arracher un mot de contentement à sa silencieuse majesté. Qui êtes-vous donc, ô Dieu ? Par quel acte attesterons-nous votre grandeur et reconnaîtrons-nous que vous êtes le Maître des maîtres ? Nous avons monté péniblement l'échelle de la vie, nous avons répandu le plus noble sang et vous n'êtes pas satisfait, que vous faut-il ? Ecoutez, Messieurs, écoutez cette parole qui retentit dans le sein de Dieu même : « Les holocaustes pour le péché n'ont pas su vous plaire, alors j'ai dit me voici, je viens : *Holocautomata pro peccato non tibi placuerunt tunc dixi : ecce venio*[1]. » Qui parle ainsi ? C'est le fils de Dieu lui-même. Il a tenu parole, il s'est revêtu de notre mortalité, il s'est livré lui-même à la mort, et l'image de son supplice est restée entre nos mains émues ; la voilà, c'est la croix. Jésus crucifié, splendeur du Père, Fls du Dieu vivant, voilà la

1. Heb., cap. x, 6.

victime qui m'apprend combien Dieu est grand, combien il est maître, puisqu'il a fallu à sa grandeur et à souveraineté une telle vie.

Oui, il a fallu une telle vie. Peut-être Dieu ne l'eût-il pas demandée, si elle n'eût rendu hommage qu'à sa majesté ; mais cette majesté était offensée et la justice réclamait une réparation. Dieu, sans doute, eût pu en faire le sacrifice, car il n'est pas, dit l'Angélique Docteur, comme les juges de la terre qui ne peuvent s'abstenir de punir quand bien même l'amour et la pitié les presseraient de pardonner. Les intérêts d'une partie lésée, l'ordre public outragé, la dignité méconnue de ceux qui veillent au salut de la société, tout leur impose le devoir de sévir contre les coupables ; mais Dieu n'a pas de maître, il est lui-même le bien suprême et commun de tout l'univers : *Ipse est supremum et commune bonum totius universi.* S'il pardonne le péché, il ne fait injure à personne. Cependant s'il pardonne, comment saurons-nous qu'il est juste ? Comment connaîtrons-nous la mesure des peines qu'il réserve à ceux qui, jusqu'au dernier soupir, n'auront pas voulu être pardonnés ? Dieu ne voulait pas, Dieu ne pouvait nous dérober, à

nous qui avons tant de facilité pour l'offenser, ce côté terrible de sa grande nature. Il a donc fait éclater sa justice, depuis l'origine du monde, par les châtiments solennels et les épreuves cachées dont il a peuplé la vie des coupables ; mais, parce qu'il était facile à notre aveuglement et à notre malice de se méprendre sur l'origine de ces châtiments et de ces épreuves, il a résumé en quelque sorte toute sa justice en son Fils. Il l'a frappé, maltraité, blessé, broyé à cause de nos crimes : *Ipse vulneratus est propter iniquitates nostras*[1]. L'étrange anéantissement de l'incarnation, ce n'était pas assez ; la naissance humiliée, ce n'était pas assez ; le premier sang de la circoncision, ce n'était pas assez ; les sueurs de l'atelier, ce n'était pas assez ; les jeûnes, les veilles et les fatigues de la vie publique, ce n'était pas assez. Il a fallu à la justice de Dieu une inexprimable agonie, le rendez-vous tumultueux de l'ennui, de la tristesse et de l'épouvante dans la plus sainte des âmes ; il a fallu que le Fils du Très-Haut fût blessé dans toute son âme, dans ses amitiés, dans son honneur, dans sa gloire, dans tout son corps devenu une seule plaie ; il a

1. Isaï., cap. LIII, 5.

fallu qu'il mourût de la mort ignominieuse de la croix. O croix, quel mystère effroyable vous me révélez! Voilà donc comment devaient être punies toutes nos offenses ! Vous êtes juste, ô grand Dieu ! *Justus es Domine.* Hélas ! il n'y a rien de trop dans votre justice : *Et, rectum judicium tuum.* A une majesté infinie il fallait une réparation infinie; à un Dieu offensé, un Dieu victime. Je vois dans ce Dieu victime la mesure des peines que vous réservez au pécheur impénitent, car si le bois vert a été ainsi dévoré par les flammes de votre vengeance, qu'adviendra-t-il du bois aride et desséché? Vous avez frappé jusqu'à la mort l'innocent pour le coupable, comment traiterez-vous le coupable qui n'aura pas voulu profiter de la mort de l'innocent?

Dieu a frappé l'innocent ! Voilà, Messieurs, la révélation d'une nouvelle perfection. Le même crucifix qui nous fait connaître la justice de Dieu nous fait connaître aussi sa miséricorde. Eussions-nous été mille et mille fois broyés par les coups les plus terribles, nous ne pouvions répondre aux exigences infinies de la majesté sainte outragée par nos crimes. Notre malheur était sans remède, si Dieu n'eût eu pitié de nous.

Quelle tendre compassion fut la sienne, et n'a-t-on pas raison de l'appeler une grande miséricorde, *magnam misericordiam*, une multitude de miséricordes, *multitudinem miserationum*, en un seul acte, la mort de son cher Fils! Lui a été traité sans pitié; mais c'était pour nous que Dieu le livrait. Son sang et ses mérites ont payé notre dette, nous n'avons plus qu'à prendre, par le repentir et la pénitence, ce qui nous revient dans ce trésor infini. Le pardon de Dieu, et dans les temps anciens et dans les temps nouveaux, a toujours été à ce prix : que nous serions baignés dans le sang précieux de l'agneau immolé et revêtus de la gloire qu'il s'est acquise par sa passion.

O justice ! ô miséricorde ! mais aussi ô sagesse profonde et incompréhensible ! Dieu a fait se rencontrer sur la croix de son Fils deux perfections qui semblaient se repousser. La justice voulait des douleurs et du sang, la miséricorde voulait des pardons, et la sagesse les a prises par la main, ces deux perfections jalouses, elle les a conduites sur le Golgotha. O justice, a-t-elle dit, tu veux des douleurs et du sang, regarde celui qui souffre et qui meurt sur le bois d'infamie. N'est-ce pas l'homme de douleur qu'a prédit le pro-

phète? Vois, dans ses veines taries, s'il reste une goutte de son précieux sang. — Non. — Il a tout répandu pour te satisfaire. O miséricorde! les coups qui l'ont tué devaient tomber sur ceux dont tu plaidais la cause; mais ils ont été épargnés. Regarde le genre humain, le genre humain est pardonné. Expiation et pardon, la justice et la miséricorde ont rencontré ces deux choses sur la croix du Sauveur, et elles se sont embrassées sur son cœur inanimé. Miracle adorable de la sagesse divine, qui a su vaincre une difficulté immense par une difficulté plus immense encore: donner à un Dieu immortel l'étrange pouvoir de mourir.

Pour cela ne fallait-il pas qu'une sagesse infinie fût appuyée par une puissance infinie? Ce qui fait ressortir davantage la puissance, c'est le contraste et la disproportion. Dans les mouvements naturels, plus l'effet est grand et la cause petite, dans les prodiges, plus la dérogation est éclatante et l'instrument vulgaire, plus nous admirons la puissance. Or, dans la Passion de Jésus-Christ et dans les effets qu'elle produit, tout est contraste et disproportion. C'est un Dieu immense réduit en quelque sorte aux limites d'un

corps humain, c'est un Dieu impassible subissant toutes les tortures, c'est un Dieu immortel expirant sur la croix. C'est l'orgueil du démon abattu par les humiliations et les opprobres; c'est son joug tyrannique brisé par l'obéissance; c'est sa force audacieuse, maîtresse du genre humain, vaincue par la faiblesse d'un homme condamné au supplice des esclaves. C'est la vie la plus grande, la plus précieuse des vies, s'échappant par torrents des flancs d'un homme expirant, c'est l'empire de la mort détruit par la mort même. Enfin, c'est le verbe anéanti recréant le monde. O Seigneur! père et maître de toutes choses, quelle différence entre les deux époques solennelles de votre action souveraine. Au commencement des temps votre Verbe retentit, avec quel éclat et quelle majesté! A chaque tonnerre de son *fiat* on sent l'être qui s'empare du néant et le féconde. Que la matière et l'esprit, le mouvement et la vie, l'ordre et la beauté jaillissent sous les coups d'une telle parole, qui s'en étonnerait? Elle est si grande et si forte! Mais au milieu des temps votre verbe fléchit, votre verbe n'est plus qu'un souffle, c'est le néant en face du néant. Malgré cela, il est maître, il fait son œuvre,

une œuvre plus illustre que celle du commencement, car alors il n'avait affaire qu'au néant docile et soumis ; au jour de sa faiblesse, il a entrepris le néant révolté et armé. Il en triomphe et en tire les éléments d'un monde nouveau.

O puissance ! ô puissance ! qui donc vous a provoquée à de semblables merveilles ? N'y avait-il pas derrière vous une perfection impérieuse et empressée de se révéler ? Oui, Messieurs, et cette perfection vos cœurs attendris l'ont déjà nommée : c'est l'amour. L'amour est écrit en grandes lettres, et par dessus le nom de toutes les autres perfections, sur la croix du Sauveur. Nulle part il ne se montre avec une si victorieuse évidence. Ne dites plus, en énumérant les bienfaits de la Providence et en contemplant les créatures que la bonté divine a condamnées à vous servir : Ainsi Dieu a aimé le monde : *Sic Deus dilexit mundum*. Dieu a fait davantage. Ne vous préoccupez pas des prodiges sans nombre qui attestent les délicates et touchantes attentions de Dieu à l'égard de l'humanité, ne dites pas en en entendant le récit : Ainsi Dieu a aimé le monde, *Sic Deus dilexit mundum*. Dieu a fait davantage. Ne vous arrêtez pas aux charmes ineffables de

Jésus enfant, ne dites pas pour une dernière fois en voyant les larmes qu'il répand dans sa crèche : Ainsi Dieu a aimé le monde, *Sic Deus dilexit mundum*. Dieu a fait davantage. Il a donné son Fils, il l'a donné autant qu'il était possible de le donner. Il l'a livré pour nous à des mains ennemies, jusqu'au sang, jusqu'à la mort. Après cela il n'y a plus rien. Dieu lui-même l'a dit : *Majorem hac dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis*[1]. Maintenant, chrétiens, vous pouvez dire et redire sans fin : Ainsi Dieu a aimé le monde, *Sic Deus dilexit mundum*! car, pour me servir de la parole d'un saint Père : Toutes les plaies du Sauveur sont autant de bouches qui crient sans cesse : Amour! amour! amour! J'ai vu, ô mon Dieu, j'ai vu votre croix et je puis dire que je vous connais. Vous êtes une majesté infinie, une justice infinie, une miséricorde infinie, une sagesse infinie, une puissance infinie, un amour infini! L'Église chante dans son saint office des martyrs que vous êtes admirable dans vos saints! *Mirabilis Deus in sanctis suis*[2]. Mais votre *saint* par excellence, vous en

2. Psalm. LXVII.
2. Joan., cap. xv.

avez fait, en le crucifiant, une merveille vivante. *Mirificavit Dominus sanctum suum*[1]. Dans cette merveille, je vous vois tout entier.

III

Puisque Dieu se révèle à nous avec tant d'éclat sur la croix, il ne devrait, ce me semble, y avoir dans le temple de nos âmes que ce signe auguste de sa présence et de sa souveraine autorité; d'autant, Messieurs, que comme chrétiens nous devons tout à ce signe par lequel nous avons été originairement bénis, consacrés, sanctifiés, enfantés à une nouvelle vie. Mais, honte à nous! Plus misérables et plus infâmes que les païens, nous avons rempli notre âme d'idoles. Je dis plus misérables et plus infâmes, car la religion des païens était complice de leur corruption, chaque idole du cœur avait pour patron une divinité publiquement adorée. Contre les idoles de notre panthéon intime : fausse liberté, opinion, richesse, plaisir, la religion proteste par la voix austère de la croix.

Levez-vous, mystérieux étendard de mon roi,

2. Psalm. IV.

levez-vous à la porte de ces temples profanés où l'on adore les faux dieux. Hâtez-vous de les confondre, aidez-nous à les renverser.

Idolâtres de la liberté, hommes insensés qui mettez votre volonté propre au-dessus de toute loi, et qui ne voulez fléchir devant les exigences de la volonté divine que lorsqu'elle vous agrée; voici la croix! Regardez-la et dites-moi ce que vous lisez sur ses bras ensanglantés : « *Christus factus est obediens usque ad mortem*[1] : Le Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort. » Lui, le maître suprême, le Verbe éternel et parfait, l'ouvrier du monde, l'égal de son Père, il a voulu plier sous les ordres d'un autre. Depuis le jour où il naît dans une pauvre crèche, jusqu'à celui où il succombe sous le faix de nos péchés, il accomplit à la lettre la volonté de Celui qui l'a envoyé. Je ne vois pas un instant, pas une pensée, pas un désir, pas une parole, pas un acte dans sa vie qui ne soit marqué au coin de ce mystérieux oracle : *Factus est obediens :* Il s'est fait obéissant. Il est pauvre, parce que Dieu le veut; il est méprisé et persécuté par son peuple et par les princes de son peuple, parce que Dieu le veut.

1. Philipp., cap, II, 8.

Partout, en tout et toujours il s'efface afin de ne laisser triompher dans sa vie immolée que la volonté de son Père. Aux approches de l'heure suprême il semble fléchir; de ses deux mains levées au ciel il paraît repousser une vision qui l'épouvante, et d'une voix lamentable il s'écrie : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi : *Pater si possibile est transeat a me calix iste*[1]. » Mais voyez comme sa volonté se relève dans cet admirable *fiat* qui le livre sans réserve à la volonté de son Père. Il veut marcher maintenant, sans souffrir davantage dans sa nature une résistance qu'il a permise pour nous instruire. Levons-nous, marchons : *Surgite eamus.* Va, va, va pauvre victime, les oracles te poursuivent, obéis. Il est écrit que les rois de la terre et les princes du peuple se ligueront contre le Seigneur et son Christ, et que le Christ du Seigneur tombera dans leurs filets; c'est fait, Jésus vient de se livrer aux mains de ses ennemis. Il est écrit que le pasteur sera frappé et que les brebis seront dispersées, que de faux témoins s'élèveront avec violence contre le Fils du Seigneur, qu'on lui demandera ce qu'il ne devait pas, qu'il

1. Matth., cap. XXVI, 39.

n'ouvrira pas la bouche pour se justifier; c'est fait, Jésus se tait sous le coup des accusations infâmes dont on l'accable : *Jesus autem tacebat*[1]. Il est écrit que ses ennemis l'éprouveront par l'outrage et les tourments, qu'il tendra la joue à ceux qui le frappent; c'est fait, Jésus ne répondra que par la douceur aux violences dont l'accablent les soldats du prétoire. Il est écrit qu'il priera pour les violateurs de la loi; c'est fait, Jésus crie vers son Père : — Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. — Enfin, il regarde les oracles, et ce n'est que lorsqu'il les voit tous accomplis qu'il s'écrie : *Consummatum est :* tout est consommé, et qu'il rend le dernier soupir. Il a été obéissant jusqu'à la mort : *Christus factus est obediens usque ad mortem.*

Remarquez-vous, Messieurs, que Jésus-Christ a voulu que tout ce qui avait été dit par Dieu fût accompli. *Ut ad impleretur quod dictum est.* Il y tenait, et vous, vous tenez si peu à accomplir ce que Dieu vous prescrit. Ce n'est pas toujours de votre part résistance orgueilleuse et opiniâtre, c'est lâcheté. L'opinion s'impose à vos âmes

1. Matth., cap. XXVI, 63.

timides et vous craignez de lui contredire; cependant l'opinion de tout un peuple protestait naguère contre ce qui avait été dit. Il fallait à ce peuple, trop amoureux de sa gloire, un Messie revêtu de tous les prestiges humains, triomphant dans maintes batailles des ennemis d'Israël, et définitivement maître des rois et des peuples. Ce maudit, ce condamné comparé aux voleurs de grands chemins, ce misérable qui n'en peut plus et qui s'affaisse sous le poids de sa croix, ce supplicié que l'on insulte jusqu'à la dernière heure et qui meurt déshonoré : quel épouvantable scandale pour un peuple qui depuis tant de siècles ne nourrit que des espérances de gloire à l'endroit de son libérateur! Mais, malheur à celui qui se scandalise, ce n'est pas l'opinion des hommes, ce sont les desseins de Dieu qui doivent triompher dans la vie et dans la mort de son Christ, dans la vie et dans la mort de tous ceux qui voudront porter avec honneur le nom de son Christ. Entendez-vous bien cela, lâches esclaves du respect humain?

Approchez-vous riches affamés des biens de ce monde, insatiables abîmes que rien ne peut remplir. Que lisez-vous sur la croix ? « *Diviserunt*

sibi vestimenta mea et super vestem meam miserunt sortem. Ils ont partagé mes vêtements et ils ont tiré ma robe au sort[1]. » Jésus meurt dépouillé de tout. Sa nudité est le comble de la misère, car il se prive du droit qui reste à tous les condamnés de laisser au moins en héritage à ceux qu'ils aiment les vêtements qu'ils ont portés. Jésus était pauvre dans sa crèche, pauvre dans le lieu de son exil, pauvre dans la maison de Nazareth, pauvre dans sa vie publique où il vivait du pain de la charité ; mais, s'il avait volontairement renoncé à tous les biens, ne lui était-il pas permis d'aimer et de conserver jusqu'à son dernier soupir la sainte tunique qui avait été tissée avec tant de soin et d'amour par les mains virginales de sa mère ? Eh bien ! non, il n'en veut plus, parce qu'il a épousé la pauvreté et qu'il veut donner jusqu'au bout à cette chère et sainte épouse les témoignages de sa fidélité. Sa chair sanglante, qui n'a plus pour vêtement que la pourpre de son sang, est la plus éloquente de toutes les protestations contre l'avidité insensée qui nous pousse à la conquête de la richesse.

Elle vous condamne, ô idolâtres de Mammon ;

7. Psalm. XXI.

elle vous condamne aussi, ô idolâtres du plaisir. Le Christ a souffert, le Christ est mort, *Christus passus est, Christus mortuus est.* Voilà les dernières paroles de la croix. C'est de tous les instruments de supplice le plus cruel; « à celui qui pend à ses bras elle prépare une longue mort, dit Bossuet, l'homme se voit arracher peu à peu la vie, tous ses membres sont tendus et la honte de sa nudité s'ajoute à ses douleurs. Ce misérable patient semble, en quelque sorte, n'être élevé sur ce bois infâme qu'afin de découvrir de plus loin une multitude de peuples qui repaît ses yeux du spectacle de sa misère. » Je ne sais quel trouble et quelle révolte s'élève dans mon âme quand je vois ce bois inflexible tendre jusqu'à les rompre les membres délicats de mon Sauveur. Les sublimes apostrophes de l'Église me viennent à la bouche et je lui crie :

« Flecte ramos arbor alta,
Tensa laxa viscera,
Et rigor lentescat ille
Quem dedit nativitas.

Laisse fléchir tes rameaux, arbre superbe, et donne un peu de repos aux muscles que tu déchires; ralentis cette rigueur barbare que t'a donnée la nature. » Horreur! la croix ne m'écoute pas,

et jusqu'à ce que Jésus expire, elle se montre impitoyablement cruelle. Regardez sa victime, ô voluptueux, elle a inventé pour son corps des supplices, pendant que vous inventez pour le vôtre tous les raffinements de la sensualié; vous profanez votre sang, elle répand le sien jusqu'à la dernière goutte; vous cherchez la joie dans de honteuses compagnies, elle meurt dans l'abandon. « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné : *Deus, Deus, meus ut quid deriliquisti me!* »

Ah! chrétiens misérables, ne sentez-vous pas s'ébranler à ce cri les idoles de vos temples. Vous avez contemplé la croix, ce devrait être assez, ce me semble, pour vous déterminer à exécuter de vos propres mains les dieux menteurs qui ont dérobé au vrai Dieu le meilleur de votre vie. Mais non, le spectacle de la passion du Sauveur, si nous nous contentons d'y assister, peut produire dans nos âmes une passagère émotion, quelque chose de semblable à ces tremblements de terre qui ne font que secouer les édifices sans les jeter à terre; ce n'est point ce que je désire, ce que je demande, ce que j'attends pour vous. Je ne serai content que lorsque j'entendrai s'é-

crouler les vains simulacres auxquels vous prodiguez vos adorations : la fausse liberté, l'opinion, la richesse, le plaisir. Mais, pour cela, il faut que la croix entre dans vos âmes. Vous aurez beau l'appeler elle ne viendra pas, il n'appartient qu'aux exécuteurs des jugements et des miséricordes de Dieu, de la planter triomphalement dans l'invisible sanctuaire que l'idolâtrie a profané. Quand, humiliés de vos fautes, émus de vos aveux, résolus à bien vivre, vous implorerez à genoux notre secours, vous nous entendrez dire : — Mon fils, je t'absous ; — c'est le moment solennel de la victoire de la croix. Elle pénètre par la vertu de nos paroles jusqu'au plus intime de vos âmes, elle y répand la grâce, elle y efface le crime, elle y jette à bas, brise, réduit en poussière tous les faux dieux, et près de ces ruines le cœur du prêtre tressaille d'allégresse, et autour de la croix triomphante, d'une voix que nous n'entendons pas, mais qui retentit jusqu'aux profondeurs des cieux, les anges chantent : *Ecce crucem domini fugite partes adversæ.* Voici la croix du Seigneur, fuyez, ennemis. La croix est victorieuse, la croix règne, la croix a renversé les idoles du péché : *Crux vincit, crux regnat, crux repellit omne crimen!*

ALLOCUTION

POUR LA COMMUNION PASCALE

Nequando dicant gentes : « Ubi est Deus eorum ? »
Que les nations ne disent plus : « Où est leur Dieu ? »

MESSIEURS,

Vous chantiez tout à l'heure ces paroles du Psalmiste, et il y avait dans les accents de votre voix autant de fierté que de bonheur. Cela m'a frappé, et (pardonnez-moi ma pieuse obstination), j'ai voulu profiter de notre dernière entrevue, ainsi que du mystère qui vient de s'accomplir dans vos âmes, pour vous entretenir encore une fois de nos grandes vérités. Je ne serai pas long.

Nequando dicant gentes. — Quelles sont ces nations dont parle le psalmiste ? Ce sont celles

qui fabriquent des idoles d'or et d'argent : *Simulacra gentium, argentum et aurum, opera manuum hominum.* Ces idoles ont une bouche et ne parlent pas : *Os habent et non loquentur;* elles ont des yeux et ne voient pas, *oculos habent et non videbunt;* elles ont des oreilles et n'entendent pas, *aures habent et non audient;* elles ont des narines et ne sentent pas, *nares habent et non odorabunt;* elles ont des mains et ne touchent pas, *manus habent et non palpabunt;* elles ont des pieds et ne marchent pas, *pedes habent et non ambulabunt.* Tous ceux qui les fabriquent et tous ceux qui se confient en elles leur ressemblent. — *Gentes!* — Ne croyez pas, Messieurs, qu'elles soient bien loin de nous ces nations et dans le temps et dans l'espace. Il est vrai qu'une grande révolution a bouleversé le monde de fond en comble, qu'elle a renversé les idoles et substitué aux vains simulacres de l'antiquité la croix du Sauveur. Mais il restait encore dans le sein de l'humanité un germe de paganisme; ce germe s'est développé de siècle en siècle, et il a fini par éclore tout à fait, même au milieu des nations chrétiennes. Les Gentils nous entourent, les Gentils nous pressent de leurs flots

déshonorés. Les Gentils, c'est le monde, vaste réunion d'idolâtres; c'est l'écume du monde, la ténébreuse légion des impies. Ils font métier de mépriser tout ce qui est saint, et ils adorent, sous des formes diverses, un simulacre immense auquel ils ont immolé le vrai Dieu. Ce simulacre, c'est la matière. Ils ont mis en elle leur confiance et ils lui sont devenus semblables. Ils ont une bouche, mais ils déparlent plutôt qu'ils ne parlent; ils ont des yeux, mais ils ne savent plus voir l'éternelle Beauté dans ses œuvres; ils ont des oreilles, mais ils n'entendent plus les harmonies de ce monde; ils ont des narines, mais il ne respirent plus l'odeur de ce mystérieux encens qui s'élève de la création au Créateur; ils ont des mains, mais ils touchent si brutalement qu'ils sont insensibles aux merveilleuses délicatesses de l'œuvre divine; ils ont des pieds, mais ils ne marchent plus dans la voie du vrai progrès; ces pieds impotents sont toujours rivés aux mêmes vieilles erreurs!

C'est à ces Gentils, Messieurs, que vous portiez tout à l'heure ce défi : « *Nequando dicant gentes : Ubi est Deus eorum?* » Non! qu'ils ne disent plus : « Où est leur Dieu? » car, éclairés par les

lumières de la vraie philosophie, de la philosophie chrétienne, vous répondez comme le peuple d'Israël : « *Deus autem noster in cœlo. Omnia quæcumque voluit, fecit.* » Notre Dieu ! Il est dans le ciel. Il a fait tout ce qu'il a voulu et il se manifeste par tout ce qu'il a fait. Qui ne voit rayonner ses perfections infinies dans son œuvre est incapable de comprendre cette œuvre et même d'expliquer son existence. Non, qu'ils ne ne disent plus : « Où est leur Dieu ? » car, chrétiens, tout nouvellement illuminés par le mystère de la croix, vous saurez leur répondre : « Nous confessons Jésus crucifié, dans lequel se manifeste la toute-puissance de Dieu : *Prædicamus Jesum Christum... Dei virtutem.* » Dieu est tout entier dans les admirables contrastes de ce bois sacré, que nous adorions il y a deux jours, de ce bois à la fois si vil et si glorieux, si abhorré et si aimé. Qu'ils ne disent plus : « Où est leur Dieu ? » car, temples vivants de Jésus-Christ, tout émus encore de l'entrée triomphale qu'il vient de faire en vous, vous portez la main à votre cœur, et vous vous écriez : « Dieu est là ! » Oui, Messieurs, Dieu est là ! Il vous donne, au plus intime de l'être, un irrécusable témoignage

de sa présence. Il ne s'agit pas pour vous de le voir à travers les images défaillantes de sa perfection infinie, ni de le saisir au bout d'un raisonnement ; vous le sentez, vous tressaillez, à l'heure qu'il est, sous l'impression sublime de son mystérieux toucher, et vous reconnaissez que c'est lui aux merveilleux effets qu'il produit dans votre âme. Tout à l'heure, cette âme était encore troublée des orages du péché, maintenant elle possède une royale paix. Tout à l'heure, elle était accablée sous le poids de ses tristes souvenirs, maintenant elle nage dans la joie. Tout à l'heure, elle sentait en elle le vide creusé par une trop longue poursuite des félicités menteuses de la terre, maintenant elle est comblée au-delà de ses désirs. Tout à l'heure, elle était sous l'empire de la mort, maintenant, elle s'écrie : Je vis ! *Ego vivo !*

Qui donc a fait cela, Messieurs ? qui donc ? Les fragiles apparences, le tout petit signe que vous venez de recevoir ? Evidemment, c'est trop peu de chose pour de pareils effets. Mais, dans ce signe, il y avait le prince de la paix, il y avait la source de toute joie, il y avait la plénitude infinie, il y avait le principe de la vie, il y avait

Dieu ! Toutes les démonstrations s'effacent pour vous devant la preuve intime, mystique et surnaturelle de l'existence de Dieu que vous donne votre foi.

Messieurs, ne vous contentez pas de cette preuve pour votre usage; faites-la sortir, en quelque sorte, de vous-mêmes, et soyez par toute votre manière d'être, *per conversationem vestram,* des preuves vivantes de l'existence de votre Dieu. Montrez au monde ce que Dieu a opéré en vous ; qu'en vous voyant, après toutes les fluctuations de votre volonté, — je pourrais dire pour beaucoup, après les désordres de votre vie, — qu'en vous voyant désormais persévérants dans vos résolutions, engagés à la vertu, fixés dans le bien, le monde s'étonne d'un si grand prodige, et se dise avec admiration : « *Digitus Dei est hic!* Manifestement le doigt de Dieu est là ! »

Bref, soyez les preuves de l'existence de Dieu par le miracle de votre vie régénérée : je dis plus, soyez les preuves vivantes de l'existence de votre Dieu par la manifestation de ses perfections. Manifestez sa grande majesté par l'élévation de vos pensées, par la noblesse de vos des-

seins et la magnanimité de vos résolutions. Manifestez sa justice par l'austérité de votre vie et votre sublime amour du devoir. Manifestez sa miséricorde par votre tendre compassion pour toutes les misères de vos frères. Manifestez sa sagesse par vos lumineux conseils et par l'exacte mesure de toutes vos actions. Manifestez sa toute-puissance par votre courage dans les luttes de l'existence : lutte du travail, lutte contre la douleur, lutte contre les passions. Manifestez enfin, Messieurs, manifestez son amour par le don complet de vous-mêmes.

L'amour, le dévouement, voilà surtout ce que je vous demande au nom de Jésus-Christ qui, lui, s'est donné à vous sans réserve. Donnez-vous aux grandes causes, à la sainte Église, à votre pays ; donnez-vous aux grandes œuvres, aux ignorants, aux pauvres, aux infirmes, aux abandonnés, aux exploités, aux persécutés, aux opprimés, aux expatriés, à tous les malheureux, donnez-vous sans épargne ! Assez longtemps vous vous êtes bornés à ce mouvement égoïste de la vie qui tourne autour de vos propres affaires, autour de vos propres intérêts, autour de vos affections de famille ; il est temps de sor-

tir de vous-mêmes et de vous répandre dans le monde, comme Jésus-Christ s'est répandu dans vos âmes. On pourra résister aux démonstrations sèches de la raison, on ne résistera pas à la touchante démonstration de l'amour, soyez-en bien certains.

Il y a une multitude de malheureux qui attendent de vous cette démonstration. Messieurs, au nom du Dieu d'amour que vous venez de recevoir, ne la leur refusez pas, je vous en conjure. Au contraire, multipliez-la sous toutes les formes, et que les infortunés qui verront la multitude de vos miséricordes et la prodigalité de vos dévouements, s'écrient : « Ces hommes disent vrai quand ils prétendent qu'ils ont reçu la visite de Dieu dans leur cœur, car nulle part il n'y a tant d'amour. O Dieu! qui te manifestes à nous par l'amour libéral et dévoué de tes communiants, nous te louons, nous confessons ton existence et tes perfections : *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur!*

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

RETRAITE 1872

Commentaire du psaume *Miserere*

LUNDI SAINT

PREMIÈRE INSTRUCTION. — MISÈRE DU PÉCHEUR. — Sujet de la retraite : Commentaire du Psaume *Miserere*. — Sujet de la première instruction : Commentaire de ces trois mots : *Miserere mei Deus*. — 1° Texte du Psaume, — crimes de David, — le sommeil de son âme. — le prophète Nathan ; — application. — 2° *Miserere !* — David s'appelle un misérable, — pourquoi ? — La honte et la crainte se sont emparées de son âme.— Quelles doivent être les premières dispositions du pécheur repentant ? — *La honte,* parce que le péché est la plus profonde des misères ; — *la crainte,* parce que cette misère nous expose aux coups de la plus terrible des justices. — 3° Tableau du miséra-

ble : — C'est le pécheur. — 4° *Honte.* — Au point de vue de la nature, le pécheur est un être amoindri. — 5° Misère plus profonde : le pécheur est un roi déchu. — 6° Plus grande misère encore : le pécheur est un Dieu tombé. — 7° Comble de la misère : le pécheur est malade. — Affaiblissement de l'âme par l'habitude, — influence maligne du démon, — impuissance du bien. — Comment il faut entendre cette impuissance. — Profonde parole d'un théologien : *Peccatum imitatur perverse naturam divinam.* — 8° *Crainte*, car le péché arme, contre celui qui l'a commis, la justice divine. — Dieu est juste. — Sa justice contre le péché. — Sa redoutable clairvoyance. — On n'y veut pas penser ; on l'oublie, mais elle saura bien nous atteindre un jour. — On ne peut prescrire contre elle. — On ne peut échapper à ses poursuites. — On ne peut ni l'intimider ni la séduire. — Elle agit contre le pécheur avec une indéfectible souveraineté. — Appel aux pécheurs. 6

MARDI SAINT

DEUXIÈME INSTRUCTION. — MISÉRICORDE DE DIEU (v. v. 1-3). — Si l'homme restait sous l'impression de la honte et de la crainte, le désespoir achèverait sa misère. — Il doit recourir à la miséricorde de Dieu : — C'est ce que fait le roi pénitent. — 1° Dieu est miséricordieux. — Caractères de la miséricorde : — elle est tout ensemble un *sentiment* et une *action*. — Comment elle se trouve en Dieu. — Comment il semble que Dieu nous ait envié la touchante faiblesse qui nous configure aux misères de nos frères. —

L'action qui combat la misère est surtout ce qui convient à Dieu. — Raisons de cette action à l'égard du pécheur. — Le péché est de toutes les misères celle qui touche le plus le cœur de notre Père céleste. — La miséricorde dans les Livres Saints. — 2° Dieu est miséricordieux et sa miséricorde est grande : *Secundum magnam misericordiam tuam.* — On peut lui appliquer la mesure que l'Apôtre donne à la charité : longueur, largeur et profondeur. — *La longueur* de la miséricorde de Dieu, c'est l'admirable patience avec laquelle elle nous attend. — *Sa largeur*, c'est son extension à tous les pécheurs, au nombre de leurs péchés, au nombre des circonstances et des causes qui peuvent concourir à leur retour. — *Sa profondeur :* Aucun crime ne lui échappe de si près qu'il touche aux abîmes éternels. — Dieu veut tout pardonner. — 3° La miséricorde de Dieu est une multitude : *Secundum multitudinem miserationum tuarum.* — Application à l'histoire de la triple mesure de la clémence divine. — Application à notre vie individuelle — Trait historique. — Dernier conseil : prière que doit faire le pécheur. 41

MERCREDI SAINT

TROISIÈME INSTRUCTION. — CONFESSION DU PÉCHEUR (v. v. 4-7). — Il ne suffit pas de faire appel à la bonté de Dieu ; il a le droit de nous demander un complet repentir. — La prière suffit à l'innocence éprouvée ; le pécheur doit y joindre la confession de ses fautes. — Nécessité et caractères de cette confession. — 1° Pourquoi Dieu a le droit d'exiger la con-

fession du pécheur. — Comment il l'impose. — 2° Cette confession doit être *éclairée*. — Nécessité de rentrer en soi-même. — Trois portes par lesquelles notre âme s'échappe : l'amour-propre, la légèreté, l'ignorance. — 3° Il faut connaître son péché, non seulement pour le confesser, mais parce qu'il faut le haïr. — La confession doit être *indignée*. — 4° La confession doit être *douloureuse*. — Motif et caractères de cette douleur. — 5° La confession doit être *humble*. — Comme le roi pénitent, le pécheur doit s'estimer digne de tous les reproches et de tous les maux. — C'est une manifestation de la justice de Dieu à laquelle il faut se soumettre humblement. — Nos révoltes et nos étonnements. — 6° La confession doit être *simple*. — Les paroles de David : *Ecce enim in iniquitatibus*, etc... ne sont pas une excuse. — Quand on connaît sa misère et sa faiblesse, il faut se tenir sur ses gardes. — 7° La confession doit être *entière*. — Dieu aime la vérité. — La vérité c'est l'intégralité de nos aveux et l'accusation de ce qui aggrave nos fautes. — David, pour être absolument sincère, rappelle à Dieu les grâces de choix qu'il a reçues : *Incerta et occulta*, etc. — Conclusion : *Adeamus cum fiducia ad tronum gratiæ*. 77

JEUDI SAINT

QUATRIÈME INSTRUCTION. — JUSTIFICATION DU PÉCHEUR (v. 8-20). — Grande merveille de la justification. — Comment le Psalmiste la décrit et nous en révèle les heureux fruits. — 1° Les aspersions de l'ancienne loi, figures de l'aspersion du sang de

Jésus-Christ, hysope divine. — C'est cette aspersion qui nous purifie. — 2° Nous ne voyons pas ce mystère des yeux de la chair, cependant nous en avons la certitude. — Comment Dieu donne à notre ouïe joie et liesse : *Auditui meo dabis,* etc. — Grand avantage de cette certitude et preuve touchante de la divinité de notre sainte religion. — 3° Destruction du péché. — Autre est l'efficacité du péché, autre l'efficacité de la grâce. — Le péché ne détruit pas tout en nous; la grâce détruit pour toujours le péché. — Réviviscence des mérites. — 4° La justification du pécheur est complétée par la création de l'homme nouveau. — Nouveau cœur, nouvel esprit. — Achèvement suprême : don de l'Esprit de Dieu. — Joie d'être sauvé. — Affermissement de cette joie par l'Esprit principal. — Il faut le demander. — 5° La justification du pécheur étant achevée, il doit en profiter pour remplir sa vie d'œuvres saintes. — Le souvenir même de ses hontes et de ses misères fait germer en son âme d'admirables vertus. — Miséricorde spirituelle. — Zèle du salut des âmes. — Disposition à l'apostolat, surtout à l'égard de ceux qui ont souffert de son péché : *Docebo iniquos vias tuas.* — Besoin de la prière. — Quelle prière. — Besoin de l'expiation, procédant d'une salutaire humiliation. — Disposition au sacrifice. — Quelles victimes le pécheur doit immoler. — Gloire à Dieu 101

VENDREDI SAINT

CINQUIÈME INSTRUCTION. — AU PIED DE LA CROIX, « MISERERE » DE LA FRANCE. — Hommage à Jésus crucifié. — La France chantant son *Miserere* au pied de la Croix, — hymne vraiment nationale de l'heure présente mettant la France en face de sa misère et des miséricordes de Dieu, exprimant sa confession et sa régénération. — I. *Misère.* — Ce que nous étions il y a quelques années, ce que nous sommes devenus après la guerre. — Les deuils, — l'appauvrissement, — l'humiliation, — l'impuissance. — II. *Miséricorde.* — Ce que pensent les philosophes et les chrétiens pessimistes. — Il faut croire à la miséricorde de Dieu sur la France. — Trois lois : 1° Qui aime bien châtie bien; 2° Dieu laisse à tout être le temps d'achever sa mission; — 3° Dieu ne laisse aucun bien sans récompense. — Application de ces trois lois à la France. — III. *Confession.* Pour obtenir la miséricorde de Dieu, il faut que la France reconnaisse et avoue ses fautes. — Vaines récriminations. — La France a péché, — contre elle-même, — contre Dieu qu'elle a offensé dans son nom, sa gloire, son amour, — Dieu est justifié dans ses malheurs. — Pas de vaines excuses; Dieu nous avait avertis. — IV. *Régénération.* — La France purifiée, — renouvelée dans son esprit et dans son cœur, — goûtant la joie d'être sauvée, — affermie dans le noble désir de répondre à la mission d'amour que Dieu lui a confiée, — apôtre des peuples, — reconstituée dans son ancien prestige et son ancienne gloire, — ressuscitée. — *Gallia surrexit vere.* — Gloire à Dieu! 127

SAINT JOUR DE PAQUES

ALLOCUTION POUR LA COMMUNION PASCALE. — Sur ces paroles : *In exitu Israël de Ægypto, domus Jacob de populo barbaro* 171

RETRAITES 1873-1874

Les Idoles

LUNDI SAINT

PREMIÈRE INSTRUCTION. — LA LIBERTÉ. — Pourquoi rappeler à un auditoire, qui croit en Dieu, ce commandement de la loi : *Non habebis, Deos alienos ?* — Parce qu'un grand nombre d'hommes cachent au fond de leurs cœurs des idoles dont le culte leur fait oublier celui du vrai Dieu. — Impossible de passer en revue toutes nos fausses divinités. — Quatre principales : la liberté, — l'opinion, — la richesse, — le plaisir. — 1° Qu'est-ce que la liberté, en quel état la possédons-nous ? — 2° Comment nous en avons fait une idole. — I. La liberté, don de Dieu et des plus beaux. — C'est, selon saint Thomas, le trait caractéristique qui distingue l'homme des êtres sans raison. — La possibilité du mal n'entre pas essentiellement dans la notion de la vraie et parfaite liberté. — Comment Dieu est libre. — Comment il a suspendu originairement le libre arbitre de sa créature dans un parfait équilibre entre le bien et le mal. — Comment cet équilibre a

été rompu. — Dans cet état de déchéance, quel est notre devoir ? — Travailler à affermir et à grandir la liberté de bien faire, et réduire autant que possible à l'impuissance la liberté de mal faire. — Au lieu de cela, nous avons aggravé le désordre de notre libre arbitre par l'idolâtrie de la liberté. — II. Ce qu'il faut entendre par l'idolâtrie de la liberté. — Ce fut le crime des anges superbes. — Comment ils ont entraîné le monde dans leur prévarication. — Jésus-Christ restaurateur de l'ordre primordial. — Son Église. — L'Église, le Christ, Dieu, chaine des autorités sacrées qui dirigent notre libre arbitre dans la voie du bien faire. — Comment, depuis trois siècles, l'orgueil humain a travaillé à ce qu'il appelle l'affranchissement de la liberté. — Comment nous avons subi l'influence de cette idée d'affranchissement. — Lamentables conséquences de cette maxime : Ne touchez pas à la liberté. — Répression nécessaire des progrès de l'erreur et du mal. — N'être en cela ni excessif ni impitoyable. — Conclusion : renoncer à l'idolâtrie et s'appliquer au culte de la liberté chrétienne soumise à Dieu, à son Christ, à son Église 181

MARDI SAINT

DEUXIÈME INSTRUCTION. — L'OPINION. — 1° Quelle est l'autorité de l'opinion. — Comment nous pouvons l'exagérer jusqu'à une sorte d'idolâtrie. — 2° Déplorables conséquences de cette idolâtrie dans notre vie publique. — 3° dans notre vie privée. — I. Ce qu'il faut entendre par ce mot *opinion*. — Jugement de la généralité des hommes sur les vérités fondamentales —

Jugement des hommes graves, sensés, instruits, consciencieux sur certaines questions difficiles. — Ce n'est pas dans ces deux sens que nous entendons l'opinion. — Jugements inconsidérés d'un certain monde qui prétend régenter l'esprit public et exiger de lui une soumission sans contrôle. — Dire de l'opinion, entendue dans ce sens, qu'elle est la maîtresse du monde et qu'il faut la suivre, c'est la plus sanglante injure qu'on puisse faire à la raison et à la liberté de l'homme. — Et pourtant, par notre servile obéissance, nous la rendons chaque jour plus impérieuse et plus puissante. — II. 1° Courte enquête sur l'idolâtrie de l'opinion et ses ravages dans notre vie publique. — III. Dans notre vie privée, l'opinion nous impose un sacrifice honteux et funeste. — Grand nombre de ceux qui sacrifient sur l'autel de l'opinion le *respect divin* au *respect humain*. — Le respect humain : 1° trahison ; 2° parjure ; 3° sottise ; 4° insigne lâcheté. — Développements. — Appel à notre dignité d'hommes 207

MERCREDI SAINT

TROISIÈME INSTRUCTION. — LA RICHESSE. — 1° Qu'est ce que la richesse ? — 2° A quels sacrifices elle condamne ceux qui en ont fait leur idole ? — 3° Misérable sort de ceux qui l'ont idolâtrée jusqu'à la fin. — I. La richesse n'est point en soi une mauvaise chose. — Si elle n'ajoute rien à notre propre excellence, elle nous permet de faire le bien. — Légitime et noble usage qu'on peut faire de la richesse, surtout pour

remplir l'office de la Providence auprès du pauvre. — La richesse est à sa place quand nous en sommes les maîtres. — Mais sommes-nous les maîtres de la richesse? — Idolâtrie de Mammon. — II. 1° Le premier sacrifice que Mammon exige de nous, c'est le sacrifice de notre foi. — Comment on est amené à ce sacrifice. — 2° Sacrifice de l'intelligence. — 3° Sacrifice de la conscience. — 4° Sacrifice du cœur. — 5° Sacrifice de la vie. — L'avare est un être sacrifié. — Hécatombes de vies humaines sacrifiées à l'amour de la richesse. — Ne pas généraliser les reproches adressés, non aux possesseurs, mais aux idolâtres de la richesse. — Ce sont ces derniers qui justifient l'anathème du Sauveur : *Væ vobis divitibus.* — III. Les adorateurs de la richesse ne possèdent que la promesse de jouissances vulgaires dont les éléments, à grand'peine amassés, peuvent s'évanouir d'un moment à l'autre dans une catastrophe. — Notre émulation pour nous enrichir. — Catastrophe de la guerre. — Mais plus terrible sera la suprême catastrophe et après elle le suprême dépouillement de la mort. — Prévenons le terrible compte que nous aurons à rendre un jour. 233

JEUDI SAINT

QUATRIÈME INSTRUCTION. — LE PLAISIR. — La richesse ouvre le temple d'une idole corruptrice et meurtrière : le plaisir. — 1° Peindre à grands traits cette idole. — 2° La montrer dans la chair dont elle se revêt pour séduire et obtenir un culte déshono-

rant. — I. Le plaisir est permis, bien plus il est nécessaire. — Mais en cette matière, il faut de la mesure plus que partout ailleurs. — Le plaisir pris avec mesure est l'acte d'une vertu que les Anciens appelaient *Eutrapélie*. — Malheureusement l'*Eutrapélie* est aussi peu pratiquée que son nom est peu connu. — Le plaisir a été et est encore notre idole. — Tableau. — Mais dans un auditoire d'hommes, il est bon d'envisager le plaisir sous un seul aspect, c'est-à-dire de parler du plaisir fait chair et du vice le plus commun, le plus odieux et peut-être le plus ennemi de la croyance en Dieu : le vice impur. — II. Le vice impur est le désordre des désordres, parce qu'il renverse tout l'homme et tend à le détruire. — L'homme dans le plan divin. — Le plaisir de chair renverse de fond en comble l'ordre établi par Dieu. — Quand l'homme est impudique, que deviennent son âme et son corps, — la famille où il entre, — la société à laquelle il appartient ? — 1° L'impudique ne sait plus voir, — ne sait plus vouloir, — ne sait plus aimer. — Il oublie ce qu'il est, — ce qu'il fait, — ce qu'il doit faire : il est aveugle. — Il aime d'un amour honteux, lâche, égoïste, cruel, impie et sacrilège, d'un amour sans avenir. — La chair elle-même est victime du vice impur qui la flétrit et hâte sa dissolution. — 2° Éloge des familles et des peuples chastes dans l'Écriture. — Mais, quand le vice impur entre dans les familles, il y répand l'infamie, il y blesse les cœurs, il y ruine les plus chères espérances. — 3° Le vice impur est aussi l'ennemi des peuples, il diminue leurs forces, éteint leur ardeur et prépare leur écrasement par les peuples plus jeunes et plus vivants. — Appel à l'auditoire : *Intelligite, erudimini*. . . 259

VENDREDI SAINT

CINQUIÈME INSTRUCTION. — LA CROIX ET LES IDOLES. — Couronnement de l'enseignement donné jusqu'ici. — 1° Après avoir prouvé l'existence de Dieu, lire dans la croix une démonstration frappante de cette existence. — 2° Après avoir expliqué les perfections de Dieu, lire dans la croix une merveilleuse manifestation de ces perfections. — 3° Après avoir parlé des idoles, lire dans la croix une austère protestation contre ces idoles, et une promesse de victoire pour tous ceux qui veulent renoncer à leur culte. — I. Le mystère de la croix est de telle nature que Dieu seul peut nous l'expliquer. — Pourquoi ce bois est-il si vil et si glorieux? — Pourquoi si abhorré et si aimé? — 1° Un bois vulgaire, un bois mort, un gibet d'esclave, voilà la croix! — Et cependant elle a pris possession du monde. — La croix partout, jusque sur le front des empereurs, — partout adorée. — 2° L'impie a horreur de la croix, — témoignages de sa haine. — — Autant elle est abhorrée par l'impie, autant elle est aimée par le vrai chrétien, — témoignages de son amour. — Ces contrastes ne peuvent s'expliquer par des causes naturelles. — La vertu divine de la croix peut seule expliquer son mystère. — Développements. — II. On peut lire dans la croix, mieux que dans les merveilles de la nature, une révélation sublime des perfections de Dieu. — 1° Dieu est grand, 2° juste, 3° miséricordieux, 4° sage, 5° tout-puissant, 6° tout amour; — voilà ce qu'on lit dans la croix. — Développements. — III. Contre les idoles de notre

panthéon intime : fausse liberté, opinion, richesse, plaisir, la religion proteste par la voix austère de la croix. — 1° Idolâtres de la liberté confondus par l'obéissance du Christ *usque ad mortem*. — 2° Idolâtres de l'opinion confondus par les opprobres du Christ accomplissant les desseins de Dieu, malgré l'opinion judaïque. — 3° Idolâtres de la richesse confondus par le suprême dépouillement du Christ. — 4° Idolâtres du plaisir confondus par les souffrances du Christ. — Faire entrer la croix dans nos âmes par le repentir et renverser par sa vertu les idoles du péché 289

SAINT JOUR DE PAQUES

ALLOCUTION POUR LA COMMUNION PASCALE. — Sur ces paroles : *Nequando dicant gentes : ubi est Deus eorum* 321

PARIS. — IMP. F. JOURDAN, 36-38, RUE DE LA GOUTTE-D'OR.

MONSABRE, J.M.L.
Retraitres Pascales.

BQ
7449
.058
R4
v.1.

AJY-5304